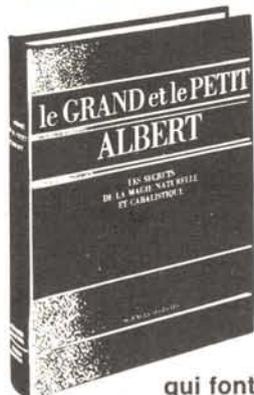


LES SCANDALES DE LA TÉLÉVISION

sciences secrètes



le grand et le petit albert

le plus célèbre manuel de magie noire et blanche de tous les temps

toutes les recettes et formules cabalistiques

qui font du profane un initié averti.

Beau volume de collection, d'une édition soignée, relié en plein skivertex molletonné, couverture gravée à l'or fin au balancier, il trouvera une place de choix dans votre bibliothèque.

ATTENTION

ce livre n'est pas à mettre entre toutes les mains, un pouvoir magique attaché au volume lui-même le rend - dangereux - Chacun est donc prévenu et achètera ce livre à ses risques et périls.

PRIX DE LANCEMENT 55 F 50

TIRAGE LIMITÉ

frais d'envoi compris

Je commande "le grand et le petit albert" et j'accompagne cette commande d'un CHEQUE BANCAIRE, POSTAL - MANDAT-CARTE - MANDAT-LETTRE - CONTRE REMBOURSEMENT (rayer les mentions inutiles).

LABO "D'H"

SERVICE AA

33, bd des Batignolles PARIS 8^e

ENVOI DISCRET

insolite sexologie érotisme

LIVRES TABOUS,
REVUES HORS COMMERCE,
FILMS, DIAPOS, DISQUES.

Productions étrangères

Sex-shops :

Paris 5^e : 4, rue du Petit-Pont (10 à 24 h)
Paris 8^e : 34 Champs-Élysées (10 à 20 h)
Paris 9^e : 33 bis, bd de Clichy (10 à 24 h)
Paris 15^e : 70, rue Castagnary (9 à 19 h)
Nice : 4, rue Croix-de-Marbre (10 à 20 h)
Lyon 5^e : 26, rue du Bœuf (14h à 2 h du matin)
Lyon 2^e : 29, rue Thomassin
St-Etienne : 21, rue Charles-de-Gaulle (10 à 20 h)
Grenoble : 26, avenue Félix Viallet (10 à 20 h)
Linaz-Monthéry (91) : 19, rue de la
Division-Leclerc (8 h 30 à 17 h 30)

vente par correspondance
important catalogue (CR)
TRUONG DISTRIBUTION
91 - LINAS

COMMENCEZ UNE NOUVELLE VIE...
COMBLEZ VOTRE SOLITUDE...
DÉBARRASSEZ-VOUS DE VOTRE ENNUI...

SI VOUS VOULEZ TROUVER :

- le plaisir de faire de nouvelles connaissances
- la joie de vous exprimer librement
- la satisfaction de rencontrer des personnes qui partageront vos goûts, vos idées, vos buts, vos projets, vos loisirs, etc.
- des contacts et des relations (aussi bien en France qu'à l'étranger) selon votre optique.

VOUS AVEZ BESOIN DU CLUB EUROPÉEN !

Sa revue de liaison vous apportera chaque mois mille possibilités amicales, sentimentales, culturelles, professionnelles, commerciales, etc. Tous âges. Tous milieux. C'est certain : pour vos relations, c'est un véritable « contrat de progrès » que vous allez signer avec le CLUB EUROPEEN !

Renseignez-vous tout de suite.

Demandez sans engagement de votre part la notice explicative d° 713 du C.E.C.R.

**65, RUE HENRI-BARBUSSE - AUBERVILLIERS (93)
TÉL. : 352-42-97**

Joindre 3 timbres pour envoi discret

LE CRAPOUILLOT

Nouvelle série n° 15

Société d'Éditions Parisiennes Associées
R.C. Seine 63 B 5039

Direction - Rédaction - Administration - Publicité
49, avenue Marceau, Paris (16^e). Tél. : 720-65-09

CONSEIL DE DIRECTION

Jean BOIZEAU
Jean-François DEVAY
Roland LAUDENBACH

REDACTEUR EN CHEF

Michel EBERHARDT

REALISATION TECHNIQUE

Guy PIAULT
Pierre GATINIOL

Abonnements

5 numéros : FRANCE 32 F
ETRANGER .. 35 F (Taxes aériennes en sus)

C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74

(Pour changement d'adresse, joindre 1 F et la dernière bande)

Imprimerie Lang Grandemange
36 à 42, avenue Marc-Sangnier
92 - VILLENEUVE-LA-GARENNE



Le directeur de la publication : J.-F. DEVAY
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1971

LES SCANDALES DE LA TÉLÉVISION



SOMMAIRE

Cette voix où la France ne se reconnaît pas, par Dominique PADO • Les rois de Télé-Pagaille • *Une vieille dame indigne*, par François BRIGNEAU • Comment on fait sa cuisine à l'Office • *Petit écran en rase campagne*, par Antoine BLONDIN • Les dessous des jeux télévisés • *La folle des Buttes-Chaumont*, par Roland LAUDENBACH • Télé-mafias • *Feuilletons... tontaine et tonton...*, par Rémo FORLANI • Les folles journées de mai 1968 • *Journal Télélysée*, par Henri JEANSON • Les Télé-gaspilleurs • Télé-père, Télé-fils • *Faut-il supprimer les speakerines*, par Jean DUBUTARD • Les trucs des Dossiers de l'écran • *Gertrude et la télétoxicose*, par Yves NIOLET.

Un franc pour la liberté

Pardonnez-nous, amis et lecteurs du “Crapouillot”, de commencer l’année en vous infligeant une surprise désagréable : il nous faut vous parler argent.

Vous avez payé ce numéro de la nouvelle série un peu plus cher que les précédents. Ce n’est malheureusement pas là une exception. “LE CRAPOUILLOT” SE TROUVE DANS L’OBLIGATION D’AUGMENTER SON PRIX DE VENTE DE 1 FRANC.

C’est une décision que nous avons prise, croyez-le bien, sans joie. Mais elle était devenue nécessaire. Et nous allons vous dire franchement pourquoi.

Il y a deux sortes de presse. Celle qui relève du catalogue publicitaire et qui — avec tout ce que comporte ces compromissions — se soucie plus de satisfaire ses riches annonceurs que les naïfs tombés dans ce miroir aux alouettes.

Et puis, il y a l’autre, la plus rare, la vraie, libre et jalouse de sa liberté sans cesse menacée. C’est la presse où l’on a choisi de se battre, de polémiquer, de révéler, d’accuser, de rire, de tonner et même de détonner. C’est celle du “Crapouillot”.

Cette presse-là ne se vend qu’à ses lecteurs. ET SON INDÉPENDANCE NE DÉPEND QUE D’EUX.

Or, vous le savez, tout augmente en dépit de ce que vous racontent des ministres menteurs.

En ce qui nous concerne, et qui est la matière première d’un journal, imprimerie, papier, charges sociales, frais de toutes sortes se sont enflés dans des proportions menaçantes. Même en “serrant” au mieux, il nous a fallu nous résoudre à fixer pour “Le Crapouillot” un prix de vente (1) qui en fait encore la moins chère des revues de bibliothèque.

Un franc, c’est peu de chose de nos jours. C’est pourtant beaucoup pour ceux, jeunes et plus âgés, dont nous connaissons les difficultés. Mais que tous le sachent : C’EST LE PRIX DE NOTRE LIBERTÉ.

Nous sommes convaincus, amis lecteurs, que vous nous aiderez, de bon cœur, à la défendre, en nous accordant, comme vous l’avez fait depuis le début, votre confiance et votre fidélité.

Grâce à vous ET A VOUS SEULS, “Le Crapouillot” pourra continuer son déboufrage de crânes, son combat sans haine et sans crainte pour le bon sens et la vérité.

D’avance, soyez-en remerciés.

LE CRAPOUILLOT

1 - Précisons toutefois que jusqu’au 1^{er} octobre 1971, le tarif de nos abonnements (32 F pour 5 numéros) ne sera pas relevé. Profitez-en. Passé cette date, il sera trop tard.

CETTE VOIX OÙ LA FRANCE NE SE RECONNAIT PAS *

par Dominique PADO

Sénateur de la Seine
Rédacteur en chef de « L'Aurore »

LORS du récent débat que le Sénat a consacré à l'O.R.T.F., à ses pompes et à ses œuvres, un de mes collègues U.D.R. expliqua, sans rire, que « le fait, pour un télé-spectateur, de payer régulièrement sa redevance témoignait suffisamment de sa satisfaction ».

Il doit sans doute être pareillement admis que si le contribuable paie « régulièrement » ses impôts, ce n'est point par obligation mais pour manifester son euphorie d'être aussi magistralement gouverné !



Cela dit, les Français sont-ils contents ou non de leur Télé ?

Oh ! il y aurait, figurez-vous, un moyen très simple d'être fixés : si l'O.R.T.F. publiait de temps à autre les sondages en son exclusive possession.

Mais s'ils sont, ces sondages-là, épluchés à l'Office, on nous dit aussitôt qu'ils sont impropres à la consommation.

Curieux pays que le nôtre : nous avons le droit, l'habitude et le plaisir de savoir que le Président de la République est en hausse, que la popularité du Premier ministre crève le plafond, mais le secret le plus absolu est, sous des prétextes divers,

gardé sur la façon dont le public juge la Télévision, pendant telle période, telle soirée ou telle émission.



Explication officielle permanente et pointilleuse de ce silence : si ces chiffres d'appréciation étaient publiés, il faudrait aussitôt les corriger, les « tempérer » par des coefficients aussi mystérieux que variables, de sorte qu'en nous livrant à ces subtils calculs nous y laisserions notre peu de science et y perdriions ce qui reste de notre latin.

Bref, au lieu d'être informés, nous n'avons droit qu'à un immense et incontrôlable murmure qui s'installe, chaque matin, sur les pas des portes, devant les loges des concierges ou chez le boucher du coin :

- Vous avez vu hier soir ?
- C'était navrant.
- Pire que jamais !

Quitte à marquer d'une pierre blanche les jours, assez rares — mais ils existent —, où l'unanimité se fait sur une bonne émission.

* Allusion à l'expression employée par le Président Pompidou, au cours d'une conférence de presse : « La Télévision, c'est la voix de la France ».

Pas moyen de savoir, donc ? Attendez. Comment pourrait-on imaginer que la haute direction de l'O.R.T.F. manifeste à ce point, et en toutes circonstances, son autosatisfaction, si ce contentement constamment affiché par elle n'était pas l'image fidèle de ce que pense le téléspectateur moyen.



Lorsque je descendis de la tribune du Sénat, le très cher de Bresson me dit dans les couloirs :

— Si j'avais la parole ici, sachez, Monsieur, que j'aurais pu, sur tous les points, vous répondre.

Ce qui n'était pas, de toute façon, très aimable pour le ministre en fonction.

Mais c'est un fait : ces messieurs ont généralement réponse à tout.

Et que répondent-ils ?

Que les téléspectateurs sont désormais trop nombreux pour que l'on tienne compte de leur opinion.

Alors, tant pis s'ils protestent contre le fait que l'on voit, sur les écrans, toujours les mêmes têtes, des têtes que les deux chaînes se passent et se repassent, à vous en donner le tournis ou l'indigestion.

Tant pis pour les films ratés, les feuilletons où se galvaude M. Christian-Jaque, les jeux qui n'amuse plus personne, les pantalonades qui vous dégoûtent du théâtre, ne serait-ce qu'un soir.

Tant pis pour les cuistres protégés que l'on voit toujours et les artistes qui sont exclus de la maison. Tant pis pour les rengaines que l'on veut imposer et dont le lancement équivaut à des millions.

Millions perdus.

Pour tout le monde ?

Tant pis pour les petits cabots responsables de tant de désastres. Il y a des soirs où l'on assassine. (Avez-vous vu le *Donogoo*, de Jules Romains ?)

Tant pis pour les visages qui sonnent creux et les têtes chercheuses pensantes ; tant pis pour toute cette musique infernale de mots que l'on débite et qui ne disent rien.

Tant pis pour toute cette grisaille de prétention.

Vous n'êtes pas contents ? Allons donc !



Il y a, en vérité, entre la direction de l'O.R.T.F. et le téléspectateur une sorte de match permanent, truqué, acharné.

Un match à qui gagne perd. Match stupide, car il a toujours démontré — et on l'a bien vu encore avec des émissions identiques qui, sur les deux chaînes, se croisaient, s'entrechoquaient et se détruisaient — que le bon sens, fort heureusement, finit par l'emporter, par s'imposer. Mais toujours au bout de combien de mois d'entêtement inutile ?

C'est finalement cela qui m'irrite le plus.

Tant d'heures dont on reconnaît par la suite qu'elles ont été bêtement perdues. Tant d'heures gaspillées, avec notre argent.



Et pourquoi cela ?

Parce que l'O.R.T.F. est devenu une machine énorme, un monde lourd, pesant, fait de directeurs, sous-directeurs, adjoints aux sous-directeurs, bureaux, chefs de bureaux, chefs-adjoints, adjoints aux chefs-adjoints, couloirs sans fin, numéros matricules et circulaires.

Un monde fermé où l'on tourne en rond.

Le meilleur y entre, le pire en sort. Ils se saluent, se croisent et finalement se fondent dans un horizon sans fin.

Et pourtant, certains jours, on se dit devant telle scène, tel acteur, telle interview, tel reportage, telle séquence, telle présentation, qu'il faudrait vraiment peu de chose pour que le talent fasse la loi.

Mais rien ne sert de consulter outre mesure le programme. L'incertitude demeure. De quoi nous plaignons-nous ? L'O.R.T.F. offre quotidiennement un perpétuel suspense. Chaque soir, en contemplant la tête et le tronc de leur imperturbable speakerine, les Français se demandent quel ennui nouveau les menace ou quel bonheur inhabituel les attend...

Dominique PADO.

I. - Des Agents très spéciaux
ou
LES ROIS DE
TÉLÉ-PAGAILLE



Voici les "princes" qui gouvernent notre Télévision : M. Pierre de Leusse, président du Conseil d'Administration de l'O.R.T.F. (à gauche), et M. Jean-Jacques de Bresson, directeur général. Si vous n'êtes pas satisfaits vous pouvez toujours leur écrire (116, avenue du Président-Kennedy, Paris-16^e).

CELA fait six lignes dans un journal. Oh ! pas un journal de combat, pas une gazette d'opposition, pas une feuille polémique. Dans *France-Soir* de M. Lazareff, c'est tout dire ! En date du 19 mars 1968 on peut lire ceci :

« Après les dépenses engagées pour les J. O. de Grenoble, l'O.R.T.F. a décidé des économies sévères. Premières mesures : suppression des heures supplémentaires pour tous les techniciens ; plus de lavage de vitres jusqu'à nouvel ordre ; une femme de ménage sur deux le matin ! »

C'est une plaisanterie, direz-vous ; un pastiche d'Alphonse Allais ! Allons ! ressaisissez-vous. Croyez-vous qu'on ait l'habitude de plaisanter à *France-Soir* ? Entrez un jour dans l'immeuble de la rue Réaumur et regardez les têtes. Vous aurez compris.

Mais alors, si c'est vrai, l'O.R.T.F. est une maison de fous ? Holà ! comme vous y allez. Un peu de respect, voyons ! N'oubliez pas que le Président Pompidou a déclaré que la Télévision, c'était « la voix de la France ». Quant à cette grande fille toute simple de Denise Glaser, elle a sussuré l'autre jour à l'oreille de Denise Fabre — qui s'est empressée de le reproduire dans ce même *France-Soir* — que la Télévision française était la plus intelligente du monde et celle qui avait le plus d'esprit.

De l'esprit, il faut en effet en avoir pour penser faire de sérieuses économies en supprimant le lavage des vitres !

A moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une nouvelle technique de camouflage destinée à masquer l'in vraisemblable pagaille qui sévit à l'Office de Radiodiffusion Télévision Française.

Si tel est le but recherché, c'est raté ! Car la pagaille est si monstrueuse, le gâchis si imposant qu'ils ont depuis longtemps franchi les portes de la Maison. Et l'on aura beau tirer les grilles ou abaisser les rideaux devant les journalistes du *Crapouillot*, on ne les empêchera pas d'entrer par les fenêtres, d'interroger les confrères spécialisés, de lire les rapports officiels ou d'obtenir les confidences écœurées des employés de « Télé-circus ».

Le plafond lui tombe sur la tête

Et puisque nous parlons de cirque, entrons justement dans ce vaste bâtiment circulaire que l'on appelle la Maison de la Radio et que d'aucuns ont baptisé le « Palais Gruyère ». Sans doute parce que c'est un bon fromage.

Une bien belle maison, assurément, et qui a coûté quelque 30 milliards d'anciens francs aux contribuables de l'Hexagone. Inaugurée par le général de Gaulle, le 14 décembre 1963, elle devait permettre de regrouper tous les services, jusqu'alors éparés, de la R.T.F.

Aujourd'hui la Maison est pleine, mais le regroupement n'est toujours pas fait. Il y a encore les deux immeubles de la rue Cognacq-Jay, l'immeuble de l'avenue Matignon, l'immeuble de la rue d'Amsterdam, les centres de Meudon, de Montrouge, d'Issy-les-Moulineaux, et on en passe... Tant et si bien qu'on parle maintenant de construire une

nouvelle Maison de la Télévision, en face de la première. Coût envisagé : 35 petits milliards. A votre bon cœur, Messieurs-Dames !

Mais tout cela n'est que détail et rouspée de sansonnet. Il n'en demeure pas moins que cette Maison de la Radio est une bien belle bâtisse. Et bien construite, avec cela. Certes, on a dû colmater quelques fissures çà et là, mais, que voulez-vous, ces immeubles neufs, ça travaille ! On serait même tenté de dire qu'il n'y a qu'eux qui travaillent, avenue du Président-Kennedy. Mais trêve de plaisanteries !

Connaissez-vous la mésaventure survenue à Dany Carrel ? Non ? On va se faire un plaisir de vous la raconter.

Dany Carrel, la pulpeuse comédienne d'« Un idiot à Paris », se trouvait un jour au studio 111 de la Maison de la Radio. Elle achevait de synchroniser son premier feuilleton T.V., « Hortense et la terreur ».

— *C'était une scène violente, raconte-t-elle. J'élève la voix et les yeux... et je vois tomber le plafond. Robert Beauvais (l'auteur du feuilleton) m'a sauvée de justesse en me tirant par le bras...*

Lorsqu'elle fut remise de ses émotions, le réalisateur Jacques Guinard lui expliqua :

— *Cet accident arrive fréquemment, car les plaques d'isolant en laine de verre ont été fixées au plafond par quatre points de colle. Avec la chaleur, elles tombent comme les faisans à Rambouillet... Mais ça fait plus mal !*

Edifiant, n'est-ce pas ?

Des inconnus dans la maison

Mais encore une fois, il ne s'agit là que d'un détail. Où cela devient beaucoup plus intéressant, c'est quand on se penche sur ce qui se passe à l'intérieur du Palais-Gruyère. Car il s'en passe des choses là-dedans ! Du vrai feuilleton, souvent plus cocasse que celui qu'on nous sert sur le petit écran, tous les soirs, à l'heure du dîner.

Tenez, on a beaucoup plaisanté l'immensité des lieux, le labyrinthe des couloirs, l'énigmatique numérotage des bureaux. Eh bien ! demandez à Pauline Carton ce qu'elle en pense. Un jour, elle erra près de deux heures dans les couloirs : elle cherchait le studio où elle devait enregistrer. L'ayant finalement trouvé, encore tout essoufflée, elle s'excusa de son retard en s'exclamant :

— *Dites donc ! C'est plein d'oubliettes votre petit pied-à-terre !*

Mais s'il en est certains qui se perdent dans la Maison, il en est d'autres qui s'y retrouvent. Et qui n'ont pas toujours les bonnes intentions de notre charmante comédienne octogénaire.

C'est, par exemple, au printemps 1966, un adolescent amoureux qui décide, pour conquérir le cœur de sa belle, de s'inventer un nouvel état-civil et de brillantes fonctions.

Il s'appelle Pierre Martin : il se rebaptise Patrick Richard. Il est vendeur dans une grande épicerie parisienne : il se prétend producteur à la Télévision.

Martin, dit Richard, ne fait pas les choses à moitié : il s'installe dans un bureau vide de la Maison de l'O.R.T.F. et commence, sous les regards éblouis de sa « fiancée », une pseudo-carrière de producteur.



La Maison de la Radio : on l'appelle aussi le " Palais Gruyère ", le " Cyclotron " ou la " Dame du quai de Passif ". Parce qu'il n'y a pas grand-chose à mettre à son actif...

Hélas, il en fait trop et ne tarde pas à être démasqué. Le juge Batigne, en le condamnant à 15 jours de prison avec sursis, admet que l'exploit de ce soupirant audacieux vaut bien quelque indulgence...

C'est un électricien-escroc, Pierre Lasnier, qui s'installe dans un bureau inoccupé et fait défiler devant lui, dans le plus simple appareil, de jeunes étourdies qui espèrent décrocher un rôle à la Télé. Ce va-et-vient froufrouant finit par éveiller les soupçons : le « voyeur » est confondu.

Mais tous ne se font pas prendre. Tels ces deux déménageurs qui se présentent, un beau matin, chandails rayés et pantalons de velours, dans l'un des 62 studios de la Maison.

— On vient pour le piano, déclarent-ils aux techniciens de service.

Et, sans perdre un instant, ils commencent à passer leurs courroies autour d'un Steinway de concert.

Ils soulèvent l'instrument, peinent, soufflent. Serviabes, les techniciens viennent à leur secours et les aident à charger le piano sur une camionnette.

On n'a jamais revu ni le Steinway ni les déménageurs !

De même que l'on cherche encore le visiteur clandestin qui s'empara, dans le bureau de M. Robert Bordaz, alors directeur général de l'O.R.T.F., de deux superbes fauteuils en cuir véritable. Sans doute voulait-il meubler son salon à bon compte !

Comment s'étonner après cela que tant de choses disparaissent dans cette incroyable pétaudière : les cendriers (par centaines), les machines à écrire (par dizaines), la pellicule (par kilomètres), le papier (par rames), les chaises, les tables, les caméras, les postes de radio, les récepteurs de télévision, un autre piano, etc. Et qui paie tout cela ? Allons, devinez...



Même si les « anomalies » constatées à l'intérieur du Palais-Gruyère ne relèvent pas toutes des tribunaux, elles n'en traduisent pas moins l'incroyable pagaille qui règne en ces lieux. Exemple : l'aventure de ce jeune homme, tout à fait étranger à l'O.R.T.F., qui vint, un soir, rendre visite à un journaliste ami. Il était seul dans un bureau



Cette série de photos pourrait s'intituler " L'inconnu dans la maison ". Elle constitue sans doute le meilleur pendant huit jours dans un bureau du Palais Gruyère. Il y prit ses aises, téléphonant aux amis, fais

et attendait. Soudain, la porte s'ouvrit. Un quidam en bras de chemise se précipita sur lui, lui mit dans les mains un magnétophone et le poussa vers la sortie :

— Allez, mon vieux, filez à toute vitesse chez Mme X..., interviewez-la, et revenez sans perdre une seconde !

Le visiteur, éberlué, sauta dans un taxi, se rendit chez la dame en question, revint avenue du Président-Kennedy et avoua alors à l'homme en bras de chemise qu'il n'était absolument pas reporter mais exerçait l'honorable profession de courtier en oranges...

Il est resté à l'O.R.T.F. !

Une histoire rocambolesque

Autre exemple : ce journaliste de l'hebdomadaire *Minute* qui passa huit jours dans un bureau de la Maison de la Radio sans jamais être dérangé. L'histoire est tellement rocambolesque qu'elle vaut la peine d'être rapportée dans son intégralité.

Donc, Jean Montaldo (c'est le nom du journaliste en question) débarque, par une belle après-midi d'octobre 1968, au 116, avenue du Président-Kennedy. Empruntant l'escalier C, il gagne le quatrième étage, Secteur 3, Direction des Programmes Radio. Il ouvre la première porte à gauche et s'installe dans la pièce 43-54.

Là, trois confortables fauteuils, deux tables, deux armoires, un porte-manteau, un poste de radio et quatre téléphones vont constituer, pendant une semaine, son décor familial.

Dormant dans un fauteuil, se restaurant copieusement et pour un prix très abordable à la cantine du 9^e étage, il passe ses journées à lire, à inviter des amis à venir écouter en sa compagnie les reportages des Jeux Olympiques, et à téléphoner dans tous les azimuts, afin d'établir la preuve des invraisemblables possibilités qui s'offrent à tout visiteur facétieux.

Il pousse même l'outrecuidance jusqu'à demander une place officielle de parking pour sa voiture. Mme Huguette Martin (pièce 86-44), la préposée à la délivrance des laissez-passer, lui répond aimablement qu'il lui suffit de produire sa carte de journaliste professionnel, son permis de conduire et sa carte grise.

Il lui aurait été tout aussi aisé de se faire livrer des chaises, des tables et autres meubles. Il lui aurait suffi de remplir une fiche administrative 122 R.D. et de l'adresser au Service du Matériel. S'il ne le fit point, c'est uniquement pour ne pas courir le risque d'être accusé de faux.

Ainsi vécut-il pendant huit longs jours sans que la moindre question lui fût posée, même par ses plus proches voisins : Annick Beauchamps (Mme Inter), Jacques Chancel, Pierre Fromentin et le directeur général de la Radio,



« Témoignage de la " pagaille " qui règne à l'O.R.T.F. Un journaliste de " Minute ", Jean Montaldo, s'installe au sieste ou jouant du piano dans un studio voisin. Personne ne lui posa la moindre question !

Roland Dhordain, dont le bureau était situé en face du sien.

Quant aux véritables locataires du bureau « occupé », il ne les vit pas une fois de tout son séjour. L'un, Benoit Bidot, était un rédacteur en chef rayé des services ; l'autre, Pierre Ferjac, avait déjà son propre bureau à la Préfecture, où il était délégué.

Le gardien se prend pour James Bond

Tout cela en dit long sur la vigilance des soi-disant vigiles du Palais-Gruyère.

Remarquez que ce n'est guère plus brillant lorsque les gardiens en question se décident à faire leur métier. Témoin l'aventure survenue au comédien Philippe Mareuil qui, un soir de septembre 1965, se fit proprement « tabasser » par un pandore de service.

Depuis plusieurs jours, des vols avaient été constatés (une fois de plus !) dans les bureaux et les studios d'enregistrement de la Maison de la Radio. Un malfaiteur avait même été arrêté par un gardien qui — une fois n'est pas coutume — avait les yeux ouverts. Tout fier de son exploit, le bonhomme se prit pour James Bond, avec, toutefois, une fâcheuse propension à voir des voleurs partout. C'est ainsi qu'avisant Philippe Mareuil dans un couloir,

il ne fit ni une ni deux, tomba sur le dos du comédien, le conduisit dans les locaux de sécurité et le frappa violemment... On eut toutes les peines à le convaincre de sa méprise.

Management et déménagements

Mais tout cela, c'est encore du folklore, de la petite histoire. Il est d'autres faits beaucoup plus troublants qui nous sont apparus au cours de notre enquête. Si troublants même que nous n'avons pas voulu y ajouter foi et que nous les soumettons respectueusement à la sagacité de M. le comte Pierre de Leusse, président du Conseil d'Administration de l'O.R.T.F. Ancien ambassadeur, M. le comte-président saura sûrement démêler le vrai du faux. Ainsi :

- Est-il exact que, depuis 1963, date de la mise en service de la Maison de la Radio, il ait fallu refaire des studios, des bureaux, des ateliers qui n'avaient pas été prévus ? Petite remise en état qui aurait tout de même coûté quelques centaines de millions anciens !

- Est-il exact que les pelouses qui entourent la Maison de la Radio doivent être provisoirement sacrifiées pour construire des parkings souterrains ? Ceux en surface ne pouvant contenir que 500 voitures, alors qu'il faudrait environ 5.000 places.

● Est-il exact que, presque quotidiennement, on assiste à un déménagement (par entreprise privée) à l'intérieur du Palais-Gruyère ? Les services sont constamment déplacés et, en 8 ans, certaines personnes auraient déjà fait plusieurs fois le tour de l'édifice. Un crédit de plusieurs dizaines de millions serait d'ailleurs prévu chaque année à cet effet.

● Est-il exact que les agents du service de gardiennage utilisent en toute tranquillité et aux frais de la princesse le central téléphonique pour appeler la mamma de Napoli ou la tantina de Burgos ?

● Est-il exact que le nettoyage de la Maison de la Radio revienne à quelque 300 millions par an et qu'avec une meilleure gestion on pourrait faire 40 % d'économies ?

● Est-il exact que, depuis 1963, les pompiers attachés à la Maison de la Radio aient dû éteindre 350 feux ?

● Est-il exact que n'importe qui puisse venir déjeuner dans les restaurants de l'avenue du Président-Kennedy ou des Buttes-Chaumont ?

● Est-il exact que les radiateurs continuent à chauffer en plein été ? Est-il vrai que le préposé au chauffage central verrait son budget tronqué l'année suivante s'il ne gaspillait pas les restes de mazout en les brûlant pendant la saison chaude ?

● Est-il exact que chaque fois qu'un directeur change de bureau (ce qui arrive fréquemment), on change également la moquette dudit bureau, la couleur de celle-ci ayant une importance hiérarchique ?

● Est-il exact que, deux fois par semaine, un camion-citerne de pompage fonctionne pendant plusieurs heures devant l'entrée D de la Maison de la Radio, afin de pallier un défaut irréversible dans l'installation des eaux usées ?

● Est-il exact qu'une des maladies de l'Office soit la « polycopie » ? Tous les services seraient atteints par le virus. On « polycopie » à tour de bras, à tout propos. Conséquence : on ne compterait plus les tonnes de papier dévorées par l'O.R.T.F.

● Est-il exact qu'un Centre de banlieue soit géré par quatre responsables, dont un ancien administrateur des Colonies qui toucherait un salaire d'ingénieur pour s'occuper des plantons et des femmes de ménage ?

● Est-il exact que les billets d'avion fournis aux responsables et chefs de service par l'agence de voyage du quatrième étage servent parfois au beau-frère, à la belle-mère ou à la petite amie ?

● Est-il exact que, malgré les centaines de millions inscrits au budget du Service social, il n'y ait même pas de crèche ni de garderie, avenue du Président-Kennedy ?

● Est-il exact qu'en période d'élections, certains personnels soient transformés en agents électoraux au service de tel ou tel candidat-maison ?

● Est-il exact que bon nombre de responsables de l'O.R.T.F. se soient fait installer chez eux des postes de fonction, ce qui leur fait économiser l'achat d'un récepteur et les dispense du paiement de la taxe ?

● Est-il exact que dans les parcs de voitures parisiens et provinciaux on se livre à de charmantes petites manipulations ? On garde sa voiture personnelle, bien sûr, mais



Les fameuses moustaches du " Commandant Watrin " : un gag digne des Marx Brothers mais qui a tout de même coûté 180.000 francs aux contribuables

on fait changer le moteur tous les ans aux frais de la République. (Nous, on n'en croit pas un mot, c'est évident !)

La grue du général crève le plancher

Ces questions posées — et il fallait bien qu'elles le fussent, ne serait-ce que pour être démenties — nous pouvons passer à un autre chapitre : celui de la production.

Ne vous renfrogez pas : il est aussi réjouissant. Et tout aussi significatif de la gabegie qui préside aux destinées de la Dame du quai de Passif.

Vous voulez sans doute des anecdotes ? En voici.

Dans les couloirs de l'O.R.T.F. on parle encore, avec des sourires en coin, de la « grue du général ». Ne vous égarez pas ! Il s'agit d'une vraie grue-appareil-de-levage, et le général en question n'est pas l'ancien locataire de l'Elysée, mais le général Leschi, qui exerçait à l'époque les civiles fonctions de directeur-adjoint de la R.T.F.

Le brav' général avait éprouvé un véritable coup de foudre pour une magnifique grue qu'il avait vue à Londres. Un engin splendide, propre à révolutionner les prises de vues aux Buttes-Chaumont. Un truc à vous figoler des travellings plongeants et à faire pâlir de jalousie Hitchcock soi-même. Bref, la huitième merveille de la Télévision !

Eh bien ! avec cette grue-là, on peut dire que les techniciens ont pris du bon temps. Lorsqu'elle arriva à pied d'œuvre, on s'aperçut soudainement qu'elle ne passait par aucune des portes des studios. Il fallut employer les grands moyens : on abattit un mur... Mais la grue, trop lourde, creva le plancher... Elle resta dans cette inconfortable position pendant trois ans. Après quoi, on l'envoya finir ses jours aux studios de Joinville.



L'aventure du « Commandant Watrin », si elle n'est pas non plus toute récente, n'en est pas moins exemplaire. Cette dramatique, tirée de l'œuvre d'Armand Lanoux, coûta, il y a six ans, la bagatelle de 200 millions. Une jolie somme ! Une jolie histoire aussi, et combien édifiante.

A peine avait-on commencé à tourner les extérieurs, à Mourmelon, que la Télévision se rappela subitement qu'elle avait besoin de son unique camion Ampex pour un meeting aérien au Bourget. Le camion disparut illico, laissant cent cinquante personnes immobilisées dans la nature, à l'attendre. Résultat : une dépense que l'on peut fixer au bas mot à cinq millions par journée perdue.

Vous allez sans doute penser que les manitous de la Télé auraient pu prévoir le meeting aérien et coordonner leurs plans de travail en conséquence. Bah ! Puisque c'est le contribuable qui paie...

Une autre fois, on dut interrompre pendant deux jours le tournage. Il fallait faire venir de Paris des poutrelles de bois destinées à supporter les rails du travelling. Achetées sur place, celles-ci auraient coûté 10.000 anciens francs. On a préféré perdre des millions à attendre. Puisque c'est le contribuable...

Le fameux « Commandant » n'était pas au bout de ses peines... ni au bout de ses moustaches. Apparemment, rien de plus simple que de se procurer une paire de moustaches postiches. Oui, mais pas à la Télévision ! Le posticheur-maison disposait bien des bacchantes nécessaires, mais elles n'allaient pas avec la teinte des cheveux du comédien. Il fallut acquérir successivement six moustaches, à 30.000 anciens francs pièce, avant de trouver la coloration idoine. Soit, au total, 180.000 francs pour une paire de charmeuses ! Puisque c'est le contribuable...

Le réalisateur de « Watrin » n'avait d'ailleurs pas fini de s'arracher les poils (de moustache). Le jour où l'on tint enfin les bacchantes tant désirées, on s'aperçut que la maquilleuse n'avait pas de colle pour les fixer. Seule, la chef-maquilleuse pouvait fournir le précieux produit... Mais il était midi. Or, c'est bien connu, il ne faut pas avoir besoin d'accessoires en dehors des heures de bureau : le service ouvre de 9 heures à 12 heures et de 14 heures

SUIVEZ LE GUIDE !

« **M**OI, le coup où le général m'a le plus épaté, c'est le jour où il a inauguré la Maison de la Radio. Vous savez : la folle de Passy ! Eh bien, il a marché des heures là-dedans, sans se fatiguer.

Il y avait Malraux qui jetait des petits cailloux par terre pour que le Grand Poucet puisse se retrouver.

Parce que, vous le savez, la Maison de la Radio, c'est ça ! C'est un grand édifice circulaire (une sorte d'arène où on ne travaillerait que dans les gradins), tellement grand qu'on y passe plus de temps à marcher qu'à travailler !

Il y a des employés qui poussent la porte d'entrée vers 8 heures et qui arrivent dans leur bureau à midi et demi ! S'ils veulent sortir à 6 heures, à 3 heures moins le quart il faut qu'ils commencent à ranger leurs affaires.

Pour aller aux toilettes, on doit prévoir l'heure à laquelle on en aura besoin ! Vous avez des gens distraits ou présomptueux qui ne se mettent en route que quand ils ont envie ! Alors, ceux-là, ils sont fichus !... On les voit courir complètement affolés, ils se heurtent à toutes les portes comme un papillon contre une vitre, mais c'est sans espoir !

Finalement, il se soulagent dans un coin, contre un piano, n'importe où !...

Moi, la seule fois où je suis allé dans cette Maison de la Radio, j'étais dans un couloir, j'ai été abordé par un type tout pâle, mal rasé, les yeux rouges et l'air effaré. Il m'a dit : « Monsieur, pouvez-vous m'indiquer la sortie ? Voilà deux jours et demi que je la cherche ! » Le gars, je l'ai reconnu tout de suite ; j'avais vu sa photo dans les journaux, c'était l'architecte !

Mais j'ai fait mine de rien. C'était pas la peine de le vexer. Je lui ai répondu : « Mon vieux, on va la chercher ensemble ! »

On est parti tous les deux à tourner sans fin et peu à peu il s'est formé tout un commando de gens qui cherchaient la sortie, comme dans le labyrinthe de Jérôme K. Jérôme ! Il y en avait quelquefois qui étaient fatigués, qui s'asseyaient sur un banc. On les reprenait une demi-heure plus tard quand on repassait au même endroit.

On a été sauvé quand on a croisé un type qui venait juste d'entrer ! On l'a fait retourner sur ses pas et c'est comme ça qu'on s'est retrouvé dehors !

C'est vous dire que c'est un édifice qui a de quoi impressionner ! Eh bien, le général, ça ne lui a rien fait du tout ! Rien ! Il a dit que quand on se retrouvait dans un discours de Pompidou, on pouvait se retrouver partout ! »

Maurice HORGUES

Théâtre de Dix-Heures (1964)

à 18 heures. Il restait donc à attendre que la chef-maquilleuse eût fini son déjeuner. Quand elle revint, on poussa un cri de joie, on se rua sur la colle... et l'on découvrit que les moustaches avaient disparu. Il fallut cinq heures pour les retrouver...

Tous ces gags, dignes des Marx Brothers, porteraient à rire si, au bout du compte, il n'y avait la facture à régler : des heures et des jours qui se chiffrent en millions !

Un dernier détail se rapportant toujours au calamiteux



Mme Lehideux, alias Michèle Arnaud, est catégorique: " Il faut mettre 9.000 personnes à la porte ".

« Commandant Watrin » donnera une idée du désordre qui règne au sein de la plus grande usine à spectacles de France. Pour quelques scènes on avait besoin de masques à gaz. On les loua. Mais, au dernier moment, on se rendit compte qu'on avait loué des masques allemands. Il fallut réclamer de toute urgence des masques français à la société Pathé, qui se fit un plaisir de les louer au prix fort...

A la trappe ! comme disait le Père Ubu.



Ces exemples d'imprévoyance, de gaspillage, de manque de coordination sont constants. Même la très gouvernementale Michèle Arnaud (la seule femme de la Télévision qui se porte toujours bien, parce qu'elle suit son Régime) a été obligée d'en convenir. Écoutons-la plutôt narrer les aléas d'une de ses émissions :

— Pour « Arpèges », nous avions prévu un ballet de nuit de motocyclistes. La séquence commençait en ima-

ROLLS-ROYCE OU TROTTINETTES ?

UNE histoire entre mille sur la façon ubuesque dont sont répartis les budgets des variétés. Elle se passe à l'époque où Jean Nohain et André Leclerc avaient la responsabilité de l'émission « Samedi et Cie ».

Pour une séquence consacrée aux années 30, les deux animateurs avaient besoin d'un yoyo, sorte de bobine pendue au bout d'une ficelle et qui fit fureur avant-guerre. Une demande est adressée en triple exemplaire, mais le matin de l'enregistrement pas de yoyo.

Un assistant de production est dépêché au service du matériel. Il revient désemparé :

— Ils m'ont dit qu'à la télé il n'y avait aucun budget de prévu pour l'achat de yoyos.

De guerre lasse, André Leclerc décida d'en acheter un de sa poche dans un magasin de jouets. Il lui en coûta 70 francs anciens.

Conclusion du cher Nohain : « A la télévision, c'est tout ou rien... Il y a les « émissions Rolls » et les « émissions trottinettes ».

ges : de véritables motocyclistes sautant d'un tremplin à l'autre, et on enchaînait sur des danseurs. J'avais demandé une caméra rapide. Quand nous sommes arrivés sur le plateau, nous en avons trouvé une autre, inutilisable pour ce que nous voulions faire. Il a fallu changer la séquence.

« Nous devons aussi tourner un sketch comique avec Robert Lamoureux et Pierre Destailles, sur un terrain de golf, en extérieur. Nous étions là, Destailles, Lamoureux, le réalisateur et moi, à 9 h du matin, comme prévu. L'équipe technique est arrivée à 11 h. On lui avait mal indiqué l'adresse. A midi, ils se mettaient au travail. A une heure moins le quart, ils allèrent déjeuner et nous annoncèrent, en revenant, qu'ils partiraient à 18 h au lieu de 19 h. Nous n'avons pas pu tourner le sketch, nous n'avons que trois heures au lieu des huit prévues.

« Je ne m'attaque d'ailleurs pas aux techniciens. Ils



Les " casseurs " au travail. Pour son " Noël de Madame Berrichon ", la Télévision s'est offert - au diable l'avarice ! - 300.000 francs de jolies chaises dorées.

sont trop peu nombreux et, entre eux et nous, il y a huit ou dix intermédiaires qui ne sont pas concernés ».

Et la bouillante Michèle d'ajouter avec un beau mouvement de son joli menton :

— *Sur les 14.000 personnes utilisées dans les bureaux de l'O.R.T.F., il faudrait en mettre 9.000 à la porte et engager des techniciens. Ils sont surchargés de travail et sous-payés, mais on leur assure, en échange, la sécurité de l'emploi. C'est pourquoi ils restent.*

Autre anecdote rapportée par la même Michèle Arnaud et aussi riche d'enseignements :

— *Un jour, l'accessoiriste avait oublié les lunettes noires que je lui avais demandées pour 10 danseurs. Je lui ai conseillé d'aller en acheter dans un Prisunic, où elles coûtaient 5 F. Elle m'a répondu : « Je ne peux pas, nous avons un marché avec une grande marque d'optique ». Les lunettes sont arrivées beaucoup plus tard et ont coûté 30.000 anciens francs la paire !...*

Faut-il en rire ? Faut-il en pleurer ? En tout cas, voilà une petite histoire qui va rappeler à Pierre Dux une péripétie analogue.

Le comédien tournait, il y a deux ans, « Mon Faust », de Paul Valéry. Entre deux prises de vues, il réclama un miroir afin de rajuster sa tête méphistophélique. Une heure après, il l'attendait encore...

Le tournage terminé, le nouvel administrateur de la Comédie Française s'appretait à quitter les studios, lorsque

surgirent deux manutentionnaires portant une énorme glace.

— Vous arrivez trop tard, mes braves gens ! s'exclama Pierre Dux. Et que voulez-vous que je fasse d'un monument pareil ?

On lui expliqua que la glace avait été achetée spécialement pour lui. Depuis, elle git, abandonnée, aux Buttes-Chaumont.

Cinquante millions à la casse !

Ce gaspillage se retrouve d'ailleurs à tous les niveaux et dans tous les compartiments de cette ruineuse entreprise qu'est l'O.R.T.F. Deux petits faits — choisis parmi des centaines d'autres — vous le prouveront.

Le montage de l'émission « L'Éducation dans le monde » (1 h 30 de diffusion), montage effectué par des sociétés privées, a coûté 48.500 F. Ce qui correspond à peu près à 14 mois de salaire d'un chef monteur à l'O.R.T.F., dont la moyenne quotidienne de montage est de 3 minutes. Le montage « fait à la maison » aurait donc demandé environ un mois et permis une économie de 45.000 F !

Second fait : un réalisateur partant pour les U.S.A. demande et obtient l'autorisation d'emporter 30.000 mètres de pellicule. Coût du transport : 400.000 anciens francs.



Alain Peyrefitte accuse : " La Télévision est le monopole des coteries ".

N'était-il pas plus simple d'acheter la pellicule sur place ? D'autant plus qu'aux Etats-Unis, elle est particulièrement bon marché.

Rappelez-vous aussi la nouvelle salle du Journal télévisé, qui fit son apparition sur vos écrans à la fin de l'année 1967, à l'occasion de la énième réforme dudit Journal. Une salle clinquante, rutilante, futuriste en diable. Eh bien ! côté présentateurs, on ne devait pas tarder à s'apercevoir que ce petit palais d'anticipation était loin d'être fonctionnel. Pour tout dire, le décor était mauvais, car il ne mettait pas assez en valeur les « bonimenteurs »-maison.

A la casse, le décor ! Il n'avait coûté que 50 millions de petits francs...

Autre exemple, « frappant » celui-là. Pour notre réveillon 1970, Jacques Martin et le réalisateur Georges Folgoas nous cuisinèrent un « Noël de Madame Berrichon » fort épicé, au cours duquel on put voir une magnifique bagarre dans une boîte de nuit. On n'avait lésiné ni sur la

cravate, ni sur la manchette. Et, pour ce qui est des accessoires, on avait également bien fait les choses : les sièges volaient bas et les tables s'écroulaient encore plus bas. Deux bonnes douzaines de chaises furent ainsi transformées en petit bois d'allumage. Et pas des chaises en bois blanc ou en balsa, légères et peu coûteuses. Non, de jolis sièges dorés, finement chantournés. Bilan de l'opération : 300.000 centimes Giscard. Une paille pour Télégabegie ; une poutre pour le cochon de redevancier.

Disparues sans laisser d'adresse

Ne terminons pas ce chapitre de la production sans verser une larme émue sur ces pauvres émissions qui n'ont pas eu la chance de parvenir jusqu'à nous, pantelantes victimes de l'ingratitude ou de l'incompréhension.

Nous parlerons dans un autre chapitre de cette mystérieuse « Duchesse d'Avila », une dramatique commencée il y a quatre ans par Philippe Ducrest et qui a coûté plus de 800 millions d'anciens francs.

Mais pourquoi est-on toujours sans nouvelles d'émissions comme « Le Méridien », « Cour d'Assises », « L'Araignée », « Le Gai-Savoir », « Electre », « Belle d'un Jour », « Le Beau Ténébreux », « L'Art d'être grand-mère », « La malle de Hambourg », « Nausicaa », etc. ?

Sont-elles enfouies dans quelque tiroir ou tout simplement évaporées ? Ne riez pas : au cours du même week-end, en juin 1967, trois émissions disparurent corps et biens. On ne les a jamais retrouvées. (Il s'agissait de « Micros et Caméras », d'« Au-delà de l'écran » et d'« Actualité Théâtrale ».)

A moins qu'elles n'aient été tout bonnement refusées pour *valeur artistique jugée insuffisante*. C'est-à-dire jetées à la poubelle avec tous les millions qu'elles ont nécessités. Car, malheureusement, cela arrive aussi. Ouvrez le rapport Diligent à la page 318 ; vous pourrez y lire :

« Il n'est pas admissible qu'une production comme « La Tempête », qui a coûté plus d'un million de francs (100 millions anciens), soit, une fois terminée, refusée par la direction de la Télévision pour « valeur artistique jugée insuffisante ». L'O.R.T.F., qui est soumis à de sévères contrôles financiers pour des questions mineures, peut ainsi gaspiller des dizaines de millions. »

Au cours de l'année 1967, deux autres émissions connurent le même verdict d'insuffisance et la même poubelle : « Une aventure de Manon » et « Les derniers témoins ». Elles avaient aussi coûté un petit nombre de millions !

Interroger les concierges

Tout cela est incroyable, direz-vous. Comment des choses pareilles peuvent-elles arriver ? Attendez, ce n'est pas tout. Nous n'avons pas encore fait le tour de la question, ni de la maison. Vous allez retrouver le même gâchis dans le système de perception de la redevance.

Dites-vous que ce pagailleux service dépense annuellement quelque 10 milliards de francs pour entretenir 1781 employés. Et bon nombre d'entre eux n'ont rien d'autre à faire qu'à interroger les concierges pour savoir qui paie



Ces deux enseignes lumineuses installées au " Théâtre 102 ", où ont lieu les émissions publiques, en disent long sur la spontanéité des ovations. Bien sûr, elles n'apparaissent jamais dans le champ des caméras.

et qui ne paie pas la taxe, qui possède ou ne possède pas de récepteur.

Or, tenez-vous bien, on va consacrer 700 millions supplémentaires pour la construction inutile, à Lyon, d'un nouveau centre comptable.

Il y a quelques années, un centre identique avait été créé à Rennes, pour « centraliser et automatiser » la gestion. Il avait coûté 1,8 milliard. Las, au bout de trois ans, il a fallu se rendre à l'évidence : le centre ne centralisait rien du tout.

Déjà, en octobre 1966, le très inconditionnel député de Paris, M. Fanton, s'exclamait du haut de la tribune de l'Assemblée :

— *Le service de recouvrement confond obstinément les comptes. Il lui arrive d'exiger deux, trois ou quatre fois la*

TROP BÊTE...

PEUT-ETRE vous souvenez-vous du feuilleton « Les Indiens » que la Télévision nous a débité en tranches des semaines durant.

Eh bien ! cette petite merveille devait être présentée au Gabon, mais le président de l'époque, M. Léon M'Ba, l'a fait interrompre.

Motif officiel : il la trouvait trop bête pour son pays !

même redevance, parce qu'il s'est trompé de numéro. Il se refuse systématiquement à répondre aux réclamations, même à celles des parlementaires... Et quand, par extraordinaire, il reconnaît ses torts et est obligé de rembourser, il le fait en retenant les frais de mandat sous prétexte que l'erreur ne lui est pas imputable.

Depuis, peu de choses ont changé !

Quant au rapport Diligent, déposé sur le bureau du Sénat le 13 avril 1968, il indiquait :

« *Votre commission estime que des études sérieuses devraient être entreprises pour savoir si le coût de la perception de la redevance ne serait pas moins élevé dans le cas où elle serait assurée par les P et T, par Electricité de France ou par les services du Trésor.* »

La suggestion était astucieuse. Trop sans doute pour entraîner le début d'un commencement d'étude.

Mandrin : une histoire de brigands

Voilà comment fonctionne Télé-pagaille ! Gaspillage, gâchis, gabegie : nous avons répété ces mots maintes et maintes fois. Mais comment faire autrement ? Ne faut-il pas appeler les choses par leur nom ?

Pourtant, il y a un terme que nous n'avons pas encore employé, c'est celui d'*incohérence*. Et nous avons eu tort, car, avec le gaspillage, l'incohérence est certainement l'un des plus beaux fleurons de l'O.R.T.F. L'un ne va pas sans l'autre et l'une explique souvent l'autre. Précisons :

INCOHERENCE : « La dynastie des Forsyte », un feuilleton qui a fait les beaux soirs de toutes les télévisions d'Europe et d'Amérique, n'est diffusé qu'à demi par la Télévision française. Il faudra attendre six mois pour voir la suite. L'O.R.T.F., paraît-il, n'a pas voulu prendre de risques et n'a acheté que la moitié de la série. Comme si l'on prenait un risque avec une œuvre universellement vantée !

INCOHERENCE : On entreprend le tournage du feuilleton « Nanou », qui conte les aventures d'une championne de natation. Le travail est déjà bien avancé lorsqu'on s'aperçoit que la jeune comédienne choisie pour interpréter le rôle principal... ne sait pas nager. Il faut tout recommencer avec une nouvelle protagoniste...

INCOHERENCE : Le feuilleton « Teva, le petit Tahitien », destiné aux enfants, est diffusé à une heure où tous les enfants sont à l'école (l'après-midi, à 15 h, au cours de l'émission « Aujourd'hui, Madame »).

INCOHERENCE : La Télévision ayant décidé d'entreprendre un feuilleton sur « Mandrin », on prévoit qu'il sera tourné en décors naturels et en France — ce qui semble logique pour une histoire qui se passe chez nous. Les lieux sont choisis, les études faites, quand on décide tout à coup de filmer les extérieurs en Roumanie. Nou-

veaux repérages, nouveaux frais. Finalement, quelqu'un fait observer que la Yougoslavie serait plus indiquée, car on pourrait y profiter de la participation gratuite de la cavalerie de Tito. Va pour la Yougoslavie ! On repart à zéro et des techniciens sont dépêchés dans un coin perdu de Slovénie, avec mission de reconstituer les maisons et l'ambiance du Dauphiné en 1750. Mais à peine l'équipe de tournage est-elle arrivée sur place qu'elle découvre que les fameux cavaliers sont cantonnés près de Belgrade, à 600 km de là. Les faire venir va coûter une fortune. Tant pis ! On en déplacera 50 au lieu des 300 annoncés... Qui pourra prétendre après cela que « Mandrin » n'est pas une histoire de brigands !

INCOHERENCE : Sous prétexte que, le dimanche soir, le grand film diffusé sur la 1ère Chaîne diminue l'écoute de la 2^e Chaîne, on décide de passer également un film sur cette dernière. Ce qui a pour effet de placer le téléspectateur devant un choix cornélien, comme ce dimanche où il eut à opter entre « Les Diaboliques » de Clouzot et « La grande Parade » de King Vidor. Ce jour-là, on mettait en concurrence deux excellents films, alors que tout au long des semaines on continue de nous abreuver de navets. Il a fallu des mois à l'O.R.T.F. pour comprendre sa bourde et retrouver un peu de bon sens.

INCOHERENCE : On supprime les « Salves d'or », qui totalisaient 93 % d'écoute ; on fait disparaître « la Caméra explore le Temps », l'émission favorite des téléspectateurs ; on raréfie les « Cinq dernières minutes »... Et on

nous inflige, des semaines durant, de stupides « Oiseaux rares », une « Preuve par quatre » poussive, des « Saintes Chéries » agaçantes, quand ce n'est pas une chenille ridicule ou un « Cyborg » abscons. Voudrait-on manifester le mépris dans lequel on tient l'opinion des téléspectateurs que l'on n'agirait pas autrement.

INCOHERENCE : On dépense des millions pour des œuvres confidentielles ou hermétiques et l'on est incapable de payer correctement une vedette aimée du grand public. Résultat : on n'est pas près de voir au générique d'une émission télévisée un Jean Gabin, un Alain Delon, un Jean-Paul Belmondo, un Louis de Funès ou une Jeanne Moreau, alors qu'aux Etats-Unis Frank Sinatra, Dean Martin ou Jerry Lewis paraissent régulièrement sur le petit écran.

INCOHERENCE : Le bureau O.R.T.F. de New York est dirigé par Claude Couband (victime récemment d'une sauvage agression perpétrée par trois Noirs). Il a sous ses ordres Emmanuel de la Taille, envoyé de la 1^{re} chaîne et Jean-Claude Héberlé, envoyé de la 2^e Chaîne. Or, de la Taille et Héberlé reçoivent leurs consignes directement de Paris. On est donc en droit de se demander à quoi sert un monsieur payé 10.000 F par mois ?

INCOHERENCE : Combien de fois n'a-t-on pas vu deux équipes de l'O.R.T.F. « couvrir » un même événement à l'autre bout du monde ? L'une venait pour « Cinq Colonnes à la une », l'autre pour « Panorama ». Et chacune comprenait naturellement son cameraman, son pre-



Bel exemple de télé-gabegie, toutes ces voitures de l'O.R.T.F. devant un restaurant parisien pour un simple prix littéraire !



Henri Salvador plaisait trop aux téléspectateurs (il obtenait les plus hauts indices d'écoute jamais enregistrés). On a donc supprimé son émission. C'est la logique de l'O.R.T.F.

neur de son, son commentateur, etc. Au prix où sont les voyages en avion !

INCOHERENCE encore, cette compétition (quoi qu'on en dise, elle existe !) entre les Journaux des deux Chaînes.

EN DIRECT DE LONDRES

S I vous avez encore un doute sur l'utilité des correspondants de la Télévision à l'étranger, lisez les confidences faites à un hebdo spécialisé par Jacques-Olivier Chatard, ex-correspondant permanent à Londres.

Parlant avec une franchise exemplaire de ses années passées dans la capitale anglaise, le journaliste reconnaît qu'il profitait de ses fonctions pour assurer « les commandes personnelles des journalistes et des réalisateurs de l'O.R.T.F., en chiens, meubles, argenterie, cachemires, chaussures ou tabac ».

— Il y avait, raconte-t-il, les pipes pour Dumayet, les bretelles pour Desgraupes, les pendules pour Louis-Roland Neil. Quant à Françoise Dumayet (la femme de Pierre), elle manifestait un intérêt particulier pour les instruments aratoires !...

En effet, on ne voit pas l'utilité d'une T.V. offrant *aux mêmes heures* deux journaux diffusant *les mêmes images*. De plus, cette concurrence est calamiteuse sur le plan financier. Est-il admissible, par exemple, de voir les deux Journaux dépêcher chacun leur propre équipe (voitures, chauffeurs, cameramen, preneurs de son, reporters) au procès Geismar pour nous donner finalement des images strictement identiques de Jean-Paul Sartre en train de faire le guignol sur un tonneau, à la porte des usines Renault ? N'est-il pas dément de trouver, lors de la proclamation d'un prix littéraire, une équipe Desgraupes, une équipe Baudrier et une équipe Finaltéri (Actualités de Paris) ? Il n'y a pas une entreprise au monde qui pourrait résister à de semblables pratiques.

Archaïsme, désordre et corporatisme

Cette fois, vous ne comprendrez plus. Vous vous demandez pourquoi on ne dénonce pas de tels errements, de telles folies. Pourquoi on ne les claironne pas *urbi et orbi*, afin qu'elles ne se renouvellent plus.

Et pourtant on les dénonce. Dans quelques journaux (rares, il est vrai) et dans des rapports officiels (mais qui les lit ?). Ainsi le plus accablant procès de l'O.R.T.F. a été dressé par un ministre de l'Information en exercice devant la commission des Finances de l'Assemblée nationale. Le ministre en question était M. Peyrefitte et la scène se passait en mai 1964.

Aujourd'hui, à quelques mots près, ce réquisitoire garde toute son actualité. Oyez plutôt :

« La R.T.F., déclara M. Alain Peyrefitte, *c'est l'archaïsme, le désordre et le corporatisme. Elle ne satisfait personne : ni le public, ni la majorité, ni l'opposition, ni le gouvernement.* »

Une administration trop lourde, expliqua-t-il, exerce une « domination bureaucratique » sur l'ensemble de la maison. Les règles de gestion « sont inadaptées au fonctionnement de ce qui est la première entreprise de spectacle et le premier journal de France ». L'archaïsme s'aggrave du désordre financier et de l'anarchie. Les abus et la gabegie ont été maintes fois dénoncées par la Cour des Comptes. Même si le déficit de la R.T.F. « peut s'expliquer par les investissements énormes à entreprendre, il est difficile de savoir s'il est légitime ou non, puisqu'il est impossible de connaître le prix de revient d'une émission ».

L'autorité de la direction générale ne s'exerce pas. Elle est paralysée par toute une série de comités, d'habitudes et de règlements. Ce sont les subalternes qui prennent des initiatives. De bas en haut, il n'y a ni obligation ni sanction. Le corporatisme règne en maître dans l'établissement. Dans

le secteur artistique, les coteries, les chapelles ont imposé leur ésotérisme et fait triompher leur indifférence pour le goût du public. « La loi fait de la R.T.F. le monopole de la nation. En réalité la R.T.F. est le monopole des coteries ».

Partout, la puissance des multiples organisations syndicales est telle qu'elle interdit aux responsables d'exercer leurs prérogatives. La réunion d'une foule de comités, d'organismes, de conseils est nécessaire avant toute décision et revient à faire gérer la maison par des groupements. De plus « la politisation est devenue quotidienne ». Chaque problème technique, artistique, de programme, de personnel, chaque revendication syndicale revêt le plus souvent un aspect politique, etc., etc.

Par la suite, M. Peyrefitte ne brillera pas spécialement par sa perspicacité. Donnons-lui donc acte d'un de ses moments de lucidité.

13.000 personnes et 220 milliards

Mais à quoi servent ces critiques, ces remontrances, ces mises en garde, puisqu'elles semblent glisser sur les ronds du Palais Gruyère ? Là, quand les vagues se font un peu trop hautes, on courbe la tête, on mijote une nouvelle réforme, on prend les mêmes et on recommence...

PARIS JOUR

0,20 F — JEUDI 12 AOUT 1965 — N° 1828

LE PATRON DE LA TV AVOUE :

NOS PROGRAMMES D'ÉTÉ SONT RATÉS

• « Vous avez raison », nous dit
dans une interview exclusive
le directeur général
de l'O. R. T. F.
M. J.-B. DUPONT

Vous ne devinez
jamais qui c'est



Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice.

Racine (Andromaque)



Voilà donc une entreprise qui emploie 13.000 personnes, qui a un budget annuel de 220 milliards et qui paraît ignorer les règles les plus élémentaires de la bonne et saine gestion.

Vous voulez encore un exemple ? A votre service, on n'en manque pas.

Toute entreprise digne de ce nom met à notre époque un point d'honneur à accroître sa productivité. C'est non seulement une exigence économique mais un signe de bonne santé. Eh bien, il faut croire que l'O.R.T.F. ne voit pas les choses de la même façon, ou bien qu'il devient urgent d'appeler un médecin à son chevet. Quelques chiffres vous donneront l'état du malade :

1960 : une Chaîne ; 50 réalisateurs ; 160 dramatiques.

1968 : deux Chaînes ; 450 réalisateurs ; 98 dramatiques.

1971 : plus de 900 réalisateurs ; 72 dramatiques prévues.

Il est vrai qu'à ce diagnostic pessimiste, il convient d'ajouter le correctif suivant : il y a onze ans la direction des émissions dramatiques comprenait trois personnes (André Frank et deux collaborateurs). Aujourd'hui, elle occupe tout un couloir !

Ceci explique peut-être cela !

Il existe toutefois un domaine où la Télévision mérite sans conteste le ruban bleu de la productivité, c'est celui de la direction. Jugez-en : en 1967, il y avait quatre directeurs ; en 1971, il y en a (au moins) douze !

Et dire que l'O.R.T.F. a dépensé 20 millions pour faire étudier par des conseils en organisation ce qui n'allait pas chez elle ! Comme si cela n'allait pas de soi...

La promesse de Georges Pompidou

On comprend dès lors que les téléspectateurs soient portés à la colère et à la révolte. Surtout quand on vient leur parler d'augmentation de la redevance. Et que l'on a le culot de le faire.

Car ce n'est pas l'argent qui manque dans la Maison. Nous l'avons dit, le budget de l'O.R.T.F. s'élève à 220 milliards. En 1971, la seule publicité télévisée rapportera 50 milliards. Or, nous avons de la mémoire. N'était-ce pas M. Georges Pompidou, alors Premier ministre, qui déclarait à la tribune de l'Assemblée, en avril 1968 :

— *Accepter la publicité à la Télévision, c'est choisir le développement de notre Télévision SANS AUGMENTATION DE LA REDEVANCE.*

A l'O.R.T.F. on ne respecte même pas les premières pierres. Celle de la Maison de la Radio a été mise en caisse et expédiée aux oubliettes.



Ce n'étaient donc que des paroles verbales ?

Nous ne sommes pas les seuls à le penser. M. Joël Le Theule, ancien ministre de l'Information et membre de la majorité, a lui-même écrit dans le journal *Aujourd'hui* :

« *Le fait de vouloir résoudre les problèmes actuels de l'O.R.T.F. par une augmentation de la redevance est totalement en contradiction avec les promesses faites devant le Parlement, et me paraît procéder d'une approche très discutable des solutions à apporter pour assurer une meilleure gestion de l'Office.* »

Alors, Messieurs, il faudrait s'entendre. On a promis, oui ou non ?

Et ce n'est pas M. Jean-Jacques de Bresson venant, la bouche enfarinée, aux « Dossiers de l'écran », nous expliquer que la redevance correspond à un service rendu (ce qui est absolument contraire au principe de la taxe, n'est-ce pas M. Giscard d'Estaing ?) qui fera mieux passer la pilule.

Non, une fois de plus, c'est le téléspectateur qui a fait les frais de l'incurie générale. On ne lui a pas demandé son avis ; il n'a eu qu'à payer.



Mais, cette fois, les téléspectateurs en ont assez. Ils s'adressent à vous, M. le Président du Conseil d'Administration. Pardonnez-leur : ils ont encore quelques petites questions à vous poser. Des questions toutes simples :

1) A-t-on vraiment besoin de 13.000 personnes pour faire tourner la Maison ? Le directeur général n'a-t-il pas reconnu lui-même qu'employer 34 % du personnel à la gestion, c'était trop ?

2) Quand établira-t-on un véritable contrôle sur la façon dont sont dépensés les deniers des téléspectateurs ? Quand pourra-t-on chiffrer exactement le prix d'une émission et livrer ce prix au public, qui a le droit de savoir ?

3) Quand en finira-t-on avec ces programmations anarchiques qui témoignent du mépris de l'Office pour les téléspectateurs ? Quand cessera-t-on de diffuser le même soir « Crime et Châtiment » sur la 1^{re} Chaîne et « Docteur

UNE AFFAIRE

Il y a quelques années, la Télévision mit en vente par l'intermédiaire des Domaines tout un lot de caméras, de micros, de magnétophones considérés comme usagés ou dépassés.

Deux grands modestes en enlevèrent une partie : Jacques Locquin, producteur de la 2^e Chaîne, et le général Leschi, ex-directeur des services techniques de la R.T.F.

Les deux amis n'eurent pas à regretter leur acquisition. Ils dirigeaient en effet de concert une agence, « Télé-Europe ». Laquelle louait à la Télévision des équipes et DU MATERIEL pour divers reportages ou émissions !

Folamour » sur la deuxième ? A quoi sert la « direction chargée de la coordination des programmes » ?

4) Qui protège le Service de la Recherche où un milliard de francs est englouti tous les ans pour la production de 40 heures seulement d'émissions souvent inécoutables ?

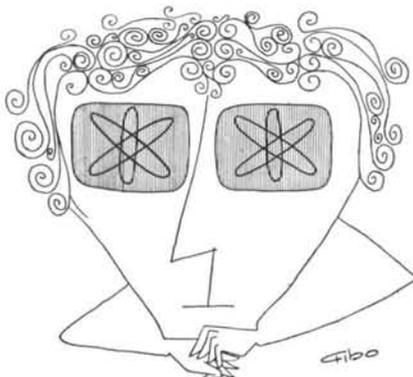
5) Pourquoi n'y a-t-il pas à l'O.R.T.F. de service d'accès-soires, ce qui fait que le moindre objet est loué à l'extérieur à des tarifs pharamineux ?

6) Qui permet que le montage de certaines émissions soit effectué par des firmes privées à des taux exorbitants ?

7) Comment se fait-il que les T.V. étrangères achètent si rarement nos productions, alors que nous ne cessons d'acquiescer les leurs ? N'est-ce pas parce que nos dramatiques, feuilletons et variétés sont purement et simplement invendables ?

Il y aurait, certes, bien d'autres questions à poser. Mais tout ce numéro du *Crapouillot* n'y suffirait pas. Douze millions de possesseurs de postes T.V. attendent maintenant des réponses.

Jean HEYRAS.



L'AVEU

Il est 23 h 45. Fin des programmes. La téléspeakerine de service apparaît à l'écran et, avec son plus beau sourire :

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, nos omissions sont terminées...

Une vieille dame indigne

par **François BRIGNEAU**

LE spectacle quotidien de la Télévision française me rappelle souvent « L'homme, cet inconnu ». Non parce que l'homme, l'homme-télespectateur y est en effet inconnu, au mieux ignoré de sa direction, encore que ce soit la triste réalité des choses. Mais parce que la profonde méditation du Dr Carrel sur la disproportion entre les progrès techniques et le progrès moral des hommes trouve à l'O.R.T.F. une application particulière mais tout aussi révélatrice.

Un exemple l'illustre parfaitement. Le 10 juillet 1962, une fusée Thor-Delta met sur orbite un satellite artificiel : Telstar. C'est une citrouille d'un genre un peu perfectionné. Elle pèse 77 kilos. Elle fait le tour de notre monde en moins de trois heures. 15.000 pièces la composent et 3.600 cellules photo-électriques qui la recouvrent transforment en énergie électrique le rayonnement du soleil. Ainsi Telstar peut recevoir des images de la terre et les lui renvoyer.

Au sol, une autre trouvaille de la recherche scientifique, le *maser*, amplifie de dix milliards de fois le faisceau tombé du ciel, ce qui permet aux antennes de télévision de le diffuser immédiatement et aux récepteurs de modèle courant de le capter. Ainsi, pour la première fois, New York et Paris se voient désormais en direct.

Dans la vie des hommes, leurs rapports, les influences réciproques des civilisations et des mœurs, l'évolution de l'information, une étape fabuleuse vient d'être franchie.

La France qui possède heureusement à son

sommet trois esprits supérieurs, Charles de Gaulle, ce voyant inspiré, André Malraux, interprète frémissant des lumières et des ombres, Georges Pompidou, féru de Belles Lettres et d'art abstrait, le premier arraché trop tôt à notre affection mais les deux autres toujours fidèles au poste et qui pourraient certifier l'exacte vérité de mon propos, la France, dis-je, la France éternelle de 1962 mesure parfaitement l'importance de l'événement. Immédiatement, enfin deux jours plus tard, le temps de retrouver les responsables, tâche quasi surhumaine aujourd'hui, elle diffuse à l'intention des Etats-Unis une émission qui prouve tout à la fois l'intérêt que nous prenons à la mondovision et la vigueur de la Télévision française : Yves Montand interprétant « La chansonnette ».

Pour être tout à fait précis, il faut ajouter que Montand n'était pas seul. Un guitariste lui succédait, suivi lui-même d'une dame blonde qui avait dû se tromper d'étage, car son nom n'a pas été conservé et nul ne l'a plus revue depuis, même dans les casinos du Limousin.

Yves Montand est un chanteur de qualité. Son mariage avec Simone Signoret, conscience-conseil du prolétariat artistique, et les idées qu'il y a contractées ajoutaient au bien-fondé de son choix. Auprès des Américains qu'il avait toujours tant aimés, nul mieux que lui n'aurait pu être la voix et le visage de la France.

Pourtant — et malgré le guitariste et la dame blonde — pour célébrer Telstar, « La chansonnette », c'était un peu court. Alors quelqu'un eut une idée géniale. En prime, les Américains auraient droit à Murette. Mais



Jean Nohain et Fernand Raynaud dans les coulisses des " 36 Chandelles ". En ce temps-là, à la Télévision, l'imagination était encore au pouvoir.

attention. Pas à n'importe quel Maretté. Un Maretté en situation. Ministre des P. et T., on le verrait donc au téléphone. Ce qui fut fait, incontinent.



Que toute cette fantastique invention, par où le XX^e siècle montre le génie de ses savants, aboutisse en définitive à Maretté et Montand, révèle bien la disproportion entre la richesse du capital technique de la Télévision et la misérable pauvreté de ses programmes. Tout ce qu'il a fallu de travail, d'intelligence, d'ingéniosité, d'organisation, de puissance pour le plaisir de regarder M. Volker, cet hamster tombé dans le château-gruyère, se dépêcher d'expédier ses dépêches : on éprouve à y penser un certain vertige.

Voici, avec la désintégration de l'atome, la découverte capitale de notre génération. Son apparente simplicité, son usage si facile et si répandu font oublier le miracle de cette boîte magique. Il est devenu normal dans les villages

les plus isolés qu'on puisse assister au match Allemagne-Italie qui se joue à Mexico, au défilé de l'Armée soviétique sur la Place Rouge, à la bénédiction du Pape, en gros plan sur son balcon du Vatican, à la descente aux abysses des plongeurs de Cousteau. Mais, en même temps, il est devenu tout aussi normal que cette télévision-miracle qui peut tant, se contente de nous montrer Catherine Langeais devant son pot de fleurs en train de répéter ce qui nous a été dit deux ou trois fois déjà, que nous avons déjà lu dans nos journaux et que nous relirons d'ailleurs aussitôt après sur un tableau.



L'inventeur français de la télévision s'appelle René Barthélemy. Il était chef de laboratoire à la Compagnie des Compteurs de Montrouge. A ses moments perdus, comme l'on joue d'un violon d'Ingres, il analysait les images et réfléchissait aux moyens de les transmettre.

Un samedi de 1927, son directeur, M. Chamond, se rend à Londres pour assister à un

match de football. Par hasard, on lui présente John Baird, un petit inventeur anglais qui vient de mettre au point un appareil capable de reproduire un portrait à distance. Dans la tête de M. Chamond la trouvaille de John Baird, les travaux de René Barthélemy, les matches de football que l'on pourrait voir de son fauteuil déclenchent une réaction. Il rentre dans un grand état d'excitation, libère Barthélemy de ses compteurs, lui donne carte blanche et, deux ans plus tard, sort le premier récepteur avec lampe au néon et roue de Nipkow.

Ce qu'il leur a fallu d'imagination, ce qu'il en fallut à Karolus, à May, à Jenkins, à Bélin, à Zworykine, à Ayrton et à Perry, à Rossing, Eckström ou von Mihaly pour faire d'une hypothèse de laboratoire ce cinéma familial et planétaire, chacun le ressent et éprouve à leur endroit admiration et respect.

En revanche, l'imagination n'est certainement pas la qualité majeure de ceux qui servent et se servent de cette invention extraordinaire. Tout se passe même comme s'ils en avaient de moins en moins, car, si l'on admet qu'elle est née dans le public français, le 2 juin 1953, avec le téléreportage du couronnement de la Reine d'Angleterre, à dix-sept ans elle ne vit plus que de souvenirs, d'imitations, de conserve et d'exploitation de recettes éprouvées.

A l'âge où, malgré l'actuelle précocité des jeunes classes, les jeunes filles sont encore pleines de fraîcheur, d'émotions, de promesses, la Télé française est une petite vieille routinière et maniaque, cousue d'or mais vivant chichement sur un acquis qui s'effiloche, comme si elle avait déjà son avenir derrière elle.

Qui court encore aux « Variétés » ? Pourtant, je me souviens d'un temps, pas si lointain, où Jean Nohain et André Leclerc mobilisaient Paris et la province. Vingt vedettes, dont certaines ne faisaient que passer déguisées et grimées, cinquante idées, Jaboune fils de Franc-Nohain et de Bécassine en M. Loyal électrique, tout Paris dans la salle, tout Paris sur la scène, pendant deux heures et davantage, avec toujours une vedette surprise derrière la surprise vedette, c'était un spectacle ahurissant, énorme, horripilant, rococo, merveilleux, passionnant, formidable.

Et le lendemain, à *Paris-Press*, il pouvait y avoir un tremblement de terre en Turquie, la révolution chez les Guatémaltèques, un espion atomique en cavale, une crise ministérielle en France, Max Corre faisait sa « une » sur l'événement du jour : « Les 36 chandelles ».

Nombreux furent ceux qui briguerent la succession. Personne pourtant ne les a remplacés.

Celui que l'on disait le plus doué, Averty, n'a jamais amusé qu'une demi-douzaine de surréalistes décadents et de techniciens demeurés. Quand la confrérie des petits copains loue son style tarabiscoté, qui est à « l'écriture télévisuelle » ce que l'écriture « artiste » d'un Laurent Tailhade est à la poésie, je songe à la déclaration de Billy Wilder : « Ce qu'il y a de plus difficile c'est d'oublier la caméra » (1).

Billy Wilder (*Sunset Boulevard*, *Certains l'aiment chaud*, *La vie privée de Sherlock Holmes*) doit savoir ce dont il parle. Et pourquoi il se moque de ces réalisateurs de télé qui ne savent que « mettre en scène le metteur en scène ».

Le public, lui, se contente de sentir qu'il n'aime pas ça. Le manque de vedettes véritables, la pléthore des chanteurs sans voix, ces anti-Samson dont le talent ne se tient pas, hélas ! dans la tignasse, la préciosité des réalisateurs, tout concourt à la faillite d'un genre qui plaisait.

Il faudrait oser, voir grand, briser le cadre du tran-tran, se contenter peut-être de cinq ou six émissions par an, mais de gala, de prestige, pour redonner de la vie et du sang aux Variétés. Mais dans l'O.R.T.F. modèle 71 on ne sait plus (ou on ne peut pas) inventer.



Ah ! ce n'est pas ici que l'imagination est au pouvoir, foutre non ! Ici et ailleurs, du reste, car pour les Jeux, c'est du pareil au même. Eux aussi ont compté au nombre des grandes réussites de la Télévision. Rappelez-vous *Télé-Match* et *La tête et les jambes*. Autant d'émissions attendues et suivies. Si attendues et si suivies qu'on se contente de les modifier chaque année en leur donnant un nom nouveau.

Je ne suis pas un forcené du changement pour le changement. Je préfère une bonne émission qui dure à une mauvaise qui la remplace. Je ne comprends pas, je ne comprendrai jamais pourquoi on a interrompu des séries comme *En votre âme et conscience* et *La Caméra explore le temps* qui étaient tout à fait remarquables. Je suis persuadé que la bougeotte systématique est aussi néfaste que le conservatisme.

Cela dit, il faut bien reconnaître que les jeux télévisés tournent en rond peut-être parce qu'ils sont, depuis le début, tenus par les mêmes personnages : Bellemare, Rouland, Guy Lux, Armand Jammot. On prend les mêmes et on recommence dans le même style, avec les mêmes tics, les mêmes équipes qui

(1) Cité par Louis Merlin dans son livre : « Le vrai dossier de la télévision ».



L'irrésistible ascension d'un coureur à pied nommé Marcillac. A la force du jarret, il conquiert sa place dans la soc

tirent sur les mêmes cordes de plus en plus usées.

Où est la relève ? A tout le moins la concurrence ? Comment se fait-il que dans cette Télévision de 17 ans, où l'on devrait être en pleine création et jaillissement, presque plus rien ne s'invente ?



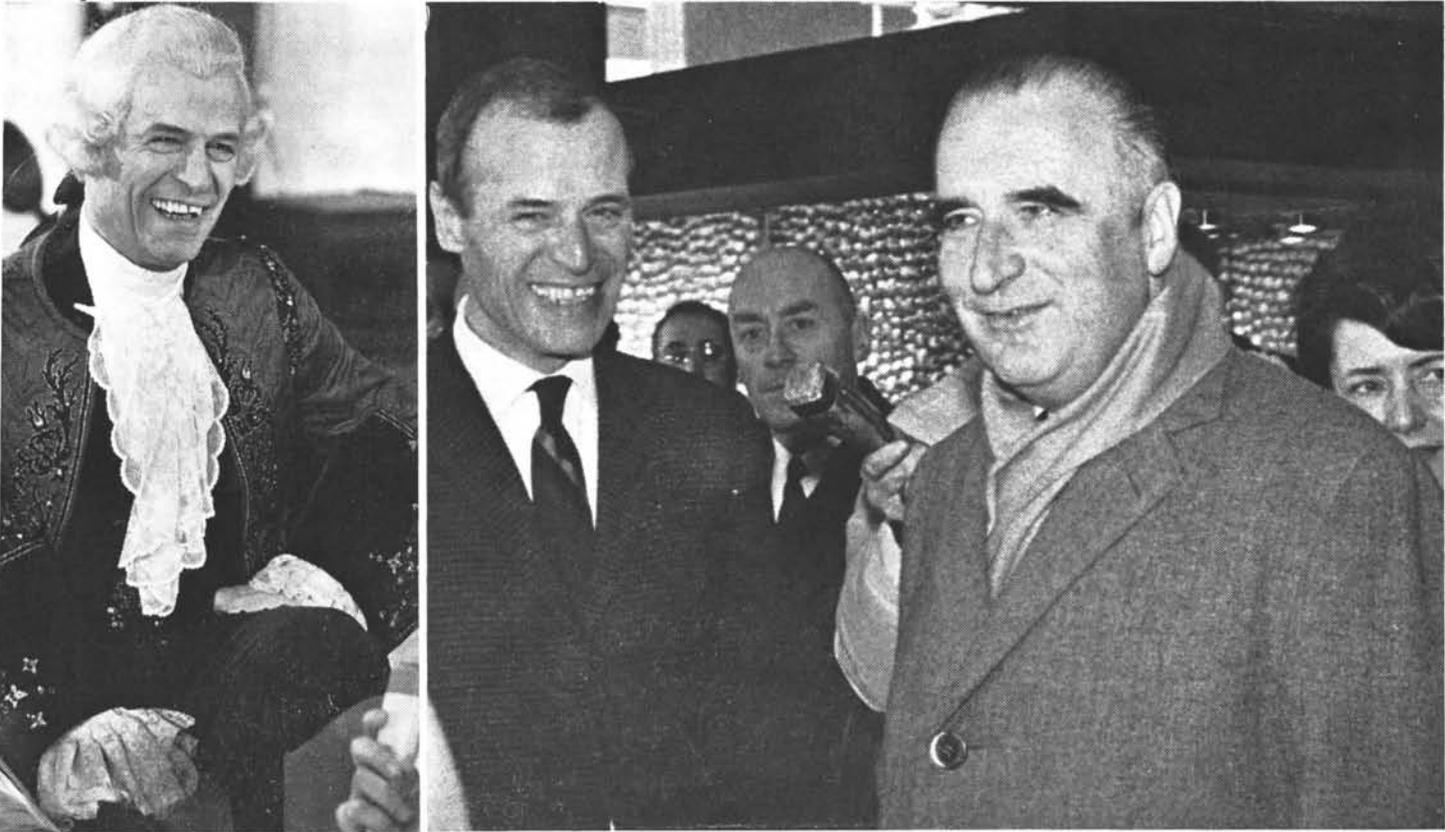
Poser la question oblige à réfléchir sur l'étrange maladie infantile dont souffre l'O.R.T.F. tout entier. Car, évidemment, les Jeux et les Variétés ne sont pas les seuls atteints. Le Sport, par exemple, est livré à une espèce de Rastignac en mie de pain, dont la vanité n'a d'égale que la vacuité : Raymond Marcillac.

Coureur à pied dans le civil, marchant à voile et à vapeur, il est de tout et on le trouve partout : il fait des piges à *Spécial Dernière*, donne son avis à la Fédération de Yachting, supplée M. Peretti, député U.D.R. de Neuilly, écrit des livres ou en tout cas les signe, se pousse vers la direction de la troisième Chaîne, répond aux lecteurs de *L'Equipe*, dirige ses « services » par le truchement d'un cornichon qui répond quand on l'appelle au nom de Loctin, assure lui-même les reportages et,

plus cabot encore que le chien qu'il trimballe, anime d'un visage plissé de fourberie et de contentement *Télé-dimanche*, où rien n'est ignoré qui concerne le badminton.

Sa carrière devrait être contée dans les écoles : elle en apprendrait davantage aux enfants que les récits tirés des livres de morale. Pendant l'Occupation, Raymond Marcillac était journaliste à *Aujourd'hui*, que dirigeait Georges Suarez. La rubrique sportive, à laquelle il appartenait, avait pour chef Robert Perrier. A la Libération, tous deux furent enfermés. On fusilla Suarez, et Perrier, qui au matin de son procès croyait sortir le soir même (le pauvre), fut condamné à vingt ans de travaux forcés. Marcillac, lui, résistait, et surtout à l'envie de leur venir en aide. En couverture d'un hebdomadaire de télévision, il parut sous l'uniforme d'officier aviateur. A l'intérieur, ce kamikaze des Forces de l'Intérieur racontait ses exploits. Je n'ai pas souvenir que la collaboration à *Aujourd'hui* ait été mentionnée.

Un quart de siècle plus tard, ce délicat personnage devait montrer que l'âge ne l'avait pas changé. En 68, il laissa frapper sans protester ses meilleurs collaborateurs : Chapatte, Couderc, Darget, Janin, Thierry Roland, cou-



parisienne" et, sachant en toute occasion se montrer homme de cour, il finit à la droite du président Pompidou.

pables d'avoir fait une grève contre laquelle Marcillac ne s'était pas déclaré. Une crise de goutte l'avait empêché de prendre parti.

Mais tout cela ne serait que pour l'anecdote si l'homme, par-delà le sens de l'intrigue et le goût des combines de couloir, affirmait sa valeur par le progrès de ses émissions, leur renouvellement, leur enrichissement permanent. Ce n'est pas le cas, et ce service, qui devrait être l'un des plus importants parce que l'un des plus populaires, traîne de semaine en semaine sa monotonie, ses imperfections, ses carences.

Qui s'en aperçoit ? Hormis les téléspectateurs, apparemment personne, puisque cette décalcomanie de soi-même continue dans les mêmes cadres, les mêmes cases horaires, puisque même la réforme des Actualités n'a pu ébranler la fondation Marcillac.



Ces remarques on pourrait encore les faire à propos des dramatiques, des magazines (si orientés), des programmes pour les enfants, de ceux d'avant-dîner, à la routine de nos dimanches. Comme pour les Jeux, il faudrait se pencher sur les autres domaines et s'étonner

du nombre réduit d'hommes nouveaux.

Ce sont (presque) toujours les mêmes qui reviennent : Rossif, Tchernia, Lazareff, Desgraupes, Dumayet, Jammot, Sallebert, Eliane Victor et je ne cite que les meilleurs. Leur permanence et celle de la poignée de réalisateurs sans visages pour le public — mais dont le pouvoir n'en est que plus redoutable, car l'écran ne l'use pas — ne sont certainement pas étrangères à l'absence d'idées nouvelles et de styles différents, au manque de sujets, au respect d'un certain esprit et d'un conformisme certain.

Cependant, cette raison, qui n'est pas sans importance, je ne la crois que secondaire. Il faut chercher plus loin, plus haut, peut-être dans un domaine plus secret pour trouver les deux causes essentielles de cette poliomyélite qui a frappé la Télévision.

La première est incontestablement le monopole d'Etat qui a livré la Télé, prise à la glu de l'Administration, à la sottise et à la cupidité des gouvernements successifs. Cette invention prodigieuse, orpheline dès sa naissance, n'a eu comme tuteurs que M. Soupe, Topaze, Tartuffe et Homais. Comment aurait-elle l'œil vif, le teint clair et le propos moqueur ?

Imaginez que, dès son début, le cinéma ait été d'Etat. Nous n'aurions eu ni Méliès, ni Chaplin, ni Griffith, ni Max Linder, ni tous les autres créateurs. Cela est si vrai que tous les Etats forts ont eu un faible cinéma. Après les années révolutionnaires, il sombre en U.R.S.S. dans le gnan-gnan rouge, le pire. Quelques films d'exaltation et de propagande exceptés, il est nul en Allemagne nationale-socialiste et inexistant sous Mussolini. Malgré les louables efforts des chroniqueurs communistes, pas un film de l'Est européen sous la botte ne mérite d'être sauvé. Malgré la crise, ce sont des Etats-Unis d'Amérique, quelquefois d'Angleterre et de France, que nous viennent les films d'aujourd'hui dignes des films d'hier.

La remarque vaut pour la presse, l'édition, les arts, les divertissements. Or, la Télé, c'est le cinéma plus la presse, l'édition, les arts, les divertissements. Rien d'étonnant qu'elle s'étiole dans son bel uniforme de sous-préfet chargé de nos loisirs.

C'est une volonté de puissance de l'Etat qui fait l'impuissance de la Télévision.

Voyez la presse. Techniquement M. Desgraupes et Mme Baudrier ont incontestablement amélioré les journaux télévisés. Néanmoins ils n'accrochent pas. Ils lassent. Ils sont gris (même en couleur). Ils sont neutres, comme l'on dit d'une teinte. Ils suent l'autocritique, l'observation des consignes, la peur. Et comme on ne peut vivre dans la peur, ils ne vivent pas.

Ils ne vivront pas davantage tant qu'ils seront journaux d'Etat, ce qui risque de durer longtemps si l'on en juge par la longue et décevante histoire de la liberté de la presse. Aujourd'hui ces écrits, ces libelles, ces gazettes, ces livres qui furent si insupportables à la Monarchie, à l'Empire I et III, à la Troisième et à la Quatrième République (laquelle soumettait ses journaux à l'autorisation préalable), la Cinquième sur la cour s'en désintéresse.

Moyennant un abonnement à la XVII^e Chambre correctionnelle, il est possible d'écrire à peu près ce que l'on veut en ayant soin cependant d'éviter quelques sujets : le racisme, les Juifs, la dernière guerre mondiale, Hitler, sur lesquels Lazareff et ses amis ont un droit d'exclusivité. Mais, en gros, le pouvoir s'en fout. L'électeur ne lit pas dans des proportions telles qu'un vote puisse en être modifié.

Alors, laissez brûler les petits brûlots... Mais, en revanche, essayez de toucher à la radio. Et quant à la Télévision, domaine réservé, strictement verboten, même si l'Etat ne s'en sert pas très bien, il ne veut surtout pas que quelqu'un d'autre puisse l'utiliser.



En fait il se trompe. Quelqu'un d'autre, l'utilise et nous touchons à la seconde origine de la paralysie.

Ce quelqu'un, c'est le parti communiste dont les adhérents et sympathisants tiennent une grande partie des postes de commande de la boutique.

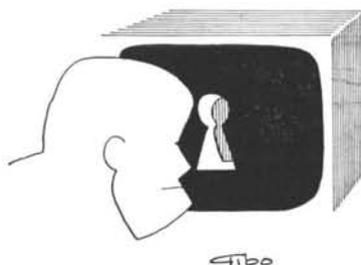
On l'a bien vu en juin 68. Des hommes furent frappés et le sont toujours. Les communistes rentrèrent tous, à l'image d'un de leurs chefs de file ouvertement déclarés : Stellio Lorenzi (il en est d'autres moins voyants mais dont le rôle est aussi important).

Par cet appareil clandestin et par la C.G.T., le parti communiste tient l'O.R.T.F. d'une main beaucoup plus ferme que celle de M. de Bresson. Il oriente le choix et l'esprit des émissions. Il pèse sur leur réalisation et la place qu'elles auront dans les programmes. Il donne du travail à qui lui plaît et écarte qui lui déplaît. Il veille au recrutement des nouveaux et jusqu'à la composition des « Tribunes ». Il ne gêne pas la propagande gouvernementale — abandonnant ce soin à ses journaux. Il laisse les ministres faire leur numéro trouvant même des avantages à cette parade : tant que la France droitiste et conservatrice sera représentée par ces zozos, il y aura de beaux jours pour les cocos. Mais il ne manque pas une occasion de donner à tout la couleur marxiste, l'odeur marxiste, le goût, l'explication, le sentiment, la réaction marxistes.

Cette entreprise exige, bien sûr, une Télévision unique, centralisée, non - concurrentielle, vivant en vase clos et ne devant rien à l'initiative privée et à ses lois. Ce qui explique pourquoi, paradoxalement, le parti communiste est avec l'Etat gaulliste le facteur n° 1 des mauvais programmes qui sont les nôtres.

C'est une réalité que les « voyants » de la science qui imaginèrent la T.V. n'avaient certainement pas entrevue.

François BRIGNEAU.



II. - La dynastie des Fortiches
ou
COMMENT
ON FAIT SA CUISINE
A L'OFFICE



Pierre Bellemare, homme de radio, homme de Télévision, mais surtout homme de Tecipress.

NUL ne l'ignore à l'O.R.T.F. : nombre parmi les plus importants des collaborateurs de la télévision usent de leur position dans la maison pour faire, dans le privé, la fortune de sociétés d'affaires que souvent ils contrôlent et qui les appointent parallèlement.

Avant d'entrer dans le détail de ces micmacs, qui ne sont qu'un aspect du grand mal endémique dont souffre l'O.R.T.F., à savoir le copinage, il faut préciser qu'ils sont en fait la conséquence du statut de faveur accordé à la plupart des têtes d'affiche du petit écran.

Face aux milliers de fonctionnaires, « employés statutaires de l'Office », la quasi totalité des producteurs, réalisateurs, auteurs, animateurs réguliers des émissions télévisées appartiennent en effet au cadre des « non statutaires ». La différence entre ces deux catégories de personnel est fondamentale : si un « statuaire », qui dispose d'un salaire fixe, ne peut prêter son nom ni ses services à une firme concurrente ou privée, en revanche un « non statuaire » est libre de multiplier ses activités à l'extérieur. Payé au cachet, il est un « indépendant » qui ne profite pas moins des prérogatives que notre télévision confère à ses vedettes, grâce au stupide maintien d'un monopole de production devenu chiffon de papier.

Les deux chefs de file de ces « petits malins » — les plus riches aussi, dit-on — ont adopté une conduite diamétralement opposée. Le premier, Jacques Antoine, dit « le général », a pour principe de ne pas faire parler de lui et de jouer les hommes invisibles. A l'opposé, le second, Pierre Bellemare, ne craint pas de rechercher la plus grande notoriété auprès des 73 % d'adultes qui avouent regarder régulièrement la télévision.

Fournisseur attiré

Combattant de l'ombre, presque totalement inconnu des téléspectateurs, Jacques Antoine (46 ans) est un pionnier des ondes. A 22 ans, il était déjà le patron de Pierre Bellemare, d'Armand Jammot et de Guy Lux avec lesquels il participa à la création d'une certaine forme de radio. C'était l'époque de « Vous êtes formidable ».

Entré à la télé, dès ses débuts, il fut le producteur d'émissions de jeux et de variétés parmi les plus populaires : « La tête et les jambes », « Seul contre tous », « La Bourse aux idées », « Le Palmarès des chansons », « Le Schmilblic », « Le Francophonissime », etc.

N'allez pas pour autant en conclure que Jacques Antoine est aujourd'hui un employé permanent de l'O.R.T.F., placé à un poste déterminé de la grande machine intérieure de production. Vous vous tromperiez lourdement. Voilà plusieurs années qu'on lui a laissé la liberté de choisir entre les servitudes de l'Office et le statut de producteur indépendant, fournisseur attiré des chaînes de télévision et des stations de radio.

Fondées à Monaco, il y a environ 12 ans, les *Productions Jacques Antoine* ont pris, en 1968, le nom de *Télé-Union*. Liée par des accords à Télé-Monte-Carlo (dont

Jacques Antoine est directeur des programmes), cette société est une filiale du groupe *Europe n° 1 - Images et Sons*, que préside M. Sylvain Floirat. Dans les bureaux de *Télé-Union*, rue du Château à Boulogne, on retrouve Jacques Solness, actuel producteur, avec Jacques Antoine, du jeu « Pourquoi ? », diffusé le samedi soir sur la 2^e chaîne.

Pour sa part, Pierre Bellemare, homme-orchestre des deux chaînes, est P.D.G. d'une petite république de bons copains, la *Société Anonyme Tecipress*, agence spécialisée notamment dans la création de films publicitaires, l'édition de musiques d'ambiance (elle a sonorisé plus de 750 magasins en France), et la conception d'émissions comme « La caméra invisible », « Pas une seconde à perdre », « Cavalier seul », « Monsieur Cinéma », etc.

L'histoire de cette société, dont les luxueux bureaux sont installés rue de Miromesnil, à deux pas du ministère de l'Intérieur, aurait pu fournir à Sacha Guitry la matière d'un palpitant « Si Tecipress m'était conté », avec participation effective et garantie des plus grands noms de la télévision d'Etat.

Fidèles chambellans du roi Bellemare, les frères Jacques et Jean-Paul Rouland sont à *Tecipress* les associés de Jean-François Chiappe, Alain Decaux, Jacques Florent et Claude Olivier.

Une pléiade d'autres barons de la T.V. ont été également admis dans le royaume de *Tecipress*, depuis sa fusion avec la S.A.R.L. *Inter Vidéo*, ex-*Vidéo 5*, qui avait pour gérants les réalisateurs Alexandre Tarta (un des réalisa-



Jacques Antoine, dit « le général », est un combattant de l'ombre. « Télé-Union » fait sa force.



Encore un qui connaît la musique ! Avec sa "Boîte à idées", Guy Lux est devenu un homme-orchestre.

teurs des interventions télévisées du général de Gaulle) et Igor Barrère (le rédacteur en chef technique d'« Information Première », qui fut le producteur-réalisateur de « Cinq Colonnes à la Une » et des « En direct de... » avant de devenir celui de « XX^e siècle »).

Dans l'équipe d'*Inter Vidéo* venue renforcer, sous la direction de Jean-Christophe Averty, celle de *Tecipress*, on remarque les noms des mêmes Tarta et Barrère, ainsi que celui de Pierre Desgraupes, directeur d'« Information Première », et ceux des réalisateurs François Chatel, Michel Mitrani, Guy Casaril, sans oublier l'ami public n° 1, le bon Pierre Tchernia qui — au diable les cumuls ! — est, d'autre part et fort officiellement, le conseiller particulier du directeur général de l'O.R.T.F., M. de Bresson.

Avec de telles cordes à son arc et une distribution aussi exceptionnelle, on comprend que Pierre Bellemare ait tendance à croire que, de l'extérieur de l'Office (« qui n'absorbe que 20 % de mon activité »), il soit l'homme le plus apte à tirer les ficelles de l'O.R.T.F.

Sa société florissante ne demandant qu'à se développer, il ne se fait point faute de préconiser en haut lieu la création de chaînes commerciales (« dix, s'il le faut ») qui, naturellement, ne pourraient manquer de faire appel aux diligents services de son brain-trust privé.

— *Tecipress*, qui est notre « maison », explique Jean-Christophe Averty, nous permet de nous « amuser » sans crever de faim. Nous nous sentons ainsi plus libres vis-à-vis de l'O.R.T.F. auquel chacun de nous collabore.

Libres, entre autres, de se servir en priorité, grâce, par exemple, à l'aimable entregent de la *Régie Française de Publicité*, qui, dirigée par Jean-Claude Servan-Schreiber, recommande aux annonceurs — nous en avons fait nous-

mêmes l'expérience — de s'adresser à *Tecipress* pour la réalisation de leurs spots publicitaires.

Ainsi, après avoir vanté la solidité des bas extensibles Chesterfield et la qualité des pâtes Lustucru, Jean-Moulinette Averty tournait récemment deux nouveaux spots pour « Promac » et « Silver Match ».

Pierre Tchernia, de son côté, est l'auteur de bandes sur la bière Kronenbourg et les lames Gillette, tandis que Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Alexandre Tarta ont uni leur matière grise pour vanter les mérites de « L'Union des Banques Populaires ». Avec François Chatel, le même Pierre Dumayet (1) s'est également intéressé aux parfums, cependant que Michel Mitrani a tourné deux séries très remarquées sur le Compteur Bleu.

Mais la meilleure opération réalisée par *Tecipress*, avec le puissant appui de l'O.R.T.F., est digne de figurer dans les annales de la débrouillardise culottée. L'affaire remonte à 1968. Maître incontesté de cette forme de retape que sont devenues les sempiternelles quêtes nationales pour « La sécurité routière et l'équipement des voies de communication en téléphone de secours » (à quoi servent les impôts ?), « Le sauvetage de Joséphine Baker », « L'opération espoir », « L'opération vie », « La réfection du château de Hautefort » (propriété d'une riche baronne), « L'opération layette d'Anne-Marie Peysson », etc., Pierre Bellemare avait eu l'excellente idée d'agiter la sébile en faveur du Laos affamé.

— De votre générosité, déclara-t-il à l'antenne de son irrésistible voix de catastrophe nationale, dépend que nous puissions envoyer au Laos plusieurs tonnes de riz...

(1) Desgraupes et Dumayet ont longtemps travaillé dans l'usine publicitaire de Bleustein-Blanchet. C'est là qu'ils ont appris toutes les ficelles de la réclame.

L'émotion fut si grande qu'il n'y eut naturellement personne pour faire remarquer à M. Bellemare que le riz sec de Camargue qu'il se proposait d'acheter avec l'argent des généreux donateurs était peu conforme au goût des Laotiens qui, eux, ne mangent que du riz gluant. De même qu'il n'y eut personne pour s'aviser que Bellemare ne faisait finalement que racheter à la SOPEXA (Société pour l'Expansion des Ventes des Produits Alimentaires et Agricoles) le riz de Camargue excédentaire que cette société n'avait pu écouler, malgré le passage à la télévision d'une kyrielle d'annonces publicitaires justement réalisées — voyez comme le hasard fait bien les choses ! — par *Tecipress*.

Plus troublant encore est le cas d'Armand Jammot. Car si Jacques Antoine et Pierre Bellemare ont installé leurs petits commerces à l'extérieur de l'Office, les « *Productions Armand Jammot* » (à qui l'on doit « Les dossiers de l'écran », « Aujourd'hui Madame », « Le père dodo », etc.) sont, elles, tout bonnement implantées dans des locaux de l'O.R.T.F. 18, avenue Matignon, et travaillent avec du matériel de la T.V. !

Allons, un grand bravo pour tous ces gens qui savent si bien faire leur cuisine à l'Office...

L'amie de Pompidou

Il est un autre domaine qui ne manquera pas d'intriguer les esprits curieux : c'est celui de l'achat et du doublage des films, documentaires et feuilletons étrangers. Là, le producteur Jean-Paul Blondeau détient un quasi-monopole.

Des « *Incorruptibles* » à « *Mannix* » en passant par « *L'homme à la Rolls* », « *Chaparral* », « *Bonanza* », « *Le Virginien* », « *Le Fugitif* », « *Daktari* », « *Flipper le Dauphin* », « *Chapeau melon et bottes de cuir* », « *Mission Impossible* », « *Des agents très spéciaux* », etc., etc., à peu près tous les feuilletons et films anglo-américains diffusés sur nos deux chaînes ont été acquis ou « post-synchronisés », c'est-à-dire doublés, par sa société *Téléart*, ex-*Paris-New York Production*, sise 116 bis, Champs-Élysées, dans les anciens bureaux du Poste Parisien.

Pourtant, ce ne sont pas les entreprises de doublage qui manquent en France. Mais, au lieu de jouer la concurrence, ce qui ferait baisser les prix, la télévision préfère depuis 10 ans accorder la priorité à la société de J.-P. Blondeau. Conséquence : celle-ci est aujourd'hui la plus prospère.

Quant aux fonctionnaires de l'O.R.T.F. chargés de l'achat des films hors de nos frontières, ils trouvent plus simple de s'en remettre aux bons soins de cet intermédiaire qui revend à l'Office, avec une coquette marge bénéficiaire, des bobines que les Américains vendent au poids.

Si l'on n'a jamais su à qui au juste J.-P. Blondeau devait son exclusive faveur, il n'en va pas de même pour la très U.D.R. Michèle Arnaud, qui reconnaît volontiers être l'amie de Georges Pompidou et d'Olivier Guichard.

Nantie de telles protections, cette chanteuse en rupture de public a pu créer la société *Music-Hall de France* (M.H.F.), du nom de l'émission télévisée qu'elle a produite pendant plusieurs années, et les *Productions Michèle Arnaud*, par l'intermédiaire desquelles elle tourne des bandes publicitaires (pour Fiat, notamment) avec le réalisateur O.R.T.F. Pierre Korallnik.



Roger Stéphane : grâce à la Télévision française, il voit l'A.F.I. en rose.

Ses idées, ses projets, ses diverses réalisations, allant de la tristement célèbre « *Anna* » à « *Arpèges* », en passant par « *Variances* », « *Tilt-Magazine* », etc., c'est dans les locaux du M.H.F., situés 41, avenue d'Iéna, qu'ils prennent forme. Ils sont ensuite vendus un bon prix à la télévision, où la mère Michèle fait plus souvent la pluie que le beau temps.

Fiat Lux !

Enzyme glouton des jeux et des variétés, Guy Lux possède lui aussi sa société, *La Boîte à idées*, dont le siège se trouve 4, rue Robert-Estienne, dans le 8^e.

— J'ai déposé, affirme M. Lux, des dizaines de jeux à la Société des Auteurs, c'est-à-dire à peu près tout ce qui peut se faire dans le domaine des jeux télévisés. La

télé ne peut en présenter aucun qui n'ait une quelconque similitude avec les miens. Il faudra donc qu'elle me demande la permission (*sic*) pour les programmer, faute de quoi je me verrais dans l'obligation de lui faire un procès. Mais il me répugnerait d'en arriver là...

Ce que M. Lux ne dit pas c'est qu'il fait lui-même l'objet de multiples réclamations de la part d'auteurs qui, ayant déposé des projets de jeux au service des Variétés de la télévision, s'étonnent de retrouver tout ou partie de leurs idées dans les jeux qu'anime le souriant Guy à la T.V. et à la radio.

— Ce pillage des idées apportées par des auteurs extérieurs à l'Office, soit à M. Sabbagh (directeur de la première chaîne), soit à ses collaborateurs, devient de plus en plus intolérable, déclarait récemment le producteur Jacques Aubry devant la Commission Paye, chargée par Chaban-Delmas de préparer la réforme du Statut de l'O.R.T.F.

Mais ces récriminations, les « fortiches » de la télévision ont pris l'habitude de les ignorer. Envers et contre tous, M. Lux continue d'étendre son empire, grâce à l'aimable sollicitude de quelques amis bien placés dans les hautes sphères du Palais Gruyère.

Sa position privilégiée, le père du « Palmarès des Chansons » et du « Schmilblic » la doit, à l'origine, au général de Gaulle.

Recevant, en 1963, à Rambouillet, le chancelier Adenauer, le défunt président de la République avait profité d'une pause pour entretenir le chef du gouvernement allemand de sujets plus futiles. Il lui parla d'« Intervilles », l'émission vedette de Guy Lux :

— C'est un jeu très bien fait, dit le général. On est pris et on prend parti. Ainsi, moi, il y a quelque temps, j'étais pour Dax contre Tarbes, et j'ai perdu...

— Et pourquoi étiez-vous pour Dax, interrogea le Chancelier.

— Parce que le maire de cette ville est un vieux gauliste ! répondit le général.

Dans un pays possédant une télévision indépendante du pouvoir, cette conversation au sommet n'aurait pas dépassé le stade de l'anecdote. Mais, à l'O.R.T.F., qui était à

COUP DOUBLE

Le plus merveilleux, avec la télévision, c'est que le même appareil, qui vous endort à coup sûr, arrive à tenir éveillés tous vos voisins jusqu'à près de minuit.

Mina et André Guillois

(Les quatre saisons du rire - Fayard)

l'époque une succursale élyséenne, il n'en fallut pas davantage pour que notre Guy national devînt aussitôt — pour le demeurer par la suite — une sorte d'« intouchable » qui peut tout se permettre — ou à peu près.

C'est ainsi qu'au temps du « Palmarès des Chansons », la Boîte à idées luxienne signa un contrat avec les chemises, pyjamas et cravates *Queval*, pour le lancement publicitaire d'un « Palmarès de l'élégance masculine », avec participation effective du grand Guy.

A ceux, nombreux, qui osaient protester contre l'affichage tapageur, aux abords de la Maison de la Radio, de

placards invitant les passants à « jouer avec Guy Lux au Palmarès de l'élégance masculine », celui-ci, imperturbable, répondait :

— *Le « Palmarès des chansons » est ma propriété et non celle de l'O.R.T.F. Je peux donc en disposer à ma guise comme je l'ai fait en l'exploitant dans des tournées privées en province.*

A peu près à la même époque, une intervention très remarquée du sénateur Carcassonne, en plein débat sur le budget de l'O.R.T.F., resta sans réponse, le ministre présent faisant la sourde oreille.

— Pourquoi, demandait cet avisé parlementaire, permet-on à des hauts-fonctionnaires, chefs de service, de toucher, en plus de leurs traitements respectables, d'importants honoraires en tant que producteurs d'émissions ? Si un maire s'amusait à fournir de la menuiserie ou de la ferblanterie à sa commune, il passerait en correctionnelle...

Le sénateur n'avait pas donné de noms, mais ils n'étaient pas difficiles à deviner.

LE PROGRÈS

« La télévision, affirme un auteur dramatique, constitue un grand progrès sur la radio : désormais, non seulement vous entendez les parasites, mais, en plus, vous les voyez. »

Mina et André Guillois

(Les quatre saisons du rire - Fayard)

Ancien ami personnel du général de Gaulle, l'ambigu Roger Stéphane (nez Worms) héritait, en 1969, de « L'Année Napoléon », un mastodonte indigeste d'émissions réalisées pour la plupart dans le privé au prix d'un bon nombre de millions (plusieurs centaines, dit-on).

Si, en avril 1969, le général se retira à Colombey, Roger Stéphane, lui, n'en prit pas pour autant sa retraite. Grâce aux appuis de l'ancien ministre et actuel député U.D.R. Jean Charbonnel et de quelques-uns des membres les plus influents (Guéna, Messmer, Joxe) de l'association « Présence du gaullisme », dont il est l'un des animateurs, Roger Stéphane créa l'Agence Française d'Images (A.F.I.), dont les reportages et documents sont achetés en priorité par la Télévision Française, où il est demeuré *persona grata* (2).

Persona encore plus *grata* depuis qu'au 12, rue Ernest-Psichari, siège de l'A.F.I., on peut voir le jeune François Debré, propre fils du ministre de la Défense nationale, jouer, avec la bénédiction de papa, les reportages de télévision. Fiston n'a d'ailleurs eu aucun mal à se faire admettre au sein de la mission Bettencourt qui se rendit dernièrement en Chine, afin d'en rapporter un reportage qui fut vendu un très bon prix à l'O.R.T.F.

Menus services

Le cas de Raymond Marcillac est différent. S'il sait aussi courir dans le sens de l'Histoire (il est le suppléant

(2) Certaines mauvaises langues prétendent même, du côté du Palais-Gruyère, que l'astucieux Stéphane a décroché un contrat lui assurant un minimum garanti de 7 millions anciens par mois, quels que soient les services rendus.



Mireille Mathieu et "ton-ton" Stark : la Télé n'a rien à leur refuser.

au président de l'Assemblée nationale, Achille Peretti), son statut de directeur du Service des Sports lui interdit de prêter son nom à une entreprise privée. Mais, fort galamment, il ne refuse pas à l'une de ses plus fidèles collaboratrices, Nanou Taddéi, la directrice artistique de « Télé-Dimanche », de rendre de menus services à ses excellents amis du show business.

Le scandale — car d'aucuns affirment qu'il s'agit bien d'un scandale — remonte à 1965. A cette époque, Roger Lanzac, qui présentait « Télé-Dimanche », animait également à l'intérieur de cette émission le crochet « Pan-Pan », sorte de tremplin pour jeunes chanteurs.

En fait de tremplin, on ne devait pas tarder à s'apercevoir qu'il s'agissait surtout d'une fructueuse opération

publicitaire nourrie aux deux mamelles de la T.V. que sont le copinage et le truquage.

On s'aperçut ainsi que Nanou Taddéi, chargée de sélectionner chaque samedi, au studio 102 de la Maison de la Radio, les candidats devant passer en direct le lendemain, était à la fois l'ex-épouse de l'impresario Johnny Stark, la marraine d'un des enfants de Raymond Marcillac et la chargée des relations extérieures de la firme de disques Barclay.

Il n'en fallut pas plus pour faire naître des soupçons, certains pensant avec raison que cette dame devait faire preuve d'un courage surhumain pour résister à la tentation de signaler à la maison de disques qui l'employait l'appa-

rition de quelque nouveau talent, lésant par là même les autres éditeurs, eux aussi à l'affût de jeunes découvertes.

Les plus soupçonneux allèrent même jusqu'à préciser — sans être démentis — que Mario Lattré, jeune peintre en bâtiment dont la voix de ténor l'emporta plusieurs semaines durant sur de nombreux concurrents, avait en poche, cinq jours après son premier passage à la T.V., un contrat Barclay.

Ces mêmes « arrangements », on les retrouvera dans le « Jeu de la chance », formule améliorée de « Pan-Pan » et véritable officine de placement de vedettes en herbe.

On verra ainsi la petite Avignonnaise Mireille Mathieu signer d'un même cœur les contrats proposés par Barclay (pour les disques) et Johnny Stark (pour l'exclusivité de sa direction artistique, de sa promotion et de l'organisation de ses tournées). Pour les professionnels du spectacle il ne faisait dès lors plus de doute que ces industrielles personnes avaient été « prévenues » en priorité du passage à « Télé-Dimanche » de la « nouvelle Piaf ».

On pourrait citer d'autres exemples : celui du pseudo-abbé Bricourt qui bénéficia de cinq passages *garantis* au « Jeu de la chance » en échange d'un contrat avec Barclay ; celui du ténor Jean-Claude Marion, jeune professionnel venu de l'opéra d'Avignon (or le règlement du « Jeu de la chance » interdit la participation des professionnels !) qui trouva une place dans l'écurie Riviera, filiale de Barclay ; celui de Martine Baujoud, autre professionnelle formée par les compositeurs Raymond Legrand, Charles Dumont et Michel Rivgauche, qui, obéissant aux pressantes sollicitations de l'envoûtante Nanou Taddéi, faussa compagnie à ses pygmaliens et se mit docilement au service de

Johnny Stark, avec, en prime, cinq passages publicitaires au « Jeu de la Chance »...

L'exploit de « Tonton »

Sur cette chasse aux nouveaux talents de la chanson — une affaire de traite des planches, en somme —, on pourrait épiloguer longtemps. D'autant qu'à « Télé-Dimanche » on ne s'est pas contenté de rabattre un important gibier dans les filets des braconniers du show-business : on a également assuré la promotion dudit gibier. Et, à ce propos, Johnny Stark, grâce à la prévenance de son ex-épouse Nanou Taddéi et à la complaisance tacite du beau Marcillac, réalisa, en octobre 1967, avec Mireille Mathieu, un exploit que certains ne sont pas près d'oublier.

Créée par l'Anglais Engelbert Humperdinck, une chanson intitulée « La dernière valse », se trouvait à l'époque en tête des hit-parades mondiaux. Or, « tonton » Stark apprit soudainement que Petula Clark venait de l'enregistrer en français et l'avait incluse dans son nouveau micro-sillon tout juste sorti des presses.

— Il faut la griller, décida Stark.

Sitôt dit, sitôt fait. Mireille enregistra la chanson en quatrième vitesse sur simple bande magnétique et se propulsa dans toutes les stations de radio. Il ne manquait plus que la télévision. Qu'à cela ne tienne, Stark en faisait son affaire. Et c'est ainsi qu'au « Télé-Dimanche » suivant, Mireille Mathieu, qui n'était nullement annoncée au programme, apparut entre un reportage sportif et les Compagnons de la Chanson pour présenter « SA » nou-



Candidat au « Jeu de la chance », le ténor Jean-Claude Marion (ici avec Roger Lanzac) avait « oublié » qu'il était professionnel.

velle chanson : « La dernière valse ». Du même coup Mireille passait pour la créatrice de ce nouveau « tube » vendu à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

Faire son trou

Ce n'est d'ailleurs pas la première ni la dernière fois que des personnes ou entreprises privées auront su tirer le meilleur profit d'un service public.

Illustrateur sonore à la télévision, marié à une collaboratrice directe de Roland Dhordain, directeur de la Radio d'Etat, René Taquet a réussi, lui aussi, à faire son trou dans le fromage.

C'est lui, en effet, qui dirige les disques *Magellan* et les éditions musicales *Top 2000*, deux firmes-sœurs installées 12, rue Magellan et auxquelles l'O.R.T.F., outrepassant ses droits, a accordé son puissant « parrainage ».

René Taquet a ainsi réussi à se constituer un enviable catalogue de partitions et de microsillons où figurent notamment les musiques de « Jacquou-le-Croquant » et de

plusieurs autres émissions de l'O.R.T.F. A la grande indignation des éditeurs indépendants qui voient leurs poulains, attirés par l'audience que procurent les antennes d'Etat, les quitter pour une maison où on leur promet la poule aux œufs d'or.

Et puisque, par un hasard de la langue française, « combine » rime avec « comptine », terminons par Jean-Pierre Rosnay, le mirlitonant producteur-animateur du « Club des Poètes ».

Non content d'utiliser les ondes nationales pour célébrer à longueur d'année le progressisme international, ses pompes et ses œuvres, cet astucieux bateleur ne s'est pas gêné pour installer, 30, rue de Bourgogne, dans le 7^e arrondissement, une succursale privée de son « Club des Poètes ». « ouverte, précise l'affiche, de 9 heures du matin à 2 heures de la nuit ».

Allons, il y a encore du bon temps pour la dynastie des fortiches de la télévision !

Jean MONTALDO.



— Ces Forsyte, quand même ! Il n'y a qu'en Angleterre qu'on peut trouver une telle famille !

Dessin de Henri Blanc paru dans "Ici-Paris"

Petit écran en rase campagne

par **Antoine BLONDIN**

LA disparition du soleil à l'horizon a toujours posé aux gens de la terre, du moins à ceux qui la travaillent, le problème d'une vacance subite : l'inaction s'abat sur ces êtres de vaillance. Durant seize heures au plus creux de l'hiver, huit heures au plus aigu de l'été, les voilà réduits à la tragédie des bras ballants, à cette sorte de huis clos paradoxal auquel les condamne l'espace souvent immense où ils sont enfermés, quand le jour décline.

Pour la plupart, ils ont connu le temps où l'expression « économie de bouts de chandelles » n'était pas désobligeante mais traduisait ce constat que la lumière est un luxe pour qui est soudain appelé à subir, durant la moitié du temps vécu, la condition dormeuse de la taupe. Ils ont été parfois tentés de s'asseoir au cœur de cette obscurité inutile et de demeurer là, immobiles sur leurs escabeaux, à attendre on ne sait quel miracle.

Le goût leur est alors venu de s'assembler d'une ferme à l'autre entre compères mitoyens devant des pots de châtaignes et des feux de bois, dont les flammes psychanalystes révélaient l'essentiel de leurs visages farouches, ou tendres, ou rêveurs. Ce fut la veillée, où les emplois se trouvaient spontanément distribués entre les tempéraments dramatiques et les baladins enclins aux variétés, les chanteurs et les prédicateurs inspirés à tendance prophétique. Même la météorologie n'était pas exclue de ces programmes, ni l'évocation légendaire du passé, réplique des émissions historiques. Et il y avait des « face à face » sanglants.

La télévision a tué la veillée, chez nos paysans. Elle les a rendus à une solitude directement branchée sur Washington, Moscou ou

Cap Canaveral, qui relègue, à la nuit tombée, le hameau voisin à des milliers de kilomètres. En revanche, elle récapitule dans une fascination unanime le clan familial, livré jusque-là à des ruminations disparates. Elle opère, chaque soir, une sorte de remembrement des consciences.

Pour le promeneur qui s'égare à travers la campagne crépusculaire, les étranges lucarnes, ce sont d'abord celles qui laissent filtrer une source de lumière glauque dans le torchis des murs, sous chaque cheminée où s'inscrit le bigoudi d'une antenne. Elles rendent plus tangible le phénomène d'un isolement peuplé.

Ici, nul danger qu'un mauvais coucheur vétillieux frappe à la cloison, hormis le fantôme jaloux d'un ancien conteur ou d'un vieux joueur de cabrette et, pour ce qui est de baisser son poste après dix heures, c'est déjà fait : il est éteint.



La télévision rurale apparaît donc d'abord comme un facteur de dispersion, sauf peut-être aux temps héroïques où des bergers itinérants, des braconniers en rupture de collets, voire des agriculteurs à la faucille entre les dents, étaient conviés à s'approcher sur leurs gros sabots de cette oasis lumineuse. Aujourd'hui, seul le spectacle du sport, parce qu'il appelle et provoque la chaleur et la communication, ressuscite un court moment ce climat de participation tribale, mais il a lieu le plus souvent l'après-midi, dédié aux sillons, aux granges et aux étables.

Telle quelle, la télévision fait entrer par un bouton le monde entier dans la maison (comme disait naguère Julien Guernec). Et là, c'est du

côté des ancêtres qu'il faut se tourner une fois de plus pour apprécier la gageure. Tournons-nous vers le pépé Viguié.

Il a connu la condition de domestique agricole, après celle de trimardeur journalier. Au début du siècle, il a caché sous sa blouse l'infime tronçon de bougie qui lui permettait, dans quelque grange, de satisfaire, l'espace d'un éclair, l'une des ambitions apaisantes de l'homme : voir dans les ténèbres. En 1971, il possède désormais sa ferme d'où il a pu, au

émissions régionales vient parfois pressentir le plumitif aux champs que je suis devenu. On me prie de faire agreste, avec chien, veste de chasse et chapeau cabossé à l'appui. J'essaie de les aiguiller vers le pépé Viguié. Lui, qui veut s'endimancher à tout prix, a peur de ressembler à un « babouin » et se dérobe sous des manières de fille prude. Ce double courant d'attraction et de fuite les parcourt dès qu'il s'agit de cet engin diabolique et magique.

Ainsi certains professent-ils une théorie bien



Dessin de Calvi, tiré de " Ah, quelle année ! " (Denoël Ed.)

coin de l'âtre, suivre « la marche des pèlerins sur la lune, au moment qu'ils la faisaient » (sic). Quatre-vingts ans jalonnent ce voyage de la Terre à la Lune, de la bougie à la lampe. Quatre-vingts années-lumière.

Il me semble que le couronnement bouleversant de cette trajectoire serait qu'il se vît, un beau soir sur le petit écran, pénétrer lui-même dans sa propre maison, passer son seuil avec cette mine de conquérant fourbu qu'ils ont tous. Il se trouve que le service des

arrêtée : certes, nous apercevons les compositions que les protagonistes forment à l'image, mais ceux-ci, par un retour beaucoup plus considérable encore, nous voient dans le même instant avec notre entourage, habitent notre décor, surveillent nos gestes. C'est pourquoi j'en connais un, grand mutilé de la guerre de 14 et par là soucieux de respectabilité, qui ne s'installerait pas devant un récepteur sans s'être rasé, ni avoir mis cravate. C'est un téléspectateur du dimanche.

Ce mythe de la présence réelle peut prendre des proportions exquises. Mon amie Yvette, du lieudit Mazermaud, personne raffinée s'il en fut, flaire dans sa cuisine une odeur indéfinissable. Elle s'en ouvre à sa mère. Alors, celle-ci : « Ça ne m'étonne pas, un gros éléphant vient de passer à la télé ».

De la même, après avoir vu le diplomate allemand libéré par les réfractaires brésiliens accueilli par son épouse à sa descente d'avion : « As-tu vu comme elle sentait bon la femme de cet ambassadeur ? ». C'est une téléspectatrice olfactive.

Parmi ces présences qui les sollicitent, dont certaines leur passent au-dessus de la tête, dont d'autres les traitent par-dessous la jambe, où vont leurs préférences ? Aucune, à vrai dire, n'a le don d'attirer et de retenir suffisamment le rat des champs jusqu'à pénétrer dans le cercle de famille, ainsi qu'il en va chez le rat des villes.

Les speakerines sont pour eux une variante de la postière.

Les commentateurs du Journal leur semblent manquer de jovialité foraine et ne font pas oublier les « diseux » de complaints qui chantaient les bonheurs et les malheurs du jour en s'accompagnant à la vielle.

Les rigolos des Variétés évoluent dans des décors trop pailletés d'un royaume qui n'est pas de leur monde.

Intervilles et les jeux ? Ils les trouvent inep-tes tant qu'ils ne se pointent pas dans les parages. A partir de là, ils les trouvent sublimes. De sorte que ce genre d'émission, au mépris des lois les plus élémentaires de l'économie, trouve le moyen d'augmenter son crédit à chacune et de perdre sur l'ensemble.

Les Actualités régionales passent trop tôt, à l'heure où le roulier s'attarde à la taverne, le vacher à l'auberge. Ce sont les enfants qui

les regardent. Quand le père rentre officiellement des champs, quand la mère revient de traire, ils ont la ressource de s'écarquiller devant « Nounours » et « Bonsoir, les petits ! ». Ils ne s'en privent pas.



Car, enfin, l'important c'est de s'abandonner à l'ivresse de ce que O'Henry appelait la « gloutonnerie optique ».

J'ai vu, sous des midis écrasés de chaleur, dans la pénombre de la salle commune, des personnages de Le Nain, plus ou moins hail-lonneux, se concentrer violemment sur les propos de Gérard Vidalenche, depuis la Bourse de Paris : « ... le point de vue des sociétés privées... Les mines d'or ont beaucoup monté... New York fait un rétablissement spectaculaire... Schneider se réveille... Olida se couche (le cochon qui sommeille)... ».

J'en ai même vu qui regardaient le néant, le défilé sans cesse recommencé des faisceaux lumineux, l'espèce de paravent chinois qui surgit dans les temps morts, ou simplement l'écran éclairé. Cette vision serait assez terrifiante, si elle ne recouvrait le besoin ancestral d'une veilleuse.

Et puis, il suffit que le cochon se réveille dans la souille pour que la vraie vie reprenne.

Chez nous, on devra quand même à la télévision d'avoir dessalé de nombreux esprits.

Au bourg, où il n'y a pas de demeures, le père Faure appelle Guy Lux : l'idiot du visage.

D'un homme marié qui a pris une maîtresse, on dit maintenant : il a la deuxième chaîne.

Antoine BLONDIN.





Il porte un costume coupé par Roger PITTARD dans un SIDERAL CHEVIOTE Tergal spécial tailleur de APPERT-TOUCHARD.

ILS SOIGNENT LEUR PUBLICITÉ

Jouez avec
GUY LUX

au
PALMARES DE L'ELEGANCE MASCULINE

ORGANISÉ PAR
QUEVAL

et gagnez...

1000
louis d'or

et 
20000 F
de bons d'achats

Pour participer au jeu il vous suffit de choisir parmi 3 groupes de 5 articles chacun (numérotés de 1 à 5) 3 articles dans chacun des groupes et à les classer à l'intérieur de chacun de ces groupes dans un ordre préférentiel.

Un tiercé type sera établi en fonction de ces résultats; il désignera le ou les gagnants.

Ce jeu est doté par les Ets QUEVAL d'un prix de 20.000 F à prendre en bons d'achats chez votre détaillant pour le premier palmarès (Fête des Pères) et d'un prix de 1.000 louis d'or pour le grand palmarès final de fin d'année.

Les réponses doivent obligatoirement être établies sur la carte remise.

Le dépouillement sera fait sous le contrôle de Me Pierre Briatte. En cas de contestations, seules seront retenues les réclamations envoyées dans les 15 jours qui suivent la proclamation des résultats. Toutes réclamations devront être accompagnées du numéro de la carte réponse du concurrent intéressé.

Le jeu est ouvert à tous les visiteurs ou acheteurs.

Le règlement complet de ce concours est déposé chez Maître Pierre Briatte, 143 Route du Havre 76 100 Caen.

Catherine Langeais
achetez durable
achetez économique
achetez **VOTRE TROUSSEAU**
A L'UNION D'ACHATS ECONOMIQUES

UNION D'ACHATS ECONOMIQUES

La directrice de l'UNION D'ACHATS ECONOMIQUES

Pour boucler leurs fins de mois, toutes ces belles consciences de la Télévision n'hésitent pas à mettre leur bonne renommée au service de la publicité. Ainsi Claude Santelli (en haut, à gauche) pose pour un catalogue de mode; Guy Lux (en haut, à droite) prête son concours aux chemises Queval; Catherine Langeais (en bas, à gauche) apporte son sourire à l'Union d'Achats Economiques et Georges de Caunes joue les cover-boys pour les pantalons "Toro". Et dire que l'on a renvoyé Sylvette Cabrisseau pour publicité abusive! Elle, au moins, nous montrait de plus charmants atours.

OUI! c'est bien
Georges de CAUNES

OUI, c'est AUSSI
un pantalon

le toro
1^{er} pantalon d'Europe

MODELE JUNIOR 86 - visible dans cette gamme de vêtements

III. - Schmilblic et Cie

ou

LES DESSOUS DES JEUX TÉLÉVISÉS

SANS vouloir offenser personne, on est bien obligé de le constater : les jeux télévisés, pris dans leur ensemble, sont d'une stupidité, d'une ineptie et d'une insignifiance défiant l'imagination.

Toutefois, si l'on considère que la télévision est essentiellement destinée à abrutir les Français et à les mettre en condition pour avaler toutes les couleuvres pompido-liennes, les promoteurs de jeux à la télé ont parfaitement compris ce qu'on attendait d'eux.

Sur ce plan-là, c'est incontestablement une magnifique réussite.

Les dirigeants de l'Office le leur rendent d'ailleurs bien : ils leur ont accordé le monopole des jeux télévisés et si vous ne vous appelez pas Antoine, Bellemare, Lux ou Jammot, il est inutile d'espérer pouvoir faire joujou sur le petit écran.

Car c'est un fait : les jeux à la télévision sont réservés en exclusivité à une poignée de petits génies, ce qui laisserait croire que, sur 51 millions de Français, il en existe seulement une demi-douzaine qui soient capables — ou dignes — de jouer au lexicon ampexé.

La situation serait évidemment acceptable si ces braves gens avaient de l'imagination. Ils n'ont, hélas, que de la mémoire.

La plupart des jeux télévisés qu'ils nous proposent ne sont que de vieilles idées éculées par des années de radio, rapiécées pour des télévisions périphériques et finalement catapultées sur la télévision d'Etat. Pour réaliser cette opération juteuse, il suffit de rafraîchir légèrement la formule et de lui donner un nom nouveau.

Le cas le plus typique de cet incroyable tripatouillage est le célèbre *Schmilblic*, qui a terminé récemment sa brillante carrière.

On connaît le principe du jeu : il s'agit de deviner un objet mystérieux dont on présente la photographie artistique. Le patient pose une question. Si la réponse est positive, il peut alors proposer sa version.

Les gens qui ont de la mémoire — eux aussi — retrouvent là un jeu qui fit une assez jolie carrière à Radio-Luxembourg sous le vocable de *La chose*. Il s'agissait d'un objet enfermé dans un coffre, mais le principe était le même.

L'inventeur de *La chose*, Jacques Antoine, estima que le succès de « son » jeu ne pouvait en rester là. Il le rebaptisa *L'objet mystérieux* et le vendit à Télé-Monte-Carlo. Puis, comme le principe était bon, il décida de remplacer l'objet par un mot, l'appela le *Tirlipot* et se présenta à Radio-Luxembourg qui décidément manquait et de mémoire et d'imagination.

— Combien ? lui demanda-t-on.

— Rien. Ou très peu, répondit Antoine. Un simple pourcentage sur le chiffre des gains au-dessus de 30.000 anciens francs.

— Banco, dit Luxembourg, qui connaissait le vocabulaire des salles de jeux.

On connaît l'énorme succès du *Tirlipot* qui était dû en grande partie à la présentation digne et plaisante du regretté Jacques Bénétin.

« Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? » pensa Jacques Antoine qui se triturait la cervelle pour arriver à fourguer son invention aux penseurs de l'O.R.T.F. Il eut une illumination en écoutant à la radio (ça lui arrive) un sketch hilarant de Pierre Dac, consacré à une curieuse machine baptisée le « Schmilblic ». Juste le mot qu'il lui fallait. Pierre Dac accepta de prêter son néologisme à Antoine qui, pour le remercier, s'engagea à lui verser 25 francs de royalties à chaque émission.

Puis, Antoine chercha un présentateur en cour : l'examen de la liste — très courte — le conduisit à téléphoner à Guy Lux, qui se trouva miraculeusement libre, comme il l'est chaque fois qu'une affaire est prometteuse. Pour faire bonne mesure, Antoine prit comme co-producteur Jacques Solness pour des raisons qui les regardent.

C'est ainsi que vit le jour sur nos écrans ce chef-d'œuvre de culture et d'intelligence que fut le *Schmilblic*.

L'histoire ne s'arrête pas là.

Cet été, un quidam eut la joie d'apprendre par voie d'affiches que les habitants d'Angers pourraient, le soir même, jouer au *Schmilblic*, la « célèbre émission de Guy Lux ». Comme ledit jeu ne passait plus à la télévision et que le quidam était un petit curieux, il se renseigna : une camionnette parcourait la ville, proposant une grande photo de l'objet à deviner ; le soir, au Théâtre, le public était admis à participer au jeu, comme à la télé. Un « suc-



Le " Schmilblic " : c'est dans les vieilles marmites qu'on fait la bonne soupe.

cès », c'est fait pour être exploité : tout donc était normal. Excepté pour le dénommé Solness, co-producteur de l'émission, qui n'était pas de la fête. Mis au parfum, il fit adroitement interroger les organisateurs. Ils répondirent qu'ils versaient pour cela des royalties à une société nommée *La boîte à idées* : 120.000 anciens francs par jour. Détail piquant : ladite société appartient en majorité à Guy Lux.

Furieux, Solness expédia illico une lettre recommandée à Guy Lux pour lui réclamer sa part, sous peine de procès.

Il n'y eut pas de procès. Mais on apprit, quelques jours plus tard, que Solness était engagé pour présenter une série de galas en province, aux émoluments de 200.000 anciens francs par jour.

Ce qui prouve bien que la vertu est toujours récompensée.

L'art de beurrer les biscottes

Cette histoire démontre en tout cas que, si les producteurs de jeux à la télévision n'ont pas beaucoup d'idées, ils sont, en revanche, de remarquables exploitants. La plupart de leurs trouvailles appartiennent aux autres.

S'il vous arrive par hasard de rencontrer un pilote appartenant au corps des infirmiers de l'air, demandez-lui donc

s'il connaît le nom de ce camarade qui eut un jour une idée de jeu et la soumit à un homme de radio.

Il s'agissait d'une émission au cours de laquelle les meilleurs « petits trucs » de la vie courante seraient récompensés par un jury : comment beurrer des biscottes sans les casser ou l'art subtil d'enlever des taches de bougie sur un drap.

Une bonne idée. Si bonne que le pilote naïf n'en entendit jamais plus parler.

Jusqu'au jour où il découvrit à la télévision une émission intitulée *La Bourse aux idées*, qui ressemblait comme une sœur à celle qu'il avait proposée.

Elle était signée Jacques Antoine. Lequel ne répondit jamais aux lettres recommandées de l'imaginatif pilote : après tout, ce genre d'idées est à tout le monde.

Conclusion : si un jour vous êtes en train d'exposer une bonne idée à la terrasse d'un café et que vous voyez entrer un de ces messieurs, changez de conversation.

Une devinette, puisque nous sommes au chapitre des jeux : lequel d'entre eux, fort connu, fut jadis surnommé « el picador » ?

Vous avez 30 secondes pour répondre...



L'une des idées les plus répandues dans le public est celle, affreuse, que les jeux sont truqués. Que les dés sont

plus ou moins pipés. Que s'il en est qui gagnent, c'est qu'on veut bien les laisser gagner.

Ce n'est pas tout à fait exact. Il existe des candidats qui répondent parfaitement aux questions posées et qui gagnent très normalement.

Du moins, tant que ça arrange les promoteurs.

Car la règle d'or, en matière de jeux télévisés ou radio-diffusés, est que le jeu en question tourne rond. Que le « spectacle soit assuré ». Peu importe qu'il y ait un gagnant ou un perdant : l'essentiel est que le public vibre.

S'il n'y avait que des gagnants, le public se désintéresserait très vite : ça lui paraîtrait trop facile. Ou trop difficile s'il n'y avait que des perdants. Il faut donc lui proposer un dosage rationnel dans les limites des possibilités financières de l'émission.

C'est ainsi que dans la fameuse émission de la télé *La tête et les jambes*, il ne pouvait être question de faire gagner plus d'un candidat sur quatre : le budget de l'émission ne le permettait pas et la télévision ne badine pas avec le fric. Spécialement lorsque c'est elle qui doit le donner.

C'est ainsi que l'un des vainqueurs de *Monsieur Cinéma*, M. Philippe d'Hugues, a dû attendre plus de cinq mois avant de recevoir le montant de son gain, et que M. Bouserez, lauréat d'un jeu qui s'est déroulé simultanément à la télé et sur « France-Inter », attend toujours le million qu'il a gagné il y a plus d'un an.

En bonne logique, on devrait appliquer à la télé la pénalité de 10 % avec la menace de saisie dont elle gratifie ceux qui ont un jour de retard dans le paiement de la redevance.

S'il est évident que tous les jeux ne sont pas truqués,

il n'en est pas moins vrai que certains le sont légèrement, sur les bords. Cela ne signifie pas que les promoteurs soient des escrocs : ils sont avant tout des hommes de spectacle qui veulent assurer celui qu'ils donnent au public. Pour lancer ou relancer un jeu, ils ont quelquefois besoin d'un peu d'oxygène.

Ainsi la participation du candidat Robert Manuel à *L'homme du XX^e siècle*, que présentait Pierre Sabbagh, ne se justifiait pas par la science exceptionnelle dudit Manuel. Mais lorsqu'un jeu ne parvient pas à fabriquer des vedettes (comme les vachettes d'*Intervilles* ou le mineur Eric Bogner qui gagna 81.920 F au *Quitte ou double*), il faut en prendre de déjà consacrées.

Avec Robert Manuel — qui perdit d'ailleurs —, on eut droit à toute la gamme des poses et grimaces d'un sociétaire de la Comédie Française qui se prend le front pour dire l'heure qu'il est. Mais l'émission, qui commençait à languir, reprit une nouvelle vigueur après son passage qui, entre autres avantages, fournit au sémillant comédien une appréciable publicité. Et l'occasion, par la suite, de devenir lui-même le présentateur d'un jeu télévisé, *Les trois masques*, dont le souvenir n'est pas demeuré impérissable.

Le type même de la vedette fabriquée par un jeu est l'étudiant Jean Baert, qui gagna huit millions (anciens) à *Télé-Match*, en 1960. Pendant six semaines, il répondit victorieusement à 70 questions sur le XVIII^e siècle, dont certaines étaient très difficiles.

Cela tenait du miracle, même si l'érudition de Jean Baert parut alors indiscutable.

Malgré les efforts des producteurs, une émission de jeu s'use assez vite. Le prodigieux succès d'*Intervilles*, en 1962, ne fut jamais reconduit, en 1970, lors de sa reprise. C'est que le public se lasse rapidement d'une formule. Du moins



On a tellement tiré à « Intervilles », qu'aujourd'hui l'émission est usée jusqu'à la corde.

de la forme qu'on donne aux jeux, car, pour ce qui est du fond, ils se ressemblent tous.

Le principe de base, que l'on retrouve dans les meilleures productions, est celui du quitte ou double. C'est un principe qui nous vient des U.S.A., où il triompha sous le nom de « Quiz » (mot repris sans pudeur par Pierre Bellemare dans ses « Déjeuners-Show » d'Europe n° 1). Ce jeu passionna toute l'Amérique.

L'une de ses vedettes fut le major Glenn, qui gagna 30.000 dollars à un « quiz » appelé *Name the tune* (Quel est ce refrain ?), avant de devenir l'astronaute que l'on sait.

Ces jeux simples demeurèrent très populaires aux Etats-Unis jusqu'au jour où un journaliste, trop curieux et peu compréhensif, publia la confession d'un gagnant qui avouait que tout était truqué et qu'il connaissait les réponses à l'avance. Aussitôt les jeux furent balayés des télévisions américaines et ils demeurent depuis lors démystifiés et suspects.

En France, le truquage ne se situe pas forcément au niveau de l'entente avec le candidat. Certes, il existe des cas où des candidats « bidons » triomphent aisément. Mais, d'une façon plus générale, il s'agit plutôt de « fuites », plus ou moins provoquées.

Il n'est pas illogique non plus d'imaginer des producteurs décidant de faire perdre un candidat trop chanceux en lui posant une question impossible. Pour cause de budget, naturellement.

— Nous n'avons que 30 % de victoires, reconnaît Pierre Bellemare. En 1969, le total des gains à *Cavalier seul* a été nettement inférieur au budget que nous alloué annuellement l'O.R.T.F.

Cela est d'autant plus plausible qu'au niveau des candidats, le gain n'est pas le seul mobile qui pousse un individu à se présenter à un jeu. Les 2.000 fanatiques qui se

DÉGRADANTES

Extrait du « Rapport de la commission d'Etude du Statut de l'O.R.T.F. », dit *Rapport Paye*, du nom de l'ancien ministre Lucien Paye, président de la Commission :

« Il est des types d'émissions qui, prétendant faire appel aux facultés intellectuelles, ont sur la culture un effet dégradant. En particulier certains jeux radiophoniques et télévisés tendent à la présenter non comme l'objet et le fruit d'un effort constant et désintéressé, mais comme un acte de mémoire ou seulement d'astuce, une prouesse improvisée, voire une simple fantaisie du hasard et, en définitive, une chance de gagner vite beaucoup d'argent et de s'acquérir une notoriété éphémère. Les spectacles de ce genre sont fallacieux à plus d'un titre ; ils entretiennent le public dans l'illusion d'assister à la consécration de véritables valeurs intellectuelles et présentent un monde truqué, puisqu'il ne s'agit parfois, finalement, que de « trouver le truc ».

(Rapport Paye, page 15)

précipitèrent au *Schmilblic*, à Bry-sur-Marne, ne cherchaient pas seulement l'argent, puisque, ce jour-là, le *Schmilblic* était nouveau et ne valait que 100 F.

C'est sans doute pour des raisons de même ordre que, jadis, le romancier Jean Burnat, vainqueur du *Quitte ou double* de Radio-Luxembourg, abandonna un gain de plus de 2 millions à une œuvre philanthropique.



Une chose est certaine, en tout cas, c'est que les jeux télévisés rapportent surtout à leurs producteurs. Ainsi,



« L'arbalète de Noël » : le jeu était si mauvais qu'il n'y eut même pas de gagnant.

« lancer » le secteur, pour le vendre ensuite à un prix raisonnable — ce qui n'aurait pas été le cas sans cette petite promotion.

En l'occurrence, le jeu valait la chandelle.

Nous ne parlerons pas, par pudeur, de tous les petits avantages que retirent les producteurs ou les présentateurs des jeux qu'ils animent.

Les clients savent à l'occasion se montrer généreux. Quand ils ne savent pas, ils ont tort. On rigole encore sous le manteau de ces quatre réfrigérateurs qui furent comptés à un client pour un jeu radioté, il y a quelques années. Sur les quatre appareils, un seul avait été réellement gagné par un authentique concurrent. Les trois autres avaient été « remportés » par des comparses.

Nous taisons leurs noms : les révéler pourrait jeter un froid.

Le triomphe des “ grosses têtes ”

Certes, les hommes s'adaptent toujours aux événements, mais il est patent que les jeux télévisés connaissent aujourd'hui une sorte de crise.

Il y a quelques années, ils étaient réservés à une élite. C'était le triomphe des « grosses têtes ». Les docteurs Laburthe, Jean Baert ou autres Pierre Goldschmidt étaient imbattables en Histoire, en Musique ou en Art. Le grand public ne pouvait qu'admirer sans participer.

Depuis, les jeux télévisés ont dû descendre dans la rue. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une démocratisation, mais tout le monde veut avoir l'impression de pouvoir gagner. Si l'on ne tient pas compte de ce réflexe, le jeu est rapidement balayé.

Ce fut le cas, notamment, du *Mot le plus long* qui permettait à tout un chacun de se creuser la cervelle pendant que la soupe chauffait. Lorsque le producteur, Armand Jammot, voulut le transformer en lui adjoignant un ordinateur et en faisant de la propagande régionaliste et municipale, il sombra sous la pression invisible mais réelle du public frustré.

Aussi malins que soient nos penseurs de jeux, ils n'ont pas encore trouvé la formule capable d'intéresser vraiment tous les téléspectateurs. C'est si vrai que les deux grosses vedettes du « vous avez gagné un panier garni », Guy Lux et Pierre Bellemare, en sont réduits à aller faire joujou sur les antennes des radios dites périphériques, pour une somme dérisoire n'excédant pas trois millions par mois.

Les jeux qu'ils proposent sont simples et à la portée de tous, comme le *Ni oui ni non* ou *Cherchez le bruit*. C'est amical, bon enfant et quelquefois amusant. Mais un grand vide demeure à la télévision.

Après la disparition de *Cavalier seul*, du *Mot le plus long* et même du *Schmilblic*, il ne reste plus que le ridicule *Jeu du 420* (ou son dérivé) que Raymond Marcillac distille dans son ineffable « Télé-Dimanche », et le solide *Monsieur Cinéma*, qui tient surtout grâce à son présentateur Pierre Tchernia.

Et ce n'est certainement pas *L'Avis à deux* qui aura apporté la solution.

A la direction de la Télévision (il y en a une, paraît-il) on se creuse le cigare pour trouver la bonne formule. Le drame, c'est que ces messieurs, se sentant investis d'une haute mission, veulent absolument cultiver les Français avant de les distraire. Il faut donc que les futurs jeux soient d'abord « intelligents » et « culturels ».

Mais ce qu'on peut prédire à coup sûr, c'est qu'ils resteront en bonnes mains.

Quelles que soient les formules à venir, on retrouvera les mêmes noms sur les génériques.

Des noms qui sont indiscutablement une garantie absolue de culture.

On se souvient encore avec émotion des « huit z'arrondissement de Lyon » de Pierre Bellemare, et des fréquentes acrobaties verbales d'un Lux ou d'un Solness.

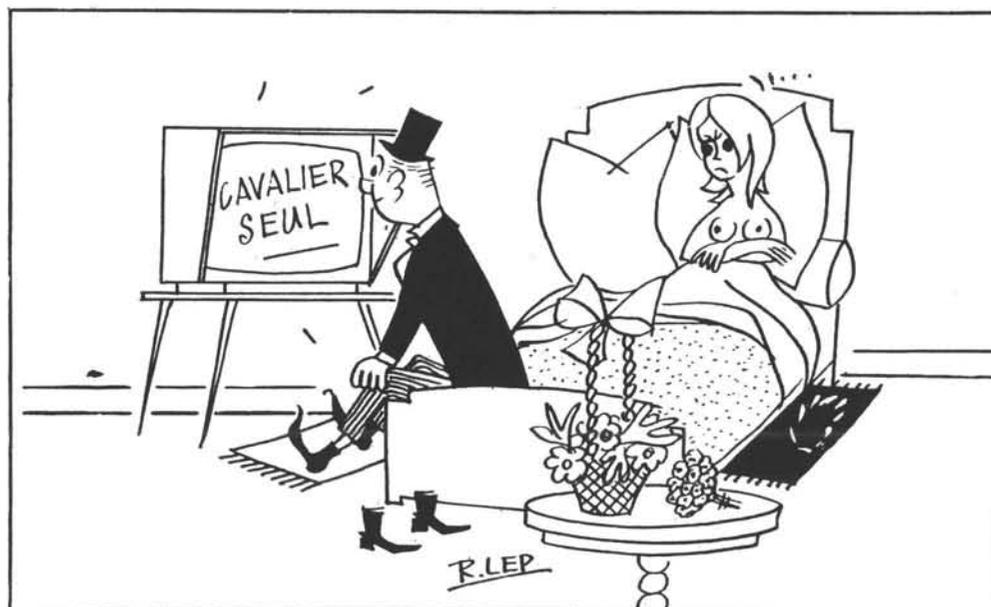
Celle-ci, par exemple.

Un candidat vient de donner sa réponse :

— Le clair de lune de Werther, de Massenet.

— Il faudrait s'entendre, Monsieur, dit alors Solness. C'est l'un ou c'est l'autre... Vous n'avez droit qu'à un seul nom...

Charles PARENT.



Dessin de Lep
paru dans
" Noir et
Blanc "

La folle des Buttes-Chaumont

par Roland LAUDENBACH

LA Télévision française est une vieille dame qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. C'est-à-dire qu'elle ne voit qu'elle-même.

Elle se farde, elle se congratule, elle se peinturlure le minois, elle se fait des bouclettes, elle est belle, elle est très belle, elle est la meilleure télévision du monde et cette satisfaction l'occupe trop pour qu'elle voie ses rides, ces plaques sur son visage, ces poches sous des yeux sans regard.

Pauvre vieille folle des Buttes-Chaumont.

J'ai, comme tout le monde, des amis à la Télé. Ils me rappellent ces mobilisés de 1939 enfermés dans la ligne Maginot : on les sait entourés de béton, déjà prisonniers. Par exemple, impossible de leur téléphoner, impossible pour eux d'appeler. Les lignes manquent, ils sont obligés de vivre sur leurs rations et de remâcher, comme un mauvais chewing-gum, les coups de téléphone qu'ils n'ont pas pu donner.

Leur humeur se ressent un peu de cette claustration. Quand il m'arrive d'aller les voir pour des conversations les plus futiles du monde, je n'y vais que pour leur souhaiter bon moral, mais la claustrophobie me saisit tout de suite et j'ai hâte de prendre mes jambes à mon cou pour retrouver la Seine et, sur ses quais, des hommes et des femmes à peu près libres, à peu près heureux.

Le meilleur de la Télé, c'est encore cet embryon de cinémathèque qu'elle propose sans qu'aucun plan paraisse éclairer ses programmes.

Rien ne devrait être plus simple pour elle que d'offrir aux téléspectateurs, une ou deux fois par semaine, les plus beaux films de l'histoire du cinéma

mondial. Une très brève présentation de l'œuvre, de l'auteur, et le téléspectateur dont l'œil se ferait — comme un dégustateur de vins se fait une bouche — distinguerait vite entre les westerns qui sont passés par Bercy et les crus de qualité. Il est vrai que, lancé sur un aussi bon chemin, il se laisserait vite du misérabilisme des feuilletons.

Mais la Télé française, c'est la mort qui tient sa pauvre main : quand un metteur en scène disparaît, ou un comédien, aussitôt l'idée lui vient de sortir de ses caves un film du trépassé. D'autres fois, elle assortit de débats puérils l'exhumation de films médiocres. De temps en temps, elle l'assortit aussi de vieilles bandes d'actualité qui ont tout l'éclat, toute la fraîcheur de la nouveauté, mais ces éclairs sont rares et fugaces. La vieille dame a la mémoire qui flanche.



On pourrait croire, tant elle inspire pitié, qu'elle manque de moyens pour vivre, que l'Etat oublie de lui verser sa pension. Si elle est incapable de s'offrir des reporters, peut-elle au moins se payer des archivististes ? Je n'en suis plus sûr. Si démunie, il lui arrive de ne songer plus qu'à bien tenir son rang à l'égard des radios : on coupe l'image, reste le son ; le téléspectateur peut fermer les yeux et s'endormir, doucement bercé par un bavardage.

Un exemple entre cent : Yvon Pétra. Yvon Pétra est le dernier joueur de tennis français qui ait remporté à Wimbledon le titre de champion du monde.

Il a un peu plus de la cinquantaine maintenant ; il est professeur dans un club aux Etats-Unis, et il vient de publier un livre de souvenirs, « Bon pour le service », écrit avec verve et truculence.

Que se passe-t-il ? M. Michel Droit le convoque dans un studio : le décor en trompe-l'œil représente un salon Louis-XV, un guéridon, deux bergères au premier plan. Sur l'une, Pétra cale ses un mètre quatre-vingt-dix, sur l'autre s'installe son hôte, qui a l'habitude des bergères et des grands hommes.

Pendant vingt minutes — il est vrai à onze heures du soir, c'est-à-dire quand la plupart des postes sont éteints — les deux hommes vont parler tennis en se regardant dans le blanc des yeux. Pétra évoque Cochet, mais on ne voit pas le Cochet des grandes années ; il évoque Budge, mais on ne voit pas Budge ; il évoque Roland-Garros de l'après-guerre, mais on ne voit pas Roland-Garros ; il évoque sa

victoire épique de Wimbledon, et on ne voit pas Wimbledon.

Si Michel Droit interviewait Cassius Clay, on ne verrait pas de ring, on n'entendrait pas les rugissements de la foule. S'il interviewait Yves Saint-Martin, on ne verrait pas de chevaux ni de champs de courses ; le Cordobès, on ne verrait pas de taureaux ni d'arènes.

Il suffisait d'un tout petit peu d'imagination, d'un tout petit peu de travail pour que la rencontre avec Pétra fût un court métrage rapide et passionnant et non une simple écoute téléphonique. Manquaient toutefois la théière, les deux tasses en Chine, des biscuits anglais. Il paraît que le prix horaire de la Télé française bat tous les records mondiaux. C'est une consolation. Voilà longtemps que la consolation est le pain des Français.

Roland LAUDENBACH.



— Est-ce que tu vois? Dessin de Tetsu paru dans " Ici-Paris "

IV. - Le Palmarès des Chanceux ou TÉLÉ-MAFIAS



Bernard Volker le sait : pour garder sa place à l'O.R.T.F., il faut avoir beaucoup de souplesse.

On ne peut comprendre l'état d'esprit qui règne à la télévision si l'on ne sait qu'elle est entre les mains de deux grandes « mafias » : la mafia U.D.R. et la mafia cégétiste. Trustant les postes-clés et les positions en embuscade, faisant la loi, la pluie et le beau temps, ces deux familles se partagent le fromage, tolérant quelques cousins, mais ne laissant que les miettes à ceux qui ont l'outrecuidance de demeurer à l'écart.

Voici d'ailleurs la photographie en pied de ces deux belles associations (à but très lucratif) :

1. - LA FAMILLE U.D.R.

Elle est essentiellement représentée par le « clan Alain Peyrefitte », dont les membres se sont incrustés à l'O.R.T.F. depuis le passage au ministère de l'Information

de l'actuel député gaulliste de Provins. Ce clan se compose de :

* **Jean-Jacques de Bresson** : directeur général de l'O.R.T.F., ancien directeur du cabinet de Peyrefitte.

* **Jean Castarède** : directeur de cabinet de M. de Bresson, ancien chargé de mission chez Peyrefitte.

* **William Studer** : sous-préfet, directeur adjoint des Affaires extérieures de l'O.R.T.F., ancien chef du cabinet de Peyrefitte.

* **Claude Lemoine** : délégué du directeur général pour les relations publiques, ancien chargé de mission chez Peyrefitte. Se signala tout particulièrement par l'ardeur avec laquelle il milita pour la suppression de « La Caméra explore le temps ».

* **Jean-Louis Guillaud** : directeur de la future 3^e chaîne de télévision, entré à la T.V. en 1963 à la demande de Peyrefitte qui fit de lui le rédacteur en chef du Journal télévisé.

* **Roland Dhordain** : directeur de la radio et maire adjoint de Béton-Bazoches (Seine-et-Marne), la circonscription de son ami Peyrefitte.

* **Claude Couband** : chef du bureau O.R.T.F. de New York, ancien attaché de presse de Peyrefitte.

COUPEZ !

CETTE petite anecdote vous démontrera à quel point l'irresponsabilité et la servilité s'épanouissent à l'O.R.T.F. Nous nous portons garants de son authenticité. D'ailleurs, ces choses-là ne s'inventent pas !

Nous sommes un vendredi soir. Sur le petit écran « Panorama » déroule sa médiocrité.

Dans une salle de rédaction parisienne, un journaliste en veine de canular complète avec quelques camarades :

— Chiche ! dit-il.

— Chiche ! répondent les autres en chœur.

Et le journaliste en question de décrocher son téléphone et d'appeler la Régie finale de la 1^{re} Chaîne :

— Allo ! Ici, Joël Le Theule (le ministre de l'Information de l'époque). La séquence que vous passez en ce moment est absolument inadmissible. Coupez !

Et la séquence (sur le Vietnam) fut coupée dix minutes avant la fin !

On doit être habitué aux ordres dans la Maison, car personne ne prit la précaution — élémentaire — de vérifier l'origine et la réalité de l'injonction.

* **Jacqueline Baudrier** : directrice de « 24 heures sur la 2 », auparavant rédactrice en chef des Informations parlées, sur intervention personnelle de Peyrefitte.

* **Pierre Fromentin** : chargé au cabinet de M. de Bresson de « l'harmonisation des programmes ». Dirigea les Actualités parlées sous le règne de Peyrefitte.

* **Yves Mourousi** : rédacteur en chef du Journal de France-Inter et collaborateur occasionnel de la T.V. ; protégé de Peyrefitte qu'il aida, au ministère de l'Éducation nationale, à rédiger une plaquette destinée aux élèves des classes terminales.

* **Henri Fortier** : chef du bureau O.R.T.F. au Canada, ancien responsable des relations entre les Actualités télévisées et le S.L.I.I. (Service de Liaisons Interministérielles pour l'Information), créé par Peyrefitte pour imposer la propagande gouvernementale sur les antennes de l'O.R.T.F.

* **Bernard Griveau** : directeur de la station régionale de Rennes. Doit à Peyrefitte son entrée à la Télévision.



Danièle Breem, journaliste bien introduite, dispense ses lumières à la Télévision et à l'E.D.F.

Derrière ce puissant commando de parachutés, vient le gros de la troupe U.D.R. avec (par ordre alphabétique) :

* **Jacques Alexandre** : adjoint de Jacqueline Baudrier et ami de Jacques Foccart.

* **Michel Anrol** : chef du bureau O.R.T.F. de Rome, un des leaders des journalistes « jaunes » de Mai 1968, auteur du commentaire du disque sur le général de Gaulle édité après sa mort par le Service d'Action Civique (S.A.C.).

* **Michèle Arnaud** : amie de MM. Guichard et Pompidou.

* **Jacqueline Barsac** : membre du cabinet de M. de Bresson, femme du directeur de la Régie Française de Publicité (R.F.P.) Jean-Claude Servan-Schreiber, cousin du député de Nancy.



Après avoir été au service de " La Nation ", Betty Durot a trouvé une situation assise à l'O.R.T.F. Ne nous en plaignons pas trop : elle est charmante à regarder !

* **Danièle Breem** : journaliste parlementaire ; a appartenu aux cabinets de MM. Giscard d'Estaing, Boulin et Chamant, puis fut candidate U.N.R. malheureuse à Marseille (comme suppléante de M. Comiti). Actuelle protégée de M. René Tomasini, député U.D.R. qui siège au conseil d'administration de l'E.D.F., où Danièle émarge à titre de chargée des relations parlementaires.

* **Pierre Charpy** : producteur-présentateur à la Télévision. Ancien directeur de *Paris-Presse* et haut-parleur de l'U.D.R.

* **Jean Chauveau** : secrétaire général du Conseil d'Administration de l'O.R.T.F. et ancien chargé de mission au cabinet du général de Gaulle.

* **Jean Chérasse** : producteur et fils du général Chérasse, ancien député U.N.R.

* **Jacques Dacqmine** : chargé de mission auprès du directeur de la future 3^e chaîne, J.-L. Guillaud, et ancien leader (avec Alain Delon) des comédiens gaullistes, en Mai 1968.

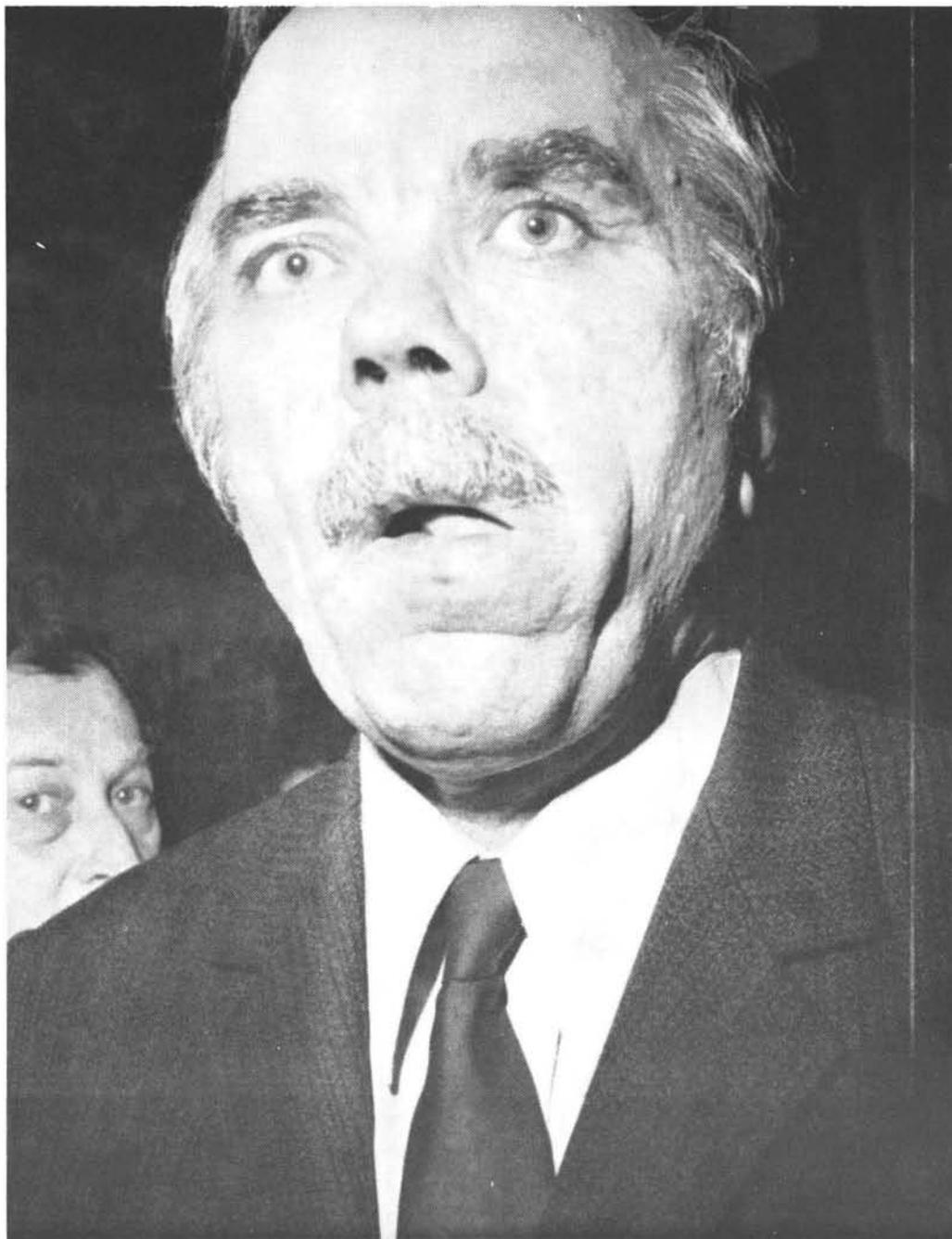
* **François Debré** : journaliste et fils de Michel Debré.

* **Michel Droit** : producteur-présentateur de « A propos », interviewer favori du général de Gaulle.

* **Philippe Ducrest** : réalisateur et beau-frère du député U.D.R. de Boulogne, Georges Gorse.

* **Betty Durot** : journaliste à « 24 heures sur la 2 », protégée du général Billotte et ex-collaboratrice de *La Nation*.

* **Charles Finaltéri** : chef des « Actualités Paris-Ile-de-France », ancien membre du cabinet du gaulliste de choc Alexandre Sanguinetti.



Charles Fignaltéri : pour aller à l'Office il est passé par le cabinet (de Sanguinetti).

* **Daisy de Galard** : productrice de « Dim, Dam, Dom », protégée d'Olivier Guichard.

* **Gérard Herzog** : réalisateur, frère de l'ancien ministre gaulliste Maurice Herzog.

* **Jacques Homery** : chef des Stations Régionales, protégé de Pierre Juillet (chargé de mission au cabinet de M. Pompidou) et du ministre Jacques Chirac.

* **Paul-Marie de La Gorce** : invité « privilégié » de tous les débats politiques de la Télévision. Rédacteur en chef de *L'Actualité*, organe confidentiel des gaullistes de gauche.

* **Pierre Lazareff** : producteur de « Objectif » et oreille de M. Pompidou.

* **Raymond Marcillac** : chef du service des Sports et suppléant du président U.D.R. de l'Assemblée nationale, Achille Peretti.

* **Henri Marque** : producteur-présentateur à la Télévision. Ancien journaliste du très féal *Paris-Presse*.

* **Jean Marquet** : journaliste de la 2^e chaîne, ami et agent électoral de M. Pompidou.

* **Michel Péricard** : rédacteur en chef de « 24 heures sur la 2 », ancien membre du cabinet de M. Missoffe et ancien directeur du cabinet de M. Bernard Pons, secrétaire d'Etat à l'Agriculture.

* **Pierre Roubaud** : chef du bureau O.R.T.F. de Dijon, sous-chef de file des « jaunes » de Mai 1968 ; entré à l'O.R.T.F. grâce à l'appui de Mme Servais (ex-attachée de presse de M. Pompidou) et de M. Roger Frey.

* **Roger Stéphane** : producteur, ami personnel du défunt général de Gaulle.

* **Bernard Volker** : journaliste de la 1^{re} chaîne, protégé de son ancien patron J.-L. Guillaud, Ardent militant



Ancien vice-président de l'U.N.E.F., Etienne Mougeotte a connu son "chemin de Prague".

gaulliste, tantôt de droite, tantôt de gauche, selon la direction du vent.

2. - LA FAMILLE CÉGÉTISTE

Les réalisateurs du petit écran sont, dans leur quasi totalité, affiliés au puissant Syndicat National des Réalisateurs de Télévision (S.N.R.T.) d'obédience cégétiste. A la pointe du combat on trouve régulièrement une vingtaine de noms qui apparaissent constamment sur les génériques des émissions de télévision :

Marcel Bluwal, Charles Brabant, Jean-Claude Bringuier, Jean-Pierre Chartier, Agnès Delarive, Jean-Marie Drot, Alain Boudet, Maurice Dugowson, Jean Flechet, Jean-Pierre Gallo, Gérard Guillaume, Roger Kahane, Jean-Pierre Marchand, Jean Prat, Paul Renty, Raoul Sangla, Paul Seban, Michel Mitrani, Guy Lessertisseur, René Lucot, Jacques Trébata, Igor Barrère, Maurice Cazeneuve (directeur de la 2^e Chaîne), Claude Santelli, etc.

L'influence du S.N.R.T. est telle qu'un réalisateur qui voudrait s'y soustraire est assuré de devoir s'inscrire au chômage. Cela a été le cas dernièrement d'un certain Jean-René Vivet, réalisateur de son état, qui avait adhéré à un

MICHIU CENSURÉ

A propos de Michel Debré, sait-on qu'il fut censuré un jour à la Télévision ? Marcillac était alors directeur des Actualités télévisées. Debré revenait d'un voyage à la Martinique où s'étaient déroulées quelques manifestations en faveur de l'indépendance. Et l'on voyait sur les images Debré scander de sa voix grinçante :

— Mar-ti-nique fran-çaise !

C'était comique et pitoyable.

Dans la salle de projection, Marcillac et les représentants du ministère de l'Information se regardaient, consternés.

— On va se faire foutre de nous ! dit l'un.

— Après tout ce qu'il a crié sur l'Algérie, les gens vont croire que de Gaulle veut larguer la Martinique, dit l'autre.

Debré n'est pas passé. La pellicule est restée dans un tiroir de la cinémathèque.

A moins qu'elle n'ait disparu comme a disparu l'unique film montrant les hommes du peloton d'exécution du colonel Bastien-Thiry, tourné par le cameraman Robert Prioux ; ou comme ont disparu les documents sur la répression de Budapest de 1956.

Dans le deuxième cas, c'était sur ordre du gouvernement, dans le troisième sur ordre du parti communiste.

fantomatique syndicat concurrent. Il finit par envoyer une lettre de démission au secrétaire général de son syndicat anti-cégétiste, s'excusant en ces termes : « Je me vois dans l'obligation d'adhérer au syndicat C.G.T., car j'ai une femme et des enfants et je dois les faire vivre... ».

Le chef de cette famille « rouge » (qui compte environ 500 membres) est de loin le plus connu et le plus talentueux des réalisateurs : responsable de « La Caméra explore le Temps » et de « Jacquou-le-Croquant » (qu'il



Stellio Lorenzi (à gauche) dirige avec la même maestria sa troupe d'acteurs ou ses troupes de la C.G.T.

présenta lui-même aux habitants des mairies communistes du Val-d'Oise), Stellio Lorenzi est, de longue date, un ami et fidèle disciple de Roger Garaudy.

Mais Lorenzi n'est pas le seul à profiter de sa position à l'O.R.T.F. pour servir la cause marxiste. A l'occasion d'une récente émission de la série « Vivre aujourd'hui », Jacques Frémontier et Daniel Karlin organisèrent un « télé-débat » dans la salle des fêtes de la mairie communiste de La Courneuve. Outre la présence du « camarade » Hondremont, maire de la localité, on notait celle d'Yves Vallée — qui parla au nom de l'officine rouge « Télé-Liberté » — ainsi que celle d'un représentant de *l'Humanité*.

Parmi les plus fanatiques moscouitaires du petit écran, il faut faire une place à part à Max-Pol Fouchet à qui, pendant des années, la direction de la T.V. ne sut rien refuser.

Bien que plus prudents, Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes, André Voisin, Pierre Schaeffer (du Service de la Recherche), Michel Polac et Armand Jammot figurent également parmi les troupes qui ne dédaignent pas de se rallier au panache rouge. Ce qui ne les empêche nullement d'accepter des appointements de super-capitalistes (n'est-ce pas MM. Desgraupes, Dumayet et Jammot ?).

Aux côtés de Pierre Desgraupes et d'Igor Barrère, qui en assurent respectivement la direction et la rédaction en chef, « Information Première » rassemble un assez grand nombre de personnes qui ont le cœur très à gauche. Citons notamment : Maurice Werther, grand reporter, qui fut chargé des relations publiques des journalistes grévistes en Mai 1968, et Etienne Mougeotte, ancien vice-président de l'U.N.E.F. qui représenta les étudiants français au Congrès de l'Union Internationale des Etudiants (d'obédience communiste), à Prague, en 1963.



L'EXPLICATION

Il y a à peine quinze jours que les Dupont ont la télé et il leur semble déjà que l'appareil fait des siennes. Coup de fil au service après-vente de la marque :

— C'est invraisemblable ! Le monsieur du Journal télévisé a sans cesse le cou qui s'allonge ou qui se rétrécit. Ce n'est pas normal !

— Vous savez, répond le technicien, pour travailler au Journal télévisé, il faut avoir l'échine très souple...

Feuilletons...

tontaine

et tonton...

par Remo FORLANI

- **M**ÉMÈNE, viens, c'est les Forsyte !

Abandonnant le bœuf froid d'hier qu'elle mettait en salade, Mémène vient. De toute façon, elle le connaît Maurice : son bœuf, il l'aurait pas mangé. Ou alors mal. Quand c'est le feuilleton, lui, vous pourriez lui servir des ortolans... Accoudé sur le nylon de la table, sa gauloise-filtre pas même allumée au bec, il contemple. Mémène se pose. Elle se pose et commence à questionner :

— C'est qui le barbu avec un canotier ?

— C'est pas un canotier, c'est un chapeau de paille, et c'est Jo.

— Jo quoi ?

— Jo Forsyte.

— Samedi dernier, il avait pas de barbe.

— Il a vieilli.

— Tant que ça, ça fait beaucoup.

— Ho ! dis, Mémène, tu vas nous les briser longtemps ?

— Si c'est de voir des histoires de gentlemanes qui te fait causer comme ça...

— Tu sais ce qui te disent les gentlemanes ?

Mémène le sait pas de manière précise. L'anglais c'est pas bien son truc. Elle le sait pas, mais elle s'en doute.

Elle s'en retourne dans sa cuisine couper ses échalotes en petits morceaux tout en rêvant à Janique Aimée qu'était tout de même plus mignonne et plus intéressante que ces cons d'Anglais avec leurs canotiers.

Chez les Quiblier, de l'autre côté de la cour, ils la regardent aussi, la télé. « Chapeau melon et bottes de cuir », c'est pas le rêve, d'accord, mais c'est tout de même un peu moins pleurnichou que les Forsyte. Et puis, au moins, on comprend.

On comprend quoi ?

On comprend que c'est le Suédois à monocle qui a volé le plan ultra-secret qu'était dans la valise à l'hôtesse de l'air — si l'on est Madame Quiblier.

On comprend que, vu que le plan est sûrement partout sauf dans la valise à la fille blonde qui revenait de l'aérodrome, le Suédois s'est fait rouler. On comprend ça si l'on est Monsieur Quiblier.

Si l'on est Nini Quiblier (11 ans), on comprend que l'hôtesse blonde et l'étranger au monocle sont de mèche et que le plan qu'ils font semblant de se voler les uns les autres est un faux plan pour brouiller les pistes.

Si l'on est Gisèle Quiblier (17 ans), on pense — tout en croquant des bonbons — que c'est pas la peine d'avoir mis deux chaînes puisqu'on ne peut jamais en regarder qu'une à la fois. Jamais la bonne, bien sûr, puisque c'est toujours ou papa ou maman qui choisissent.

Sur le coup de 23 heures, tout ce gentil petit monde va se coucher en pensant que ça fera toujours un samedi de plus que les Allemands n'auront pas.

C'est ça, les feuilletons du samedi.

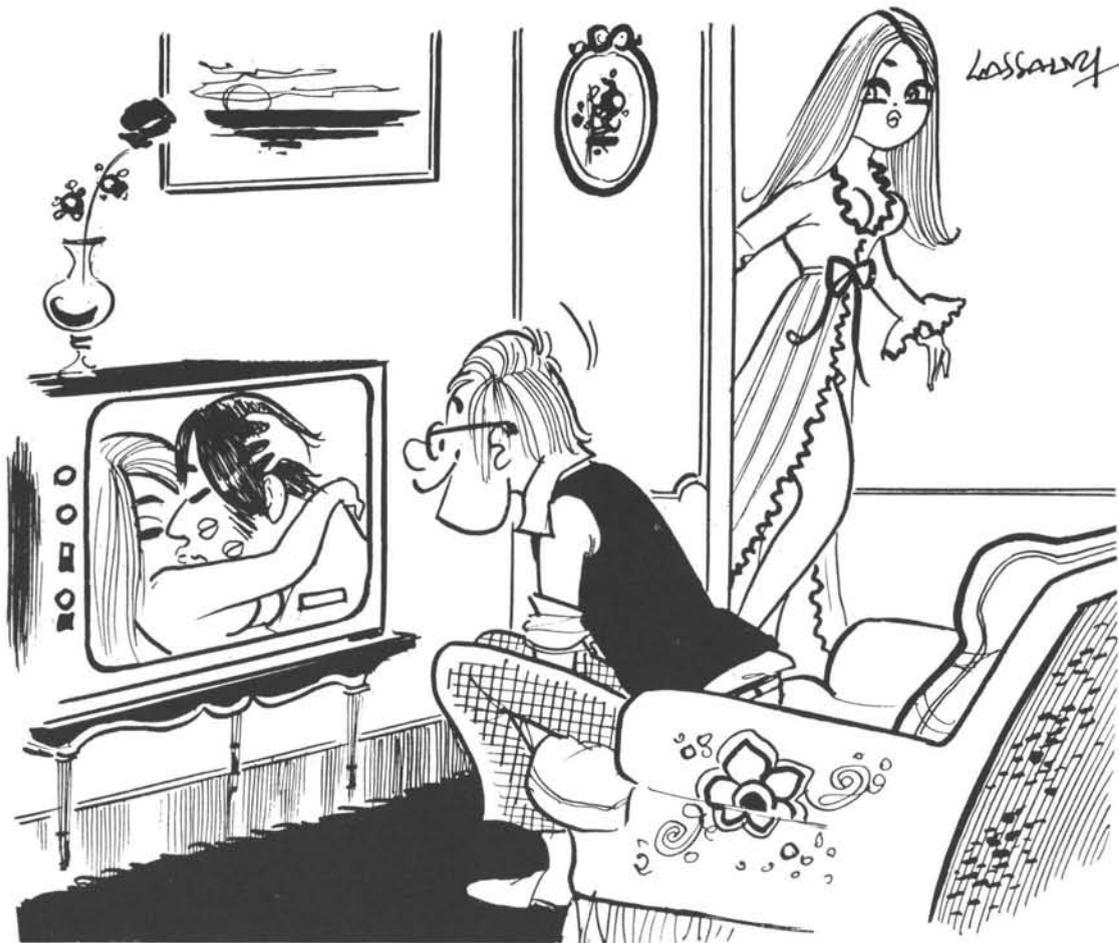


— C'est ça, d'accord. Mais ceux du lundi, du jeudi, du...

— Du pareil au même !

— O.K. Pigné ! On a compris : monsieur est anti-feuilleton. Monsieur préfère les époux Massin, la boxe, Présence protestante, les films en V.O., l'événement des 24 heures, Michel Droit, Guy Lux.

— Bsolument pas ! J'aime les feuilletons. Depuis longtemps. Depuis tout petit. Je lisais Hurrah chaque semaine et le « A SUIVRE » qui mettait un point



— Ça y est, y remettent ça... C'est plus du feuilleton, c'est " Les coulisses de l'exploit " !..

Dessin de Lassalvy paru dans " Ici-Paris ".

final à la page de William Ritt et Clarence Grey consacrée à la description des tribulations interstellaires de Brick Bradford me plongeait dans des transes abominablement délicieuses.

— Les bandes dessinées, c'es: un autre problème. Si vous avez lu le rapport de Francis Lacassin au dernier congrès de...

— J'ai connu aussi les sérials.

— Judex, à la Cinémathèque... Vous aviez vingt ans bien sonnés.

— Cinémathèque mon cul ! C'était au patronage Le Chantier, rue de Bercy, près de la Gare de Lyon. Tous les jeudis, tous les dimanches. On commençait par du sport. Après y avait le goûter : une tranche de gros pain et deux barres de Menier (des petites). Après le goûter et avant la chapelle : cinoche. Et là, question sérials... L'abbé Jean, je sais pas où il les trouvait ses films, mais il avait le flair. Tous les Malec que j'ai vu au patronage Le Chantier ! Terrible, Malec ! Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris qu'en Amérique, Malec, ils l'appelaient Buster Keaton.

— Les court-métrages de Keaton, c'est pas des sérials.

— Non. C'en est pas. Mais si vous m'interrom-

pez tout le temps... Biscot dans « Le Roi de la pédale », ça vous dit quelque chose ?

— Pour être tout à fait franc...

— Au moins trente épisodes. Un par jeudi. Et pas dans l'ordre. C'était pas la faute à l'abbé Jean, il achetait au plus juste à des revendeurs qu'étaient sûrement de fiers salauds. L'ordre, c'était pas tellement notre souci. Ce qu'on voulait, nous, c'était retrouver Biscot tous les jeudis. Biscot et sa hécane. Un shérif aussi, dont le nom m'est sorti de la tête. Le nom mais pas la tête. Il était d'un beau ! Et rapide et juste et bon tireur et plaisant aux femmes et sans pitié et parlant le patois de toutes les tribus indiennes et bon cavalier et magnanime et rusé et costaud et...

— Depuis, on a eu Steve Mac Queen.

— Et Rusty et Rintintin. Mais, là, c'était plus moi qu'était petit garçon, c'était mon fils. On lui a même acheté la panoplie de Rusty : il la mettait pour regarder l'émission. C'était mignon.

— Ça l'a pas rendu crétin de voir des feuilletons tout petit ?

— Non ? Pourquoi ?

— Si l'on en croit les psychologues...

— Pourquoi on les croirait ? Les crétins c'est bien plus ancien que la télé.

— Tout de même. Ces westerns à n'en plus finir. Ces pistolets, ces gens qui s'entretuent, ces héros résistant inlassablement à l'assaut des flèches et des balles...

— Et alors ? Vous voudriez, comme ce brouillason anglais (dont le nom m'est, Dieu merci, sorti de la tête) tuer James Bond ? Un héros mortel, c'est plus un héros. C'est qu'un bonhomme comme vous et moi.

— La réalité...

— Côté réalité, les téléspectateurs n'ont pas à se plaindre. C'est tout le temps les infos, le football, des gens qui nous disent en gros plan ce qu'ils pensent des embouteillages, de la greffe du cœur, de Malcolm Lowry, des « En direct » de Bichat, de la Salpêtrière, du cimetière des chiens, des « Evénements des 24 heures », des...



— Et les dramatiques ? Et « Au théâtre ce soir » ?

— Les dramatiques ? Bravo ! On en redemande ! Je donne 50 heures d'époux Massin pour 1/4 d'heure d'Anouilh, tous les événements de toutes les 24 heures de l'année pour un acte de Giraudoux. Même « Au théâtre ce soir », on le prend. C'est vous dire.

— Giraudoux, Anouilh, c'est de l'art. Mais vos feuilletons...

— L'évasion, Monsieur. Prenez, au hasard, le résumé de n'importe quel feuilleton : « Moralès est effrayé à l'idée d'être soupçonné et peut-être même arrêté. Damville lui propose une solution : qu'Alvarez franchisse la frontière avec Johnston. Moralès approuve ce projet... ». Ça vous file pas une envie irrépressible d'en savoir plus ?

— En gros, pour vous, tout est bon pourvu que ça s'achève sur la formule « A SUIVRE ».

— Ce qui revient à dire : pourvu que ça ne s'achève pas. J'ai connu un vieux Breton qui s'intéressait au football. Rien qu'à ça. Il avait plus d'âge tellement qu'il était vieux. Sa soupette, il l'avalait par pure routine. Dormir, pipi, tout ça, c'était du pareil au même. S'il se donnait la peine de survivre jusqu'au dimanche soir, c'était seulement pour savoir si, oui ou non, l'équipe du Pouldu avait fichu une torchée à l'équipe de Lorient. Quelle que soit l'issue du match, il en avait encore pour huit jours à attendre de savoir si Le Pouldu avait rendu la monnaie de sa pièce à Lorient ou Lorient au Pouldu. Ça a duré des siècles, cette incroyable survie. Un jour, il y a eu la guerre. Les gars du Pouldu et les gars de Lorient sont partis tous ensemble dérouter les Allemands. Les matches, c'était fini. Le curé du village de mon grabataire est allé le voir ; il lui a dit que la rencontre du dimanche suivant était annulée vu les événements. Le vieux a commencé à respirer moins bien. Le curé lui a dit, pour le reconforter, que la rencontre France-Allemagne promettait d'être aussi bien intéressante. Le vieux lui a calmement fait remarquer, qu'au lieu de lui dire des conneries, il ferait tout aussi bien de lui donner l'extrême-onction.

Il est mort le dimanche d'après, pas bien longtemps avant le moment où, d'habitude, la serveuse de l'épicerie-buvette venait lui dire qui, de Lorient ou du Pouldu, avait battu l'autre par trois à zéro.

— Donc, pour vous, le feuilleton...

— Le feuilleton c'est la vie. La vraie vie. Celle qui — à la différence de la nôtre — ne s'achève pas par la mort du protagoniste.

— Un personnage immortel dont les aventures ne prennent jamais fin ?

— Tu l'as dit, bouffi !

— Dieu alors ?

— Absolument pas. Dieu, je peux pas m'identifier. Vidocq je peux, Thierry-la-Fronde je peux, Belphégor je peux.

— Jacquou-le-Croquant ?

— Jacquou, je peux pas. Je l'ai vu grandir, devenir plus grand et plus gros, j'ai vu la barbe lui pousser. Deux épisodes de plus et c'était la fin du croquant. Le cimetière. Sa tombe. Plus jamais d'« A SUIVRE ». L'horreur quoi ! 4.246.672 Francs (lourds. C'est le chiffre officiel) foutus en l'air.

— C'était de la belle ouvrage. Du soigné. La critique du « Petit Juvisysois Libéré » adorait ça. Il s'y connaît.

— Pas mieux que moi : du feuilleton, j'en ai vendu. A la radio. A la télé.

— Ça devait être beau !

— Pas forcément. Ça dépendait des jours, de l'inspiration du moment.

— Ah ! Parce que monsieur travaillait à l'inspiration ?

— Dickens aussi, monsieur, qui ne savait pas en livrant le texte du « Copperfield » de la semaine ce que raconterait l'épisode du « Copperfield » de la semaine suivante. Et Souvestre et Allain qui produisaient leurs trois cents pages de « Fantomas » par mois. Vous croyez qu'ils avaient le temps de faire des plans, de présenter leur « synopsis » au Comité de Lecture ? Souvestre et Allain et Dickens et Balzac même (oui, monsieur, j'ai bien dit Balzac) et les fabricants de séries de la grande époque, ils travaillaient au jour le jour comme Chaplin du temps que Chaplin était un génie, comme Mack Sennett, comme les géants de la bande dessinée — Chester Gould, Milton Caniff, Al Capp —, comme les griots qui vont de village africain en village africain raconter des histoires qui n'en finissent jamais à de pauvres bougres qui ne connaissent même pas le mot « feuilleton », comme les auteurs des Mille et Une Nuits. Les auteurs de feuilletons, je les connais tous (moi compris). A la radio, quand c'était la mode de faire des feuilletons à la radio, ils ont inventé des trucs sublimes. Prenez les mêmes auteurs, demandez-leur d'écrire un petit synopsis qui va traîner six mois dans les bureaux de la Maison de la Radio, demandez-leur après retour du petit synopsis d'écrire vingt-six scripts en tenant compte de toutes les indications, avis, suggestions, mises en garde, remarques, conseils... — joints au petit synopsis, vous verrez le résultat : un produit de consommation, bien surgelé.

bien pasteurisé, que les bureaucrates, les producteurs et les réalisateurs surgèleront et pasteuriseront encore plus. C'est pas ça, un feuilleton !

— Vous avez des idées, c'est évident. Mais pour s'y retrouver...

— Nous parlions feuilletons. Feuilletons télévisés. Et je disais, je ne disais pas : j'affirmais, qu'un feuilleton doit, devrait être une création libre, lyrique, épique, une épopée conçue et réalisée au jour le jour par des spécialistes.

— C'est qui un spécialiste du feuilleton ?

— Pas Lorenzi qui est un remarquable tresseur de dramatiques et d'émissions historiques, pas Louis Duquin dont l'excellent « Café du Square » n'était qu'un bon film intimiste et populiste découpé en rondelles. Peut-être Dolorès Gracian qui loupa « Que ferait donc Faber ? » par excès de « loufoquerie » ; peut-être Pierre Prévert et Champreux qui firent un très intéressant pastiche de Feuillade avec leurs « Compagnons de Baal » ; à coup à peu près sûr Jean Canolle et l'équipe du « Temps des Copains » qui, quoique vulgaire et bâclé, avait le charme d'une œuvre conçue et réalisée à la va-vite et sous le coup de l'inspiration ; certainement les Américains qui fabriquent à la chaîne des « Chaparral » et des « Bonanza » ; sûrement les créateurs du « Prisonnier », des « Mystères de l'Ouest ».

— Donc : les Américains et les Anglais.

— Ils font ça très bien. Vous me direz que M. Jean Sonkin, dans « Télé 7 jours » du 7 novembre, reproche aux séries américaines leur « manichéisme simplet ». Ça ne lui plaît pas ces histoires de bons et de « méchants qui rendent l'âme sous les durs coups de poings des justes ». Il sait, tout le monde sait au jour d'aujourd'hui « qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments ». On le sait, mais c'est faux. Les « Misérables » sont un chef-d'œuvre, « Histoire d'O » une couillonnade. Les « Mille et Une Nuits » valent largement Léautaud, Genêt et Sachs réunis. Balzac avait de bons sentiments ; Dickens avait de très bons sentiments ; les sentiments de Gorki étaient excellents. Balzac, Dickens et Gorki auraient fait de très bons feuilletonnistes.

— Attention... Vous me citez là trois grands écrivains.

— Je l'ai fait exprès. C'était voulu. Je voulais insinuer que si, demain, l'O.R.T.F. ou n'importe quel autre organisme producteur de feuilletons avait la bonne, la grandiose idée de faire appel à de vrais écrivains et la non moins bonne idée de leur laisser carte blanche...

— Vous pensez à qui ?

— Pourquoi pas Chabrol qui vous pond sept cents pages sur la Commune, palpitantes comme tout, en deux temps trois mouvements ? Pourquoi pas José Giovanni qui pourrait « réaliser » lui-même ? Pourquoi pas Boudard, Pagnol ? Pourquoi pas Truffaut (les aventures d'Antoine Doisnel, ça vaudrait quand même mieux que « Janique Aimée », non ?). Robert Merle ? Giono aurait sûrement été un merveilleux feuilletonniste. Trop tard. Pourquoi pas Jac-

ques Sternberg (qui saurait, j'en suis convaincu, damer le pion aux scénaristes anglo-saxons), pourquoi pas Audiard, Christiane Rochefort ?...

— Ils demanderaient des sommes folles !

— Et les 4.246.672 Francs de Jacquou, c'en était pas une de somme folle ?

— Le prestige... Un classique.

— Si on passe tout son temps à mettre en feuilletons les classiques de l'ancien temps et qu'on prend pas le temps de réaliser les classiques de demain, de quoi qu'on aura l'air dans cent ans ?

— ...

— Je ne vous le fait pas dire.

— Et si on prenait des jeunes, des nouveaux, plutôt que vos écrivains, vos cinéastes chevronnés ?

— Encore mieux. Bravo !

— Vous avez Philippe Fourastié. Il est jeune, Fourastié. Eh bien, en ce moment, il tourne un feuilleton pour la télé.

— Parfait ! Et c'est quoi l'histoire qu'il a inventée ?

— Mandrin. Les aventures de Mandrin. Du garanti absolument historique.

— Ben voyons ! Plus besoin d'avoir d'idées. Suffit de feuilleter son petit Larousse.

— C'est un feuilleton coûteux. Une coproduction. Avec les Yougoslaves. Mandrin, les Yougoslaves, ils en avaient entendu parler. C'est pour ça qu'ils ont dit oui.

— Et si l'O.R.T.F. lançait la mode des feuilletons pas coûteux ? Un Mack Sennett ça se tournait en deux jours avec des bouts de ficelle. Ça coûtait rien, un Mack Sennett. Que de l'imagination. Pour faire un Jacquou, un Mandrin, un Coignet, un Pot-Bouille, faut construire des décors, louer des meubles, des perruques, des barbichettes. Ça coûte, tout ça. Ça coûte terrible.



— L'Office produit aussi beaucoup de feuilletons réalistes, « dans la vie ».

— Exact. Un monsieur haut placé m'a même expliqué, un jour, dans un bureau de la Maison de la Radio, quels étaient les impératifs. Fallait, il faut, absolument que chaque feuilleton ait pour point de départ un cadre, un milieu, une profession... bref, un groupe humain bien défini. Après quoi, fallait, partant de ce milieu, polir et repolir une petite historiette vraisemblable mais avec du suspens. On m'a même donné des exemples : les marinières (« L'homme de Picardie »), les agriculteurs (« Sylvie des Trois Ormes »), les médecins de campagne (« Cécilia »)... J'avais si bien compris que, trois jours plus tard, j'allais raconter au monsieur haut placé ma petite histoire. Mon milieu c'était un lycée de filles du 16^e arrondissement. L'héroïne, une prof de philo. L'action, ses rapports, ses démêlés avec ses charmantes petites élèves. C'était avant mai 68. Les lycées, on craignait pas encore. Mon projet a quand même été refusé. C'est dommage. J'avais trouvé une foule de



“ Vite, ma chérie, cache-moi, voilà ton mari qui rentre de voyage... ”

Dessin de Lassalvy paru dans " Ici-Paris "

belles idées : l'élève Martine est enceinte. Son avortement. Deux élèves de Première éprouvent l'une pour l'autre une amitié spécialement particulière. Suzanne présente une camarade de classe à son père qui est dentiste et qui la viole. Trafic de drogue dans les petites classes. Les élèves découvrant que leur professeur de philo est enceinte des œuvres du professeur de gymnastique (qui est marié en banlieue) viennent à son secours... J'avais tout : le milieu, le métier, des rapports humains et glorieux, du suspense. Tout. Ils ont quand même dit non. J'étais vexé.

— Mais dites donc : votre héroïne, votre prof de philo, elle était mortelle.

— Elle, oui. Mais pas le lycée. C'était le lycée le héros de mon feuilleton. Ça meurt pas un lycée. Il pouvait durer cent ans, mon feuilleton. On aurait fait connaissance avec de nouveaux professeurs, de nouvelles élèves... Prenez les Forsyte. Pourquoi c'est bien, les Forsyte, pourquoi c'est un vrai feuilleton ? Parce que le héros est une famille. A moins de stériliser tous les membres de ladite famille d'un seul coup, ça ne peut pas finir une famille.

— Vous êtes un rusé, vous. Un gros malin. J'aimerais bien quand même que vous m'en parliez un peu de ce feuilleton que vous avez écrit pour l'O.R.T.F.

— C'était mauvais, je vous dis. Ça s'est tourné en Grèce, dans des îles, sur un bateau. Il faisait trop chaud. On s'aimait pas bien les uns les autres dans l'équipe. Le coup du « au jour le jour », de l'inspi-

ration, on l'a essayé. C'était difficile, pour ne pas dire impossible : quand on était à Rhodes et qu'on avait besoin d'un sac de caramels, fallait joindre Cognacq-Jay par sans-fil. Quand on arrivait à joindre Cognacq-Jay, la dame susceptible de nous donner le feu vert pour les caramels venait justement de partir pour les Buttes-Chaumont. On nous priaît de rappeler. On finissait par l'obtenir, notre saloperie de putain de cornet de carambars, mais c'était trop tard. On était déjà à Corfou. A Corfou où il nous fallait absolument une voiture américaine pour la scène de la poursuite. A la suite d'une regrettable erreur de transmission, le régisseur nous avait loué une deux-chevaux. On supprimait purement et simplement la scène de la poursuite. Y avait toujours trop de soleil ou pas assez. On supprimait tout. A Santorin, petite île réputée pour sa colline qu'on ne saurait gravir qu'à dos d'âne, on n'a pas trouvé la moindre bourrique. Un bateau américain avait jeté l'ancre une heure avant nous, un bateau tellement bourré de touristes que tous les ânes étaient en mains.

— Si on vous avait filmé en train de filmer, ça en aurait fait un fameux de feuilleton.

— Un feuilleton formidable, oui. Mais entièrement improvisé. Donc intournable, puisque non pourvu de l'avis favorable du Comité de Lecture et des multiples services annexes.

— Moralité : impossible de tourner, en France, un feuilleton digne de ce nom ?

— Ne m'en faites pas dire trop. Il y a eu d'incontestables réussites dans deux genres bien définis : le genre « Semaine de Suzette » et le genre « Famille Duraton ». Mais le grand, le génial feuilleton français, nous l'attendons toujours. La grande bande dessinée française aussi, d'ailleurs. Nous avons eu Forton, nous avons eu Feuillade. Mais, depuis pas mal de temps, les Anglo-saxons nous ont damé le pion — dans ces domaines du moins. Ceci étant dit...

— Ceci étant dit ?

— Les comics et les feuilletons d'importation me conviennent très bien. Je ne suis pas chauvin. Que le meilleur gagne et si, le meilleur, c'est Elliot Ness ou Joss Randall, tant mieux pour lui. J'adore les films doublés (je le jure !) j'aime que les shérifs parlent comme à la synchro. J'aime le play-back, le re-recording. La technique. Les artifices de la technique. Hollywood. Le monde artificiel. Les téléphones blancs. J'aime Superman, Batman, Aquaman, Wonderwoman. Si j'ai une télé, c'est parce que j'aime la télé, non ? Personne ne me force. Je peux aussi passer des soirées à contempler une aquarelle ou même le blanc de mon mur. J'ai opté pour la télé, donc pour les feuilletons, donc pour la fiction.

— Il y a tout de même une hiérarchie.

— Hiérarchie, mon œil ! Subjective, la hiérarchie. L'instituteur de la Creuse, à « Jacquou », il donne vingt sur vingt. Moi, zéro. J'aime « Chapeau melon et bottes de cuir ». Ma voisine de palier déteste. Il y a deux chaînes. Il y en aura trois. Puis dix, puis cent. Il y aura alors cent feuilletons par jour et chacun choisira celui qui...

— Celui qui quoi ?

— Il n'y a pas encore de lois. Alors, il y en aura. Les Américains ont droit, par exemple, à des feuilletons d'épouvante ; les Japonais à des feuilletons tout au long desquels le sadisme le dispute à la féerie. Nous, les Français, ne connaissons encore que des feuilletons style Delly, style Série Noire édulcorée ou

style historique. En fait, le feuilleton français n'existe pas. Un jour, quelqu'un l'inventera.

— Et il ressemblera à quoi ce feuilleton idéal ?

— Si c'est à moi que les directeurs de l'Office ont le bon goût de le demander, il ressemblera à ce roman chinois nommé « Kim Ping Mei » qu'un certain Hsu Wei écrivit peut-être au seizième siècle. C'est l'histoire d'un homme qui est un vaurien, qui court les maisons de thé, qui a six femmes légitimes plus une nuée de concubines et qui pratique à longueur d'années avec elles ce jeu vieux comme le monde que les Chinois de ce temps-là appelaient le « jeu de la lune et du vent ».

— Un feuilleton érotique ?

— A la télé, comme partout ailleurs, l'érotisme finira par passer. On ne dira d'ailleurs plus érotisme. Ce mot sera oublié comme les mots pornographie, obscène, obscénité. Ça sera d'ailleurs un feuilleton tout à fait moral puisqu'à la fin de mon modèle — le « Kim Ping Mei » — le héros Hsi Men perd la vie dans un excès de luxure.

— Un héros mortel ? Mais alors toutes vos belles théories...

— Hsi Men meurt mais, dans la suite du « Kim Ping Mei », Hsi Men revient... sous la forme d'un chien.

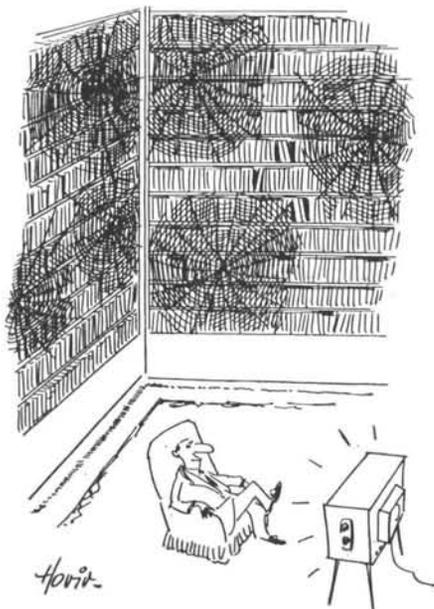
— Absurde ! Les téléspectateurs français ne marcheront jamais.

— Je ne vous le fais pas dire. Un pays ne croyant ni à la réincarnation ni même à la simple immortalité ne saurait concevoir de feuilletons dignes de ce nom. Tant que les directeurs de l'Office confondront « épisode » avec « tranche de vie », il n'y aura pas de feuilleton.

— Vous êtes pessimiste.

— Oui. Mais j'adore la télé et, question feuilletons, j'ai une très belle bibliothèque.

Rémo FORLANI.



Dessin de Hoviv
paru dans " Paris-
Match "

V. - Pas sérieux s'abstenir

ou

LES FOLLES JOURNÉES DE MAI 68



“ La liberté, c'est l'exil ”. Jean-Paul Sartre (“ Le Sursis ”).

La grève de l'O.R.T.F. — la plus longue des grèves de Mai 1968, puisqu'elle dura sept semaines — et ses conséquences — licenciements, mutations, réintégrations — ont fait couler beaucoup d'encre et suscité bien des commentaires. Et pourtant, faute de témoignages précis, sa réalité « vécue » demeure fort méconnue. Pour des dizaines de communiqués officiels et de mises au point, combien de discussions secrètes et de palabres privées, de retournements insolites et de trahisons imprévues, de rigueur et de farce, de courage et de lâcheté. Dans le grand bouillonnement de l'époque, les masques sont tombés, les vrais visages sont apparus, graves ou comiques, réfléchis ou cabotins. Aujourd'hui, bien des acteurs de cette tragi-comédie ont repris leurs rôles de composition et leurs têtes de circonstance. Aussi certains rappels ne manquent-ils pas de « piquant » et sont-ils, à bien des égards, salutaires. « Le Cra-pouillot », qui, grâce à un observateur (et à un magnétophone), vécut en direct les différents épisodes de cette grève, se fait un (malin) plaisir de rafraîchir quelques mémoires et de préciser quelques conduites.

TOUT commence le 16 mai 1968, à 18 h, dans le bureau de Charlie Meunier, chef des cameramen. Léon Zitrone est présent, ainsi que, notamment, Emmanuel de la Taille, Brigitte Friang et Louis-Roland Neil.

Brigitte Friang se lève et lit une motion qu'elle a rédigée avec Emmanuel de la Taille :

— Nous voulons, pour rétablir l'objectivité de l'information, le remplacement du directeur des Actualités télévisées par un « Comité de Vigilance à quatre ».

— Pas d'accord, rétorque Neil. Vous nous proposez un soviét...

— J'ai appris, crie un autre, que vous avez déjà envisagé une « charrette » dans laquelle se trouveraient Danièle Breem et Jean Benedetti (1). Et tout cela pour, finalement, appeler Jacques Sallebert à la direction non seulement du Journal mais de toute la Télévision. Cette procédure est trop dangereuse. Il ne faut pas rêver à l'impossible.

On est prié de garder son gilet

Le 17 mai, Brigitte Friang, Emmanuel de la Taille et Michel Honorin (ancien grand reporter) sont reçus par le directeur général-adjoint André Astoux (2) :

— Ce que vous faites actuellement, leur dit-il, ressemble à un dédouanement de dernière heure. Je ne peux pas vous autoriser à jeter ainsi le gilet (sic). Cela nuirait à votre réputation.

Lundi 20 mai, 15 h, dans la salle de conférence du S.E.I.T.A. (Tabacs et Allumettes), avenue d'Orsay, prêtée

(1) *A l'époque, le papelard chef du service politique de la télé. Fidèle soutien de tous les régimes. Décédé depuis les événements.*

(2) *Ancien briseur de grèves chez Simca. Est actuellement recasé dans une sinécure gouvernementale : la direction du Centre National du Cinéma.*



Gros Léon avait d'abord choisi la grève. Mais il a eu peur de rester sur le sable...

aux journalistes mutins (lesquels ont été expulsés de Cognacq-Jay). François de Closets, André Blanchet et Maurice Ferro font tour à tour des déclarations passionnées. Puis, Frédéric Pottecher intervient. En toute innocence, celui qui fut plus souvent le procureur que le commentateur des procès politiques du Régime s'exclame :

— Il n'existe pas de démocratie dans un pays qui admet un ministère de l'Information. Je demande la suppression de ce ministère.

A son tour Léon Zitrone prend la parole. Il déclare à propos de son refus, la veille, de présenter le Journal télévisé qu'« il vient de vivre la plus belle corrida de sa carrière ».

Gros Léon poursuit en affirmant avoir reçu, « dans les salons de hautes personnalités amies », les plus vifs encouragements :

— Je ne peux pas vous donner les noms de ces personnalités. Sachez seulement qu'elles touchent de très près Dieu le père. Vous pouvez me faire confiance.

Visiblement irrité, Claude Darget (au premier rang) se lève, ôte sa veste, la retourne, et l'enfile à l'envers...

Les sanglots longs de Pierre Loctin

Les jours suivants, on assiste à bien d'autres revirements spectaculaires. Et l'on entend de véritables mots historiques.

Ancien collaborateur du journal gaulliste *La Nation*, Maurice Ferro reste du côté des grévistes jusqu'au coup de poing sur la table du général de Gaulle, le 30 mai. Cela lui laisse le temps de prononcer une de ces formules qui font date dans les révolutions :

— Si les gendarmes viennent me réquisitionner, je mettrai un « Zip » sur ma bouche !

Autre journaliste, faisant aujourd'hui partie de l'équipe de Jacqueline Baudrier à « 24 heures sur la 2 », Raymond Girard, dit « Le cascadeur », propose de « réduire physiquement Sablier et Guillaud ».

— Je suis prêt, ajoute-t-il, à prendre Cognacq-Jay par les toits. Formons un commando !

On entend même Raymond Marcillac — dont le passage dans les rangs des grévistes aura été de courte durée — lancer cette héroïque proclamation du haut du balcon du studio 106 de la Maison de la Radio, où se tient l'assemblée générale quotidienne des grévistes :

— Si vous ne m'avez pas vu avant aujourd'hui, c'est qu'une crise de goutte me clouait au lit. Mais cette absence ne doit pas vous faire oublier que je suis un vrai socialiste, un gréviste de la première heure, je dirai même un précurseur de cette grève. Ceux qui me connaissent savent que je n'ai jamais renié ma signature, pas plus que je ne renierai celle que je vous donne. Je suis gréviste à deux titres : en tant que journaliste et en tant que cadre. Nous vaincrons !

Membre du service des Sports, sous les ordres de Marcillac, l'ineffable Pierre Loctin se livre de son côté à une délirante autocritique entrecoupée de sanglots :

— Je suis gaulliste et voici pourquoi : depuis l'âge de douze ans, je rêvais d'être journaliste. Je suis entré à la Télé de Lyon comme pigiste. J'y végétais, n'arrivant pas à

obtenir de contrat. J'ai rencontré alors le directeur de la station qui m'a demandé si j'étais franc-maçon. Je lui ai répondu que non. Il m'a invité à le devenir, sans quoi, m'a-t-il dit, je n'avais aucune chance de décrocher un contrat. Pour l'obtenir, j'ai dû entrer à l'U.N.R., afin d'être pistonné par les députés gaullistes du Rhône. Ce sont eux qui m'ont introduit auprès de Peyrefitte, auquel je dois d'être en pied dans la Maison. Voilà donc la preuve faite par moi que des influences politiques interviennent en permanence à l'O.R.T.F.

Avec l'humour froid qui le caractérise Claude Darget confie :

— De tous les grévistes, je suis le seul à avoir reçu mes salaires de mai et de juin.

— Comment cela se fait-il ? interroge Maurice Séveno.

— Vous savez bien, explique Darget, que depuis que j'ai gagné mes deux procès contre la direction de la Télé-

CE CHARABIA

HUIT juin 1968, 11 heures. Nous sommes au Ministère de l'Information. M. Guéna, assisté de M. de Bresson (nouveau directeur de l'O.R.T.F.) reçoit Emmanuel de la Taille et Stelio Lorenzi, représentant les journalistes grévistes.

Lorenzi prend la parole :

— Parlons net, et avant d'aller plus loin, je voudrais connaître, Monsieur le Ministre, votre position sur la « participation » au sein de l'O.R.T.F.

Il marque un temps, puis enchaine :

— La participation implique que tous soient informés d'une manière suffisante de la marche de l'entreprise et puissent, par des représentants qu'ils auront librement nommés, participer aux conseils de l'entreprise, afin d'y faire valoir leurs intérêts, leurs points de vue et leurs propositions.

Interloqué, M. Guéna s'exclame :

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Ce n'est pas sérieux, toutes vos histoires. En tout cas, je vous dis non, non et non !

— Vous en êtes bien sûr, reprend Lorenzi, impassible.

— Absolument.

Soudain, un doute effleure le ministre, tandis que M. de Bresson, dans son coin, toussotte, gêné.

— De qui est ce texte, demande M. Guéna d'une voix plus faible.

— Du général de Gaulle. C'est ce qu'il a déclaré, hier soir, à la Télévision.

Le visage du ministre pâlit :

— C'est un piège, s'écrie-t-il. Nous n'avons plus rien à nous dire !

vision, celle-ci m'a inscrit sur une liste spéciale. Elle ne veut plus d'ennuis avec moi. Pour elle, je suis désormais intouchable. Mais un intouchable qui continue à toucher...

Boute-en-train des révolutionnaires, Max-Pol Fouchet déclare, le 24 juin 1968, au studio 105 du Palais Gruyère :

— Cette grève n'est pas une grève comme les autres. Elle ne doit pas dépendre de la conjoncture politique. Il ne faut donc pas la casser. Chacun doit se sentir déshonoré

par la déclaration du para Guéna. Nous avons le choix entre l'abandon, le déshonneur et la poursuite de la grève.

Enfin, de Brigitte Friang (licenciée) cette envolée épique :

— Je vois que le climat se détériore. Je vous rappelle, en ce mois de juin 1968, qu'il a existé dans l'Histoire un autre mois de juin : celui de 1940. Cette année-là, alors que la France avait capitulé, un homme seul, de Gaulle, et un seul pays, l'Angleterre, ont décidé de résister. Ils n'ont pas craint d'être isolés — comme vous maintenant. Ils ont eu raison — comme nous avons raison. On a vu comment leur détermination les a conduits à la victoire. Notre combat, c'est celui de de Gaulle et des Anglais face à un régime d'oppression.

Léon, tu me fais de la peine !

Jeudi 4 juillet 1968, 20 heures, au studio 111 de la Maison de la Radio. Léon Zitrone s'explique devant l'Assemblée générale des journalistes grévistes :

— J'ai fréquenté ces derniers temps, selon mon habitude, les restaurants élégants et les postes à essence. Partout, de Biarritz à Paris, j'ai entendu que l'on me disait : « Mais, Monsieur Léon, pourquoi ne travaillez-vous plus ? ». Voilà la raison pour laquelle je veux cesser cette

grève impopulaire que plus personne ne comprend. Je me dois au public.

Frédéric Pottecher (qui sera écarté du Journal télévisé et se recasera à Europe 1) :

— Léon, tu ne t'es pas engagé dans la grève pour le public mais pour toi. C'est une question de dignité et d'honneur...

Zitrone :

— Suffit ! Si une fois rentré rue Cognacq-Jay, on me demande de refaire le Journal comme avant, eh bien, je le referai.

Robert Chapatte intervient :

— La clientèle de Léon qui trouve notre grève impopulaire n'est pas la même que la mienne. Les gens que je rencontre dans la rue, de même que les prosos qui suivent le Tour de France, m'applaudissent. Ils m'encouragent à vous dire qu'il faut continuer le combat pour notre indépendance de journalistes et la liberté de l'information. Léon, tu me fais de la peine...

Claude Darget se lève :

— Robert, tu as cent et mille fois raison. Quant à Léon, il donne aujourd'hui la mesure de sa grandeur.

Ancien présentateur-vedette et rédacteur en chef de la 2^e chaîne, Louis-Roland Neil se dressa à son tour :

— Moi, j'approuve entièrement Léon. Nous avons obtenu le maximum (sic). Nous n'obtiendrons rien de plus. Je rentre aussi.



AUTONOMIE ET LIBERTÉ DE L'O.R.T.F.

a la douleur de vous faire part du décès de la liberté d'expression et d'information à l'O.R.T.F. survenu le 4 Août 1968, date à laquelle 102 journalistes ont été licenciés ou mutés.

Regrets !

La levée du corps aura lieu à l'expiration du préavis de licenciement,

VENDREDI 4 OCTOBRE à 12 HEURES PRÉCISES
place de l'ancienne Gare Montparnasse.

Le cortège se rendra à la maison de l'O.R.T.F. où seront déposées fleurs et couronnes à partir de 13 h.

En ce jour de tristesse et d'espérance tous ceux qui restent attachés à la liberté de l'information sont invités à se joindre à la famille des journalistes et du personnel de l'O.R.T.F. endeuillée.

AUTONOMIE ET LIBERTÉ



Services Funèbres Spéciaux - Flins-78

Tract diffusé en août 1968,
à la suite des licenciements
massifs opérés à l'O.R.T.F.



Frédéric Pottecher : " Je ne suis plus qu'un pauvre et vieux monsieur... "

Jean-Pierre Chapel (actuel présentateur de la 2^e chaîne, spécialiste des questions spatiales) :

— De deux choses l'une, Léon. Ou bien, en rentrant demain, on te signifiera, comme à nos camarades de France-Inter, ta mise en vacances, ou bien on te demandera de réapparaître immédiatement devant les caméras

PIERROT NE RIT PLUS

A Louis-Roland Neil qu'il rencontrait à la Maison de la Radio, dans la matinée du 20 juin 1968, l'actuel directeur d' « Information Première », Pierre Desgraupes, confiait :

— Votre grève m'ennuie. Elle me fait perdre de l'argent.

De son côté, Pierre Lazareff déclarait aux représentants de Maurice Séveno et de Roger Louis, son ancien collaborateur à « Cinq Colonnes à la Une » :

— Il faut savoir finir une grève. Au début, celle-ci m'amusait, parce qu'elle était populaire. Elle ne l'est plus. Je ne ris plus !

du Journal. Te sens-tu en mesure d'accepter cette dernière consigne qui casserait définitivement notre unité ?

Neil se relève et, le nez pointé vers le plafond, lance :

— Quand un général japonais est vaincu, il se fait harakiri. De toutes mes forces, je vous supplie de m'écouter. Je vous demande à tous de voter la reprise du travail.

Maurice Séveno, furieux, tranche :

— Neil, tu n'es pas dans un meeting électoral. Tu dois te limiter à donner une opinion. Si tu veux t'ouvrir le ventre à la japonaise, tu es libre. Mais tu ne peux engager notre assemblée à en faire autant.

Louis-Roland Neil, en larmes :

— Je demande pardon à l'Assemblée. Adieu.

Rentrez chez vous on vous écrira...

Le lendemain, vendredi 5 juillet 1968, rue Cognacq-Jay, Léon Zitrone et Louis-Roland Neil, flanqués de cinq autres grévistes honteux, se présentent dans le bureau de Claude Couband, ex-collaborateur d'Alain Peyrefitte (et actuellement chef du bureau O.R.T.F. de New York).



Pour protéger les " jaunes " de la Télévision, le régime avait mobilisé sa garde noire.

qui remplace Neil à la rédaction en chef du Journal de la 2ème chaîne.

— Je n'ai rien à vous dire, lance Couband. Allez voir Guillaud.

Directeur du Journal télévisé et gaulliste intransigent, Guillaud les reçoit :

— Votre présence ici m'honore. Mais je suis obligé de vous demander de rentrer chez vous. On vous écrira. Enfin, peut-être...

— Mais moi, rétorque Louis-Roland Neil, je ne veux pas être renvoyé. Après tout, je n'ai fait la grève que pendant huit jours. Avant, j'étais en vacances...

Quant à Big Léon, il préfère aller se plaindre, quelques jours plus tard, dans le bureau du directeur de la Télévision de l'époque, M. François.

— Cette situation ne peut plus durer, se lamente-t-il. Quand je ne passe pas à l'écran, je m'aperçois que je vends moins de livres et qu'il vient moins de monde à mes conférences. Je dois revenir à l'antenne.

— Sortez, lui répond sèchement M. François. Et Zitrone s'en va, la tête basse et à reculons.



Nouvelle séance, houleuse, le jour qui suit le départ de Pompidou. Mario Beunat (licencié par la suite) préside et déclare d'entrée :

— Unité ? Unité ? Il y a ici des mous et des jusqu'aboutistes. Il faut trouver un intermédiaire.

De Closets (aujourd'hui à « Information Première ») :

— Cette grève a été une grève moderne mais que nous avons menée comme des Fanfan-la-Tulipe. Ne jugeons pas les positions de nos camarades (les défaitistes). Certains sont dans une situation déplorable. Ne parlons plus de morale mais de tactique. Il est certain que nous ne pouvons pas faire de fort Chabrol.

Jo Choupin (actuel adjoint de Pierre Sabbagh à la direction de la 1ère chaîne) :

— Je propose un vote pour décider si nous devons rentrer à Cognacq-Jay sans attendre la désignation du gouvernement qui doit succéder à celui de Pompidou, ou si nous devons rentrer le jour de la nomination de ce nouveau gouvernement. Nous demanderons alors une audience au nouveau ministre de l'Information. Nous verrons bien les résultats.

Claude Joubert (licencié) :

— Tu dis n'importe quoi. Vous êtes devenus fous !

Emmanuel de la Taille (licencié, puis réintégré à « Information Première ») :

— Joubert a raison. Nous ne sommes pas vaincus. Nous avons démontré après 7 semaines de grève, la grève la plus longue de cette période historique, que nous ne sommes ni des gogos ni des carpettes.

André Blanchet (licencié, puis réintégré à « Information Première ») :

— Je reviens à la proposition de Jo Choupin. Je dis, moi, qu'il faut lier notre retour non à la nomination du nouveau gouvernement mais à la rentrée de la nouvelle Assemblée nationale. Le gouvernement est l'émanation d'un parti. Or, nous sommes au-dessus des partis.

François Loncle (spécialiste des questions économiques, licencié) :

— C'est à de Closets que je veux répondre. Ton sentiment de culpabilité ne nous intéresse pas. Nous devons penser avec courage à l'avenir de la Télévision. Nous avons en face de nous des hommes politiques qui nous attendent le bâton à la main. Nous ne devons pas rentrer. Nous serions ridicules. Et pour répondre à Choupin et à Blan-

TEL EST MON DROIT

MAURICE Séveno téléphone à Michel Droit :

— Es-tu solidaire de notre mouvement ?

— Non !

— Accepterais-tu au moins de poser, au cours de ton entretien avec le Président de la République, une question sur l'objectivité de l'information à l'O.R.T.F. ?

— Non !

— Ce problème ne te semble pas important, sans doute ?

— Soyons sérieux ! Tu sais bien que le général de Gaulle ne me permettrait pas de poser une question qu'il n'aurait pas approuvée au préalable...

chet, j'ai la conviction que notre dossier sera enterré aussi bien par le gouvernement que par le Parlement, si nous nous rendons. Les députés se moquent de nous.

Claude Sautet (licencié, puis réintégré) :

— Il y a des négociations à Paris entre Américains et Nord-Vietnamiens. Que je sache, les Américains ne se sont pas rendus en pleine négociation.

De la Taille :

— Les Américains ont des bombardiers. Nous, nous n'en avons pas.

Brigitte Friang :

— Continuons le combat.

Claude Darget :

— Ministres et députés ? Ça ne compte pas. Seul un homme compte : Auguste. Vous demandez la clémence d'Auguste et vous savez qu'il ne vous l'accordera pas. Alors, je vous le demande : la continuation de la grève nous apportera-t-elle quelque chose ? Nous sommes entre nous. Les ministres sont entre eux. Les députés aussi. Et Auguste est seul à décider. Sa décision est prise. La vôtre aussi... pour le meilleur et pour le pire.

Frédéric Pottecher :

— Je suis depuis le début un jusqu'au-boutiste. Mais mon jusqu'au-boutisme me fait penser au travail d'un artisan du XIX^e siècle. Ceux d'entre nous qui ont repris le travail — n'est-ce pas Ferro et Zitrone ? — sont des médiocres. Nous, nous n'en sommes pas. Darget a raison quand il dit que les députés et le gouvernement se moquent de notre combat contre la médiocrité des programmes...

La faillite nous voilà !

12 juillet : dernière Assemblée générale au cinéma « Le Ranelagh ». Présidence : Jean Lanzi.

François de Closets :

— Rentrons avant la désignation du nouveau ministre de l'Information pour bien montrer que notre grève est apolitique. Nous continuerons le combat de l'intérieur.

Claude Joubert :

— Moi, j'étais contre cette grève au départ. On aurait été plus efficace en restant sur place, en refusant de participer à une entreprise d'intoxication et de propagande, et en imposant un journal objectif. Peut-être nous aurait-on mis à la porte, encore que j'en doute. Cela n'a pas été fait, car vous ne l'avez pas voulu. Vous avez décidé la grève. Je vous ai suivis. Puisque nous y sommes et que rien n'a changé, continuons.

Adam Saulnier (licencié, puis réintégré à « 24 heures sur la 2 ») :

— Notre Union des Journalistes de Télévision est en faillite financière. Je crois qu'il est préférable de reprendre le travail et de ne pas suivre nos terroristes.

François Loncle :

— En faillite ? C'est faux. Nous ne sommes pas en faillite. Et puis, nous avons encore toutes nos chances. Nous avons vu le général Stehlin. Il a promis de poser une question orale avec débat à l'Assemblée. Il nous demande de tenir jusqu'à lundi.

Mario Beunat :

— Nous devons rentrer, et vite. Nous poursuivons le combat de l'intérieur.

Jacques Abouchard (réintégré à « Information Première ») :

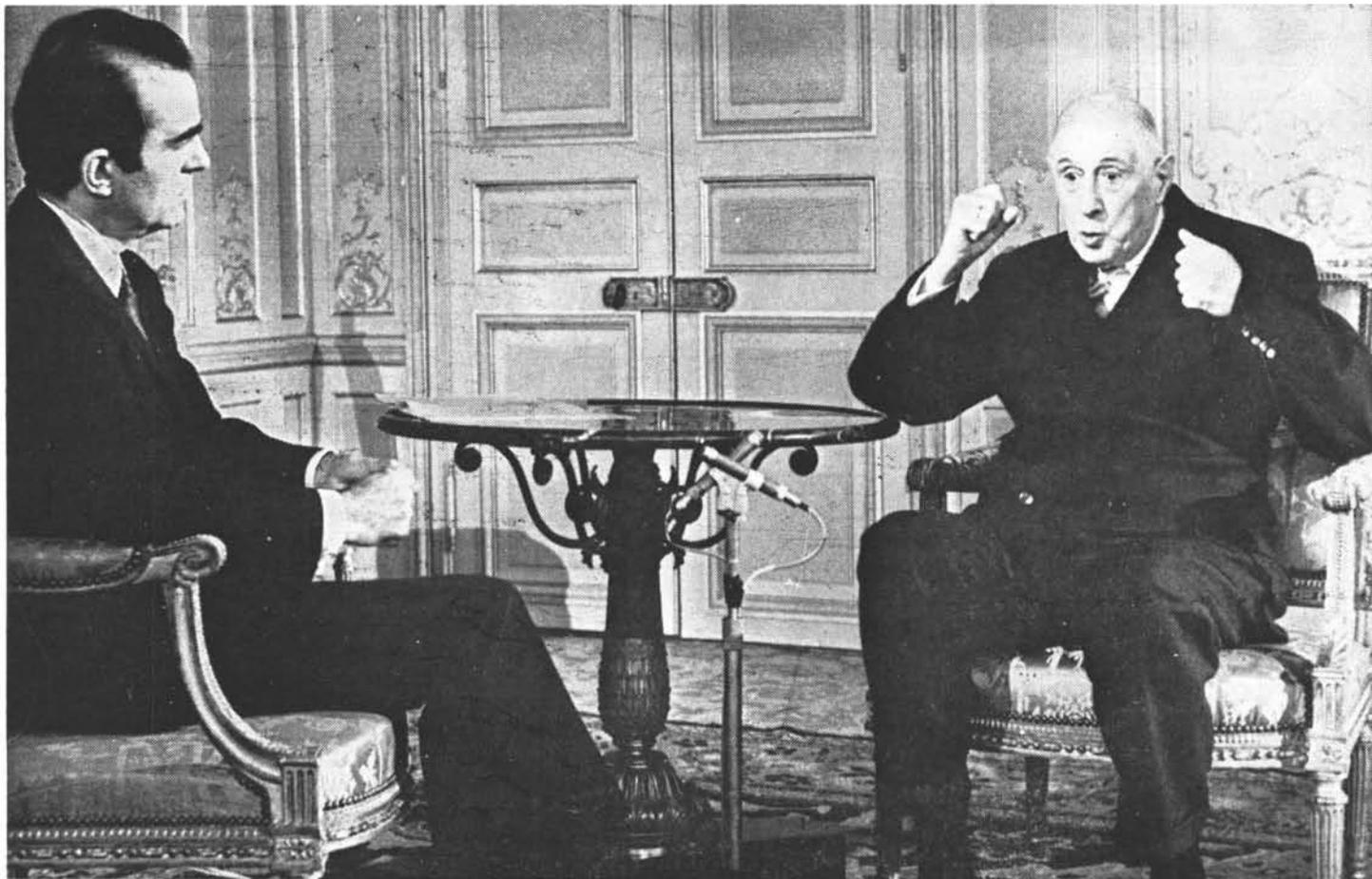
— Je ne comprends pas. Pourquoi cette grève, alors ? Où sont passés les 89 voix pour la poursuite du mouvement ? Où sont passés les détracteurs de Zitrone ? Vous plaidez aujourd'hui son dossier. Votre proposition, MM. de Closets et Beunat, est malhonnête.

Mario Beunat :

— Comment ?

François de Closets :

— Jacques s'égare. Je maintiens qu'il ne nous reste plus qu'à sauver les meubles et à rentrer dans l'honneur.



Tout est rentré dans l'ordre : le général a retrouvé son bon Droit.

Maurice Séveno :

— Vous voulez rentrer sans avoir rien obtenu. Vous vous « zitronisez »...

Pierre Bourget (spécialiste des questions médicales, licencié, puis réintégré à « 24 heures sur la 2 ») :

— Rentrons demain, sinon ils auront notre peau. Ils n'auront pas de pitié.

Thierry Roland (reporter du Service des Sports, licencié, puis réintégré à France-Inter) :

— Les lâches veulent prendre le pouvoir. Je dis « non » à l'abandon de la grève.

Frédéric Pottecher, qui a lâché le camp des durs :

— Roger Lanzac a été repris. Et, pourtant, il a fait la grève avant de la cesser avec le personnel O.R.T.F. non

journaliste, qui nous a abandonné. Cela veut dire que nous avons aussi nos chances...

Finalement, l'Assemblée vote la reprise du travail.



Le 13 juillet 1968, les journalistes grévistes se sont donné rendez-vous, place de l'Alma, au café « Le grand Corona ». Ils tiennent là une ultime réunion, avant de traverser le célèbre pont de l'Alma, de l'autre côté duquel les attend la direction de la Télévision. En sanglots, Frédéric Pottecher s'écrie :

— Si j'avais 25 ans, je quitterais ce pays. Mais je ne suis plus qu'un pauvre et vieux monsieur. Reconnaissons notre défaite et rejoignons le camp de la médiocrité.



CAMÉLÉON

Pourquoi Léon Zitronne s'est-il imposé comme le meilleur commentateur hippique ?

Parce qu'avant chaque course, il est capable d'expliquer, avec beaucoup de conviction, pourquoi tel cheval va gagner. Et aussi parce qu'après l'arrivée, il est capable d'expliquer, avec autant de conviction, pourquoi ce cheval n'a pas gagné.

Mina et André Guillois
(Notre rire quotidien - Calmann-Lévy)

Un article inédit d'Henri Jeanson

Journal Télélysée

Au « Crapouillot », Henri Jeanson était chez lui. Il en aimait la liberté, l'impertinence et les indignations. Lui qui avait appartenu à l'équipe de Jean Galtier-Boissière n'avait pas hésité un instant à se joindre à la nôtre, donnant une préface vive et cinglante à notre premier numéro.

Il aurait dû naturellement participer à ce numéro-là, lui, le téléspectateur en colère. Ce plaisir lui revenait de droit. La télé, c'était la lucarne d'où il regardait de haut la comédie humaine. La mort l'en a empêché.

Comme il va nous manquer...

Mais nous avons voulu qu'il soit quand même présent parmi nous, l'ami Jeanson, avec sa verve superbe, sa force et son grand rire féroce. C'est pourquoi nous publions cet article écrit en avril 1968 et demeuré jusqu'à présent inédit.

Lisez-le : seuls les noms ont changé. Pour le reste, il n'y a pas un mot à retirer, pas une ligne à couper.

C'est bien la preuve que la bonne polémique ne vieillit pas, ne date jamais. Comme des dessins de Forain, les coups de griffe et de plume de Jeanson échappent à l'usure du temps.

LE Journal Télélysée — son titre l'indique — appartient au domaine réservé de qu'on vous savez, comme le dit si joliment la spirituelle Carmen Tessier quand elle n'écrit pas, ce qui lui arrive plus souvent qu'elle ne signe.

Le Journal Télélysée a momentanément pour rédacteur en chef apparent — car c'est une place où l'on reçoit vite ses huit jours et où l'on ne fait qu'entrer et se faire sortir — un nommé Édouard

Chamard, né à Bagdad (Irak), ce qui n'a rien de péjoratif. M. Édouard Chamard a pris le symbolique pseudonyme de Sablier, voulant sans doute suggérer qu'il n'a aucune illusion, qu'il sait très bien à quoi s'en tenir et qu'il n'est là que le temps de se faire cuire un œuf. Il a pourtant contracté une assurance tous vices en devenant, à toutes fins utiles, membre du comité directeur de l'U.N.R.

“ Je vois, observait, fine mouche, la spirituelle Carmen Tessier, qu'il sera

plus dur à desceller que ses prédécesseurs (1) Sallebert et Marcillac et que, pour lui faire rendre son sablier (2), il faudra se lever plus tôt que d'habitude. »

Quand il fut officiellement nommé rédacteur en chef à titre provisoire, M. Sablier accorda quelques interviews.

— Je ne change pas la formule du journal, dit-il. Je vois que c'est la meilleure au point de vue souplesse de l'information (*Télé-7 Jours*).

La souplesse de l'information et celle des machins et autres Pierre Roubaud... (non, supprimez Pierre Roubaud, ces machins-là sont des trucs qui n'ont pas de nom). Je recommence : la souplesse de l'information et la souplesse des machins chargés de nous la transmettre oralement constituent, en effet, la qualité majeure du « Journal » — si j'ose m'exprimer ainsi — et l'on sait gré au grand Calife de Bagdad de mettre l'accent — encore une formule toute faite — sur cette particularité : la souplesse, l'élasticité, la malléabilité de l'Information en général et du personnel en particulier.



En quoi consiste cette souplesse ?

Eh bien, M. Jacques Thibau, codirecteur de l'O.R.T.F. à titre temporaire, qui vient d'être, sans préavis, éjecté de son poste à titre définitif, nous le dit sans ambage.

Écoutez-le.

Un orfèvre vous parle :

« Chaque matin vers onze heures une dizaine de fonctionnaires se réunissent et se demandent 1^o : ce dont la télévision ne doit pas parler ; 2^o : les inaugurations et cérémonies officielles qui doivent être largement couvertes. C'est pourquoi les omis-

sions sont si fréquentes et les inaugurations si présentes, et c'est pourquoi le public ressent quelquefois une impression de malaise confus lorsque, chaque soir, il tourne le bouton pour entendre et regarder le Journal télévisé. »

Ainsi, chaque matin, de son pas cadencé de rédacteur en chef, Sablier se rend au ministère et monte aux ordres.

La souplesse de l'Information...

Puis, il redescend et regagne, au pas de chasseur (de chez Maxim's) son bureau de rédacteur en chef à titre provisoire.

Là, il attend.

... Il attend qu'on lui téléphone du S.L.I.I. pour confirmer les ordres.

Car les ordres eux-mêmes, sous ce régime de peaux de bananes, sont donnés et reçus à titre temporaire.

Mais qu'est-ce que le S.L.I.I. ?

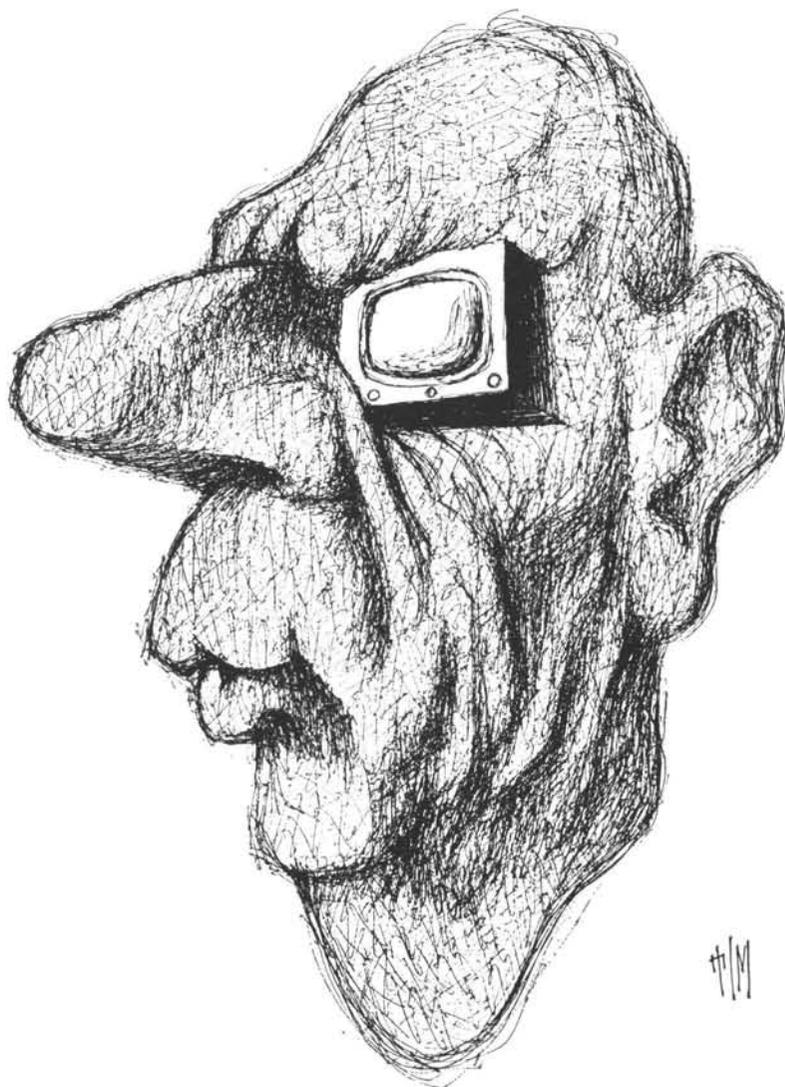
Le S.L.I.I. (Service de Liaisons Interministérielles pour l'Information) est une officine née, il y a quatre ans, des cogitations d'un ministre de l'Information à titre temporaire, M. Peyrefitte (3), sorte de Rastignac de bazar, aux doigts crochus, aux dents aussi longues que les oreilles et au profil en lame de poignard.

M. Peyrefitte (à qui les étudiants viennent de donner le sobriquet de *Pir-*

(3) Depuis, ce Peyrefitte, « convaincu d'imbécillité à la suite de son fiasco à la T.V., a été muté de ce fait à la recherche scientifique, où il a succédé à un illustre savant, à une authentique valeur cérébrale : M. Palewski » (Jean-François Revel dixit). M. Palewski dont la haute intelligence, usée par tant de laborieuses veillées, inquiétait son entourage, fut hospitalisé et mis en observation au Conseil Constitutionnel, où on ne lui demande plus, comme aux autres pensionnaires, que de répondre oui aux questions que le Pouvoir feint de lui poser pour l'occuper... Puis, M. Peyrefitte, de nouveau convaincu d'imbécillité après son fiasco à la Recherche Scientifique, fut muté de ce fait à l'Éducation nationale en remplacement d'un autre inadapté, M. Fouchet. M. Fouchet, convaincu lui aussi d'imbécillité, à la suite de son fiasco rue de Grenelle, fut muté au ministère de l'Intérieur pour y succéder à M. Roger Frey, qui, convaincu d'imbécillité à la suite de son fiasco politico-policier, est devenu ministre de je ne sais plus quoi. Aux dernières nouvelles, le règne de M. Peyrefitte donne déjà d'assez jolis résultats. Quant à M. Fouchet, dont le fiasco à l'Intérieur s'annonce encore plus brillant que le précédent et qui s'est ridiculisé publiquement à plusieurs reprises, on songe à créer pour lui un ministère de la Gaffe. C'est ce qu'on appelle en terme Général la stabilité ministérielle...

(1) Lapsus involontaire de la spirituelle Carmen Tessier. Lire : prédécesseurs. Le lapsus est une maladie qu'elle a contractée en bavardant un peu trop souvent avec son ami René Floriot, avocat de la veuve et de l'orphelin, et bourreau de la langue française.

(2) Calembour volontaire de la spirituelle Carmen Tessier. Elle porte toujours, m'a dit Yvan Audouard, un tablier pour ne pas se salir quand elle fait, la chère petite, ses pâtés de la commère.



Dessin de Tim

flic) confia la direction du S.L.I.I. à un monsieur Barbier, ancien administrateur des colonies à Dakar.

Un négrier, quoi de mieux pour superviser un journal ?

Le Barbier ne fonctionnerait déjà plus...

Un autre barbouzier nommé Donieul, spécialiste du porte à porte dans les cabinets préfectoraux et ministériels, lui aurait été substitué.

Sous son impulsion, le S.L.I.I. serait devenu " un organisme d'orientation et de censure ".

M. Goebbels a fait école...

Et, cette fois, ce n'est pas M. Thibau qui dénonce ce scandale mais le journal de M. Giscard d'Estaing. Je cite :

« Il y a danger à conditionner ainsi l'opinion ; lorsque le chloroforme n'agit plus, le réveil est brutal, nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises (...). L'État contrôle déjà étroitement la radio officielle, le S.L.I.I. met bon ordre aux images de la télévision, enfin, le mauvais coup que prépare le gouvernement sur la presse écrite mettra celle-ci à sa merci. C'est ainsi que l'on revient à la publicité à la télévision, dont les conditions d'introduction, fort douces au départ, seront par la suite un constant moyen de pression sur la presse écrite entre les mains d'un Premier ministre quel qu'il soit (et l'on imagine à cet égard ce que pourrait faire, par exemple, un ministre de l'Information de la Fédération travaillant sous le contrôle de collègues communistes). Alors,

il n'y aura plus d'information libre ni à la radio, ni à la télévision, ni dans les colonnes de nos journaux, et la France n'aura plus que les formes et les rites d'une démocratie ».

Exact.



Le Journal télévisé n'est pas ce qu'il devrait être : le journal objectif d'une Nation. Il n'est que l'organe de propagande d'un chef de... disons de parti.

Et c'est pourquoi les nouvelles nous sont livrées filtrées, déformées, truquées au profit de quelques farceurs.

C'est pourquoi " couvrant largement les manifestations et les cérémonies officielles ", nous assistons chaque jour aux mêmes courts métrages burlesques d'un Charlot sans génie qui ne fait plus rire personne (Charlot voyage, Charlot et Mabel, Charlot rentre tard, L'émigrant, Charlot policier, Charlot dictateur, Charlot et le comte, Charlot vagabond) et aux mêmes entrées de cirque des mêmes pitres dans la cour de l'Elysée-Palace : Pion-Pitre-Dou, Clown de Mioûrville, Joxe and Edgar, sans parler des sauteurs

irakiens, des joueurs de balalaïka, des petits chanteurs canadiens, tous présentés et commentés par un Monsieur Loyal à tête de Tartuffe ou par un Tartuffe à tête de Monsieur Loyal : The little Gorse (extra).

C'est pourquoi aussi le Journal télévisé sert exclusivement les minables rancunes d'un vieux xénophobe qui ne pardonne pas aux Anglais de l'avoir reçu, logé, nourri, habillé, blanchi et fourni d'argent de poche pendant quatre ans, et aux Américains de l'avoir débarqué en France. Seule façon peut-être de s'en débarrasser...

Et, histoire de rire, relisons cette vieille coupure de presse, parue dans *France-Soir*, il y a quelques années :

" Entendu hier matin par la commission de la Presse de l'Assemblée nationale, M. Roger Frey, ministre de l'Information, a fait un exposé sur la presse écrite et parlée. Après avoir tout d'abord souligné « la nécessité d'une presse indépendante dans un régime démocratique », le ministre a confirmé qu'il n'était pas question d'admettre la publicité à la R.T.F. "

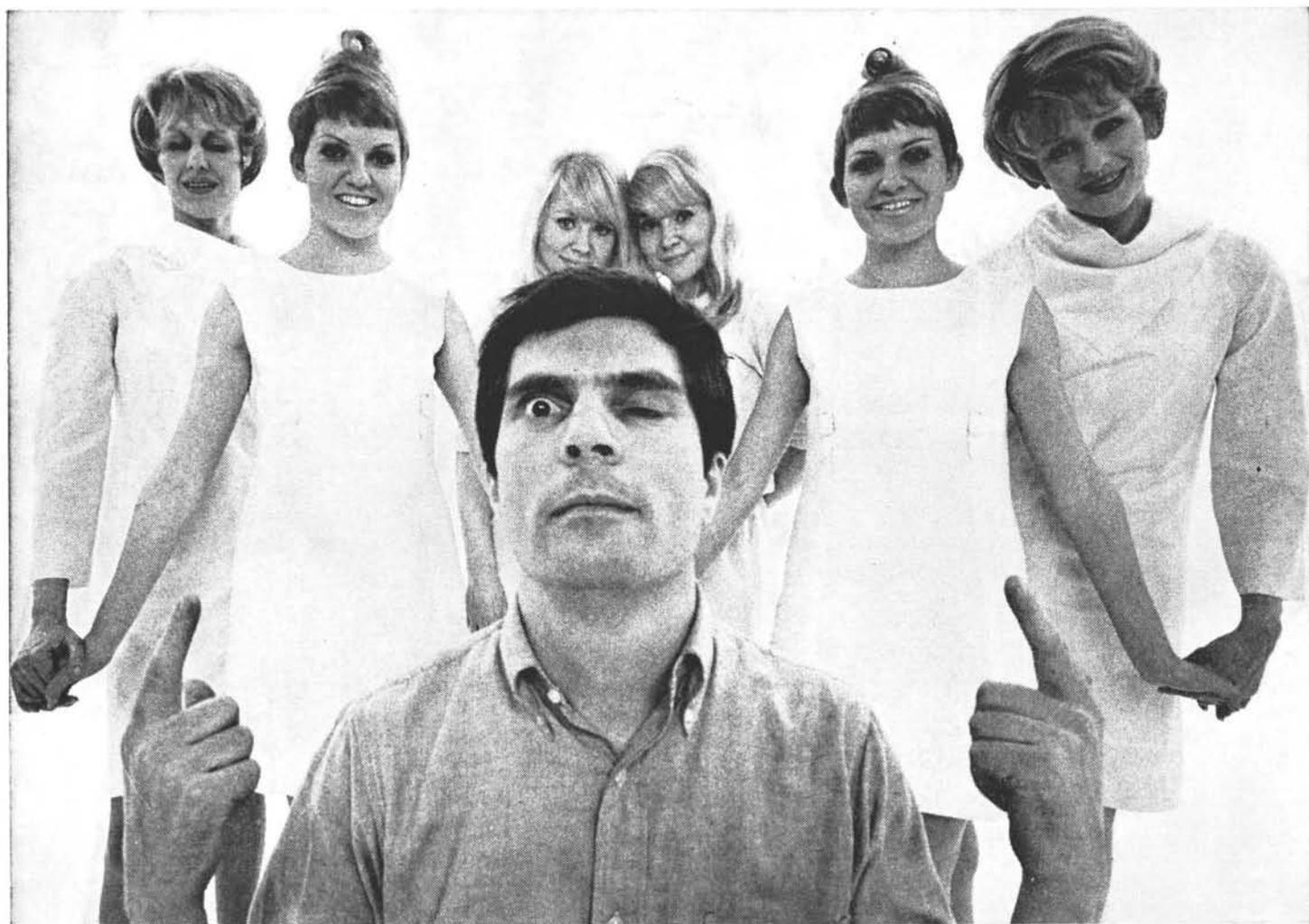
Henri JEANSON.



Dessin de Jacques Faizant paru dans " Le Figaro ".

VI. - Les Coulisses de l'emploi (des fonds)

ou

LES TÉLÉ-
GASPILLEURS

Si un Averty en vaut deux, ses émissions, elles, sont loin de valoir ce qu'elles coûtent !

IL est deux choses qui, à la Télévision, sont aussi secrètes que les comptes numérotés dans les banques suisses, aussi impénétrables que les desseins de la Providence et aussi jalousement gardées que les perles de la couronne, ce sont les coûts réels des émissions et leurs indices-d'écoute.

Les « coûts » des émissions comprennent *les frais de*

programmes (cachets versés aux comédiens, réalisateurs, producteurs ; frais de mission ; location de meubles, accessoires et costumes ; primes d'inédits des auteurs) et *les frais techniques*. Ensemble, ils représentent la quasi-totalité des dépenses engagées pour la réalisation d'une émission, à l'exclusion des frais de diffusion, c'est-à-dire l'utilisation des émetteurs.



Jacqueline Baudrier, directrice de " 24 heures sur la 2 " : ça monte !



Pierre Desgraupes, directeur d'" Information 1ère " : ça ne monte pas !

Les « indices d'écoute », eux, sont établis à partir de sondages effectués quotidiennement auprès de 2.500 personnes par l'I.F.O.P., la S.O.F.R.E.S. et la société Auditel, en vertu de contrats passés avec l'O.R.T.F. Pour éviter les fuites et permettre à la direction de l'Office de les exploiter à sa guise, ces sondages « bruts » (c'est-à-dire non déchiffrés) sont transmis « pour analyse » à un service spécialisé dirigé par M. Oulif. Lequel, après intervention d'ordinateurs et avec l'aide de 35 personnes, dont trois psycho-sociologues, dix enquêteurs et un mathématicien, rédige des « fiches d'opinions ». Celles-ci se présentent sous la forme de deux ou trois feuillets ronéotés et frappés en rouge du sceau « confidentiel ». Ces véritables feuilles de température du petit écran sont envoyées chaque jour à un nombre très restreint de destinataires — dont la douzaine de directeurs-maison et certains membres du cabinet du Premier ministre, en l'occurrence ses conseillers pour l'Information, MM. Vauris et Hunt.

Chaque émission est ainsi dotée d'un « coefficient d'écoute » (pourcentage de téléspectateurs qui ont suivi la retransmission de l'émission) et d'un « coefficient de satisfaction » (pourcentage de téléspectateurs qui, ayant suivi l'émission, ont été satisfaits). Etant entendu que chaque point (c'est-à-dire chaque 1 %) représente 300.000 téléspectateurs, il est assez facile de savoir combien de Français se sont branchés sur telle ou telle émission et combien, parmi eux, l'ont appréciée.

En dépit de toutes les précautions prises — on se demande bien pourquoi, d'ailleurs : ne vit-on pas en démocratie et l'argent de la Télévision n'est-il pas l'argent des Français ? — nous avons tout de même réussi à soulever un coin du voile. Et, tout de suite, une première remarque s'impose : les émissions les plus suivies et les mieux appréciées du public ne sont pas forcément celles qui ont coûté le plus cher. En revanche, quelques-uns des plus beaux navets cultivés sur le petit écran ont englouti de véritables

fortunes, et certaines émissions qui n'atteignent qu'une très faible audience à une heure de grande écoute ne justifient nullement leur prix de revient élevé.

Une seconde remarque préliminaire est également nécessaire. Elle découle du Rapport n° 455, annexe n° 36, présenté en 1967 par la Commission des Finances. Dans ce rapport, le député U.D.R. (actuel secrétaire d'Etat) Robert-André Vivien notait :

« Un tiers environ des émissions réalisées sont produites dans les limites prévues par le devis de réalisation.

« En ce qui concerne les deux tiers restants, les pourcentages d'augmentation se situent en moyenne aux environs de 18 %.

« D'une façon générale, les écarts constatés résultent de modifications, volontaires ou fortuites, apportées aux plans de travail initiaux pour des raisons variables : grèves, mauvais temps, incidents techniques, etc. » (comprenez : caprices ou incompétences des producteurs et réalisateurs).

C'est dire combien les chiffres publiés par l'O.R.T.F. sont sujets à caution et combien les coûts réels sont souvent différents des coûts avoués. Mais voyons tout cela de plus près en passant en revue les grands secteurs d'émissions.

A. - LES EMISSIONS D'INFORMATION ET LES DOCUMENTAIRES

Ce n'est plus aujourd'hui un secret pour personne, rue Cognacq-Jay : au lieu d'améliorer l'écoute des Actualités télévisées de la 1ère Chaîne, la réforme de M. Chaban-Delmas, à l'origine de la nomination de Pierre Desgraupes, a fait fuir de nombreux téléspectateurs. Et pourtant ce ne sont ni les moyens techniques ni les moyens financiers qui ont manqué.

— Il n'est pas écrit, déclarait Pierre Desgraupes en prenant ses fonctions, que la 1ère Chaîne va reprendre des clients à la 2^e chaîne, et vice-versa. Où irons-nous chercher les nouveaux clients ? Ce n'est pas difficile à deviner : à la radio. Et puis, il y a près de la moitié de ceux qui ont acheté une télévision qui, jusqu'à présent, ne la regardaient pas ou ne la regardaient plus. Sur ces 45 % nous pouvons aussi en reprendre quelques-uns.

Mauvais calcul !

Les sondages révèlent en effet que, malgré des dépenses qui se sont élevées à 5,6 milliards légers pour 1970, « Information 1ère » a une écoute qui va de 35 à 40 % pendant les week-ends, et de 48 à 50 % en semaine. Moins que ce qu'obtenait, avec un budget beaucoup plus modeste, le prédécesseur de Desgraupes, Jean-Louis Guillaud (55 %).

L'ARTICLE 1 CONTRE L'ARTICLE 2

S I la réforme des Journaux télévisés tendait à créer une saine émulation entre les deux Chaînes, il est une autre concurrence, beaucoup plus sournoise celle-là, qui s'est développée à l'intérieur de chacune des « Unités d'Information ». Elle met aux prises les journalistes eux-mêmes. Il faut, en effet, savoir que ceux-ci se répartissent en deux catégories :

1) Ceux (les anciens) qui appartiennent à l'Article 1, c'est-à-dire les « statutaires », qui font partie intégrante de la Maison ;

2) Ceux (les nouvelles recrues) qui relèvent de l'Article 2, c'est-à-dire les « contractuels », engagés pour une durée temporaire, renouvelable.

C'est ainsi qu'« Information 1ère » emploie 14 journalistes « contractuels » pour 63 « Article 1 », tandis que le Journal de la 2^e Chaîne n'utilise que 4 « contractuels » pour 50 « Article 1 ».

De cette situation embrouillée résulte un conflit permanent entre les vétérans de l'Article 1 (dont les niveaux s'échelonnent de 1, le plus bas, à 8) et les nouvelles recrues de l'Article 2, mieux payées sous le prétexte discutabile de la précarité d'emploi.

A la direction d'« Information 1ère », Pierre Desgraupes bénéficie d'un contrat de 2 ans lui garantissant 18.000 F par mois (répartis en 8.000 F de fixe, 8.000 F d'« indemnités spéciales devant lui garantir un traitement égal à celui qu'il avait avant d'entrer en fonction », et 2.000 F d'« indemnité pour insécurité d'emploi »).

Desgraupes, ainsi que tous ses nouveaux collaborateurs, resteront à l'Article 2 tant que les licenciés de Mai 1968 n'auront pas été réintégrés.

En revanche, venue de la radio, la directrice de « 24 heures sur la 2 » est la principale victime de l'Article 1. Classée au niveau 8, Jacqueline Baudrier percevait un salaire mensuel de 5.767,20 F, soit environ

trois fois moins que Desgraupes. A force de protestations, elle a obtenu un rajustement qui porte désormais ses émoluments à 8.000 F par mois. Cela ne l'empêche pas de jeter parfois un regard d'envie du côté du rédacteur en chef d'« Information 1ère », Joseph Pasteur, qui, avec ses 12.000 F par mois, bat encore largement Madame la directrice.

Mêmes conflits au niveau subalterne. Sur la 1ère Chaîne, Jean Lanzi (Article 1) encaissait seulement, à l'échelon 6, 4.119,41 F. Mais, « en raison de sa compétence et de son ancienneté », il a été élevé dernièrement à l'échelon 7 (4.697,64 F), en compagnie de Francis Mercury, chef du service de politique étrangère. Malgré cette augmentation, il n'a pas rattrapé les 5.000 francs d'Etienne Mougeotte, ni surtout les 8.000 F de Philippe Gildas et de François-Henri de Virieu. Ce dernier, chef du service de politique intérieure, c'est-à-dire au même rang que Mercury, gagne donc près du double de son collègue. Etonnez-vous, après cela, qu'il y ait des jaloux !

Autre exemple : Bernard Volker, grâce à l'amitié de son ancien patron Jean-Louis Guillaud, bénéficie de l'Article 1, échelon 6. Mais il ne décolère pas de voir qu'Alain Cancès, venu d'Europe 1, gagne chaque mois 500 F de plus que lui, grâce à son Article 2.

Sur la 2^e Chaîne, Léon Zitron est de loin le salarié le plus aigri par les avantages qui ont été consentis aux nouveaux journalistes. Il n'a pas encore digéré son long maintien à l'Article 1, échelon 6, alors que Jacques Ourévitch, venu de l'extérieur, obtenait dès son arrivée 6.500 F par mois...

Rassurez-vous, cependant : « Big » Léon n'en est pas réduit à la mendicité. Tout d'abord, il vient de passer à l'échelon 7 ; ensuite, il a obtenu la permission d'arrondir très confortablement ses fins de mois grâce aux cachets que lui rapportent ses multiples participations à différentes émissions télévisées.

Même un événement comme la mort du général de Gaulle n'est pas parvenu à augmenter le coefficient d'écoute, alors que tous les journaux ont doublé, triplé et même parfois quadruplé leur tirage. Le Journal télévisé, commun aux deux chaînes pendant les trois jours de deuil, n'a pas dépassé 47 % d'audience, tandis que la retransmission des obsèques, à Colombey, plafonnait à 43 % (pourcentages à peu près égaux à ceux obtenus lors du référendum historique du 27 avril 1969 et de l'abdication du Général-Président).

A côté du Journal télévisé, les magazines d'information de la 1ère Chaîne ne font que très rarement le plein. Sous la houlette rouge d'Olivier Todd, « Panorama » oscillait entre 20 et 25 %, alors que « A Armes Egales », la seule vraie réussite de l'équipe Desgraupes, a atteint 49 % lors de l'affrontement Jean-Jacques Servan-Schreiber - Giscard d'Estaing, 35,4 % pour le face à face Garaudy-Daniélou et 37 % pour le débat Séguy-Ceyrac.

AVERTYSSEMENT

« **P**AYEZ et vous serez considérés », dit l'adage. Eh bien, cela n'est pas vrai à l'O.R.T.F. Pour Jean-Christophe Averty, par exemple, vous resterez toujours un « cochon » de payant.

Nous n'inventons rien : lisez plutôt ce que ce petit génie incompris a déclaré — textuellement — par un beau jour de mars 1968, au Marché International des Programmes, à Cannes, devant un aréopage de professionnels (dont quelques-uns des gros bonnets de l'Office).

— Pourquoi voulez-vous faire de bons programmes pour des gens impolis qui les regardent en mangeant ? Cela est bon pour les producteurs populaires. Même si ça doit leur coûter de perdre tout auditoire, je conseille à tous les réalisateurs de suivre ma doctrine : « Donnons du son aux COCHONS et travaillons pour nous ! »

« Cela veut dire que la Télé doit être comprise par ses techniciens comme un art de bouche à oreille, de curieux à curieux, se pratiquant uniquement pour soi, sans se préoccuper des avis alentour et des indices d'écoute qui, dans mon cas précis, sont nuls. Qu'importe ! Il vaut mieux, si on le peut, parler dans un désert à un chameau plutôt qu'à 20 millions d'imbéciles.

« Favoriser les individualités contre le mécontentement populaire est la planche de salut de la T.V. Quand je dis qu'un téléspectateur mécontent vaut mieux qu'un téléspectateur satisfait, je ne reprends que la phrase du philosophe qui a dit : « Faut-il être un porc mécontent ou un Socrate satisfait ? »

Quant à ceux qui prétendent que les « redevanciers » ont des droits sur moi parce qu'ils paient 10.000 A.F. par an, je leur rétorque d'abord que c'est là une maigre somme qui ne leur donne que le droit de se taire — elle leur permet d'avoir l'heure et la météo gratuitement — ensuite que je ne leur dois aucun compte ! Je ne suis pas cuisinier à leur service ».

Fin de citation.

Que pensez-vous qu'il arriva ? Les délégués étrangers, ahuris, se regardèrent dans le blanc des yeux. Les gros bonnets de la Télévision gloussèrent dans leur cravate. Quant à M. Averty, bien loin d'essayer le moindre reproche pour cette ahurissante « sortie », il continua de se satisfaire lui-même dans les studios de l'O.R.T.F. A l'insatisfaction générale de 20 millions d'imbéciles...

Pourtant, comme nous le disions plus haut, ce ne sont pas les moyens qui manquent. Cette année, pour un total de 701 h 40 d'émissions, « Information 1ère » dispose d'un budget de 63,3 millions de francs lourds (plus de 6,3 milliards anciens), soit 730 millions de francs légers de plus qu'en 1970. Soit également un prix de revient horaire atteignant les 9 millions anciens.

De son côté, la directrice de « 24 heures sur la 2 », Mme Jacqueline Baudrier, à qui Desgraupes n'a pas plus pris de téléspectateurs qu'il n'a détourné d'auditeurs de la radio, peut se vanter à juste titre de résultats meilleurs.

Après avoir longtemps stagné entre 2 et 4 %, « 24 heures sur la 2 » réussissait en novembre dernier à dépasser les 7 % pour atteindre en janvier 71 les 15 % (environ 4,5 millions de téléspectateurs).

Certes, ce n'est pas le Pérou (12 millions d'habitants !), mais les progrès sont sensibles et Mme Baudrier ne désespère pas d'approcher un jour, avec son journal, l'indice moyen d'écoute de la 2^e Chaîne (34 %). En conséquence on peut estimer qu'elle a mérité les 460 millions anciens qui ont été ajoutés, cette année, aux 4,4 milliards de son budget 1970. Ce qui, pour 474 heures de programmes, porte le coût horaire à un peu plus de 10 millions d'anciens francs.

Pourquoi cette différence (environ 1 million ancien) entre les coûts horaires des deux journaux ? Elle s'expliquerait, selon les spécialistes, par l'emploi à « 24 Heures sur la 2 » de la couleur, plus onéreuse.

Plus surprenante, en revanche, est la différence du nombre d'heures accordées à chaque unité. Mais, là, il faut tenir compte du fait que la 2^e Chaîne, qui diffusera, en 1971, 227 heures de moins que la 1ère, a un volume global d'émissions moins important, si bien que, dans l'esprit de l'état-major de l'O.R.T.F., chacune des deux chaînes consacre à l'information un pourcentage à peu près identique.

Lénine fait fuir les téléspectateurs

Un mot enfin sur les documentaires, qui, sans relever directement de la compétence des directeurs des Actualités télévisées, participent cependant très largement à l'information du public.

Le lundi 9 novembre dernier, la 1ère Chaîne diffusait, à 21 h, un incroyable « Lénine par Lénine » qui ne recueillait que 15 % d'écoute, contre 48 % à « Information 1ère » qui l'avait précédé. Résultat : une perte de 9,9 millions de téléspectateurs pour la 1ère Chaîne, perte due à la fois au caractère franchement tendancieux de l'évocation proposée (les Français ne sont finalement pas toujours dupes !) et au passage sur la 2^e Chaîne de l'émission de variétés, coûteuse mais populaire, « Deux sur la 2 », de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault. Celle-ci battait d'ailleurs ce jour-là tous les records d'écoute de la Chaîne couleur avec 14,4 millions de téléspectateurs (48 %).

Bien sûr, on a prétendu que la fuite du public devant ce « Lénine par Lénine » était due essentiellement à « l'esprit culturel » d'une émission à caractère historique. Balivernes !

Quinze jours plus tard, un lundi également, à la même heure, la 1ère Chaîne diffusait le premier épisode d'un



Philippe Ducrest (à droite) a dépensé 800 millions pour tourner la " Duchesse d'Avila " ! Mais jusqu'ici la duchesse n'a pas encore daigné paraître à l'écran. A l'O.R.T.F., les fantômes sont hors de prix !

autre document à caractère historique, dû à Jean-Louis Guillaud, Henri de Turenne et Daniel Costelle : « La bataille du Pacifique ». Ecoute : 45 % (13,5 millions de personnes) contre seulement 35 % à « Deux sur la 2 », qui perdait ainsi, ce soir-là, près de 4 millions de téléspectateurs par rapport au lundi précédemment cité.

Quant au prix de ces deux excellents épisodes de la série des « Grandes Batailles », nous croyons savoir qu'il n'a pas dépassé les 120 millions anciens, pour 3 heures d'antenne, alors que « Tora ! Tora ! Tora ! », film pour grand écran inspiré par les mêmes événements, a coûté à M. Darryl Zanuck 13 milliards d'anciens francs ! Et il est loin d'avoir touché 13 millions de Français...

B. - LES DRAMATIQUES

On peut ranger sous cette dénomination les pièces du répertoire classique, toutes les émissions tirées ou adaptées d'ouvrages anciens ou modernes, les œuvres originales écrites pour le petit écran, les séries « Au théâtre ce soir », « Théâtre d'aujourd'hui », « Rendez-vous des Nations », sans oublier les œuvres achetées à l'étranger (à la Pologne, notamment).

Lorsque l'on parle du coût des dramatiques télévisées, un exemple vient immédiatement sous la plume : celui de « Jacquou-le-Croquant », mis en images par le leader cégétiste des réalisateurs, Stelio Lorenzi.

Dans son rapport de 1967, M. Vivien évaluait, à l'intention des députés, le « coût artistique » de « Jacquou » à quelque 152 millions anciens.

Deux ans plus tard, dans son « Rapport d'Activité 1969 », la direction générale de l'O.R.T.F. donnait un tout autre chiffre : 424 millions 667.200 F. Elle s'empressait, il est vrai, d'ajouter qu'il s'agissait là d'un « coût total ». N'empêche ! En faisant la différence entre le « coût artistique » révélé par le député Vivien et ce coût global, on peut évaluer le montant des seuls « frais techniques » à plus de 272 millions de francs — soit près de 120 millions de plus pour la technique que pour l'artistique !

Comment expliquer cette disproportion pharamineuse entre la technique et l'artistique si ce n'est par la décision prise par Lorenzi, de sa propre autorité, d'effectuer ses prises de vues en couleur « expérimentale ». Jolie expérience ! Les bobines furent envoyées dans un laboratoire spécial, à Lausanne. Du coup, le montage dura plusieurs

mois. Finalement, on s'aperçut que ces couleurs, aussi onéreuses qu'expérimentales, « passaient » mal sur le petit écran. On projeta donc « Jacquou » en noir et blanc, sur la 1ère Chaîne !

Et ce n'est pas tout.

« Jacquou-le-Croquant » avait été initialement prévu pour une durée totale de 4 heures, avec un budget, fixé par un devis approuvé par Lorenzi, de 224 millions. Mais, en cours de tournage, le tout puissant réalisateur cégétiste décida, sans en référer à quiconque, de modifier son plan de travail et de faire une dramatique de plus de 9 heures.

L'affaire fit d'ailleurs l'objet d'une enquête de l'« Inspecteur général des services », M. Bodin. Celui-ci consigna dans son rapport que « commencé le 15 février 1967, « Jacquou » revenait déjà, en septembre de la même année, à 394 millions. En sept mois, on constatait donc un dépas-

sement de 170 millions sur le devis initial, dépassement que Lorenzi impute maintenant à une négligence des services administratifs qui, d'après lui, n'auraient pas fait leur travail. Toujours est-il qu'en avril 1969, vingt-six mois après le début du tournage, le montant des dépenses s'élevait à 425 millions, le dépassement atteignant plus de 201 millions ».

Certes, nul ne peut nier que « Jacquou » fut favorablement accueilli par des millions de téléspectateurs — même par ceux qui y virent, à juste titre, une sorte d'incitation à la rébellion, à l'exemple du héros d'Eugène Le Roy — mais il n'est pas niable non plus qu'une faute grave de gestion a été commise et qu'elle n'a pas été sanctionnée.

Mieux, la carrière de M. Lorenzi n'a été nullement compromise par cette dispendieuse « expérience ». Il doit réaliser, cette année, une nouvelle grande dramatique, « Fabien de la Drôme », pour laquelle il a déjà envisagé des dépassements dès l'établissement du devis ! Il compte, en effet, dépenser 421 millions au lieu des 300 initialement prévus.

De tels exemples de dépassements, on pourrait en citer des dizaines dans le domaine des dramatiques.

Contentons-nous de celui, quasi légendaire, de « La Duchesse d'Avila », la super-réalisation fantôme de Philippe Ducrest, beau-frère de l'ancien ministre de l'Information et actuel député U.D.R. de Boulogne, Georges Gorse.

Cette « Duchesse », terminée en 1967 et jamais diffusée depuis, a nécessité 18 mois de tournage et un budget sans précédent dans les annales de la Télévision, puisqu'on estime — au bas mot — qu'elle a coûté 800 millions d'anciens francs, soit plus du double de ce qui avait été prévu au devis !

M. Ducrest semble d'ailleurs être un spécialiste de la dramatique-fantôme, puisqu'une autre de ses productions, intitulée « Le faux » et réalisée sur un scénario de Romain Gary (qui était alors l'adjoint de Georges Gorse), dort mystérieusement dans un tiroir, après avoir coûté plusieurs dizaines d'autres millions...

BIEN FRANÇAISE

LORS du « Dossier de l'écran » consacré à l'O.R.T.F., le 6 novembre dernier, MM. les Directeurs s'étonnèrent qu'on puisse accuser la Télévision française d'être envahie par les productions étrangères. C'était une infâme calomnie ! A part un ou deux feuillets par-ci par-là, un ou deux films de-ci de-là, 90 % des programmes diffusés sur les deux chaînes étaient « bien de chez nous ». Qu'on se le dise !

Une curiosité malsaine nous a poussés à jeter un coup d'œil sur les programmes écoulés et nous sommes tombés en arrêt devant la semaine du 8 au 14 août 1970. Une semaine particulièrement « bien française » comme vous allez pouvoir le constater.

* Samedi 8 août, première chaîne : « Les Règles du jeu » avec Robert Stack et Ben Murphy, d'après un scénario d'Antony Spider. Réalisation Alvin Canzer.

* Samedi 8 août, deuxième chaîne : le feuilleton « Les Monroe », suivi de « Opération vol » scénario de Leigh Chapman et Coon.

* Dimanche 9 août, première chaîne : « La séquence du jeune spectateur » avec trois extraits américains et un tchèque (sur six). Le grand film de la journée est « Notre agent à La Havane », de Carol Reed, d'après Graham Greene.

* Dimanche 9 août, deuxième chaîne : « Shéhérazade » de Walter Reisch, suivi de « Chaparral », un feuilleton yankee sur la conquête de l'Ouest. La soirée se termine avec « De nous à vous », une émission de la télévision allemande.

* Mardi 11 août, première chaîne : « Je retourne chez maman », film américain de Georges Cukor.

* Mercredi 12 août, deuxième chaîne : « Tarzan l'homme singe », avec Johnny Weissmuller et Maureen O'Sullivan.

* Jeudi 13 août, deuxième chaîne : à 15 h « Au-delà du Missouri », avec Clark Gable et, le soir, « Le cran d'arrêt », film de William Dieterle, avec William Holden.

* Vendredi 14 août, première chaîne : « Moulin Rouge », film de John Huston.

* Vendredi 14 août, deuxième chaîne : « Hondo », série western made in U.S.A.

Remarquez, nous ne nous plaignons pas : les productions étrangères, en particulier américaines, sont souvent d'une qualité très supérieure à bon nombre d'émissions « bien de chez nous ».

Mais, de grâce ! que l'on ne vienne plus pousser des cocoricos aussi vaniteux que mensongers.

67 millions jetés dans un puits

Pour en revenir à des budgets plus décents — ce qui ne veut pas dire plus justifiés — constatons encore une fois que les plus gros chiffres ne correspondent pas, loin s'en faut, aux plus gros succès.

Diffusé récemment, « Mont Cinère », adapté de l'œuvre puissante et singulière de Julien Green, est revenu, en noir et blanc, à environ 60 millions de francs (anciens), prix raisonnable pour un spectacle qui a tout de même rassemblé 39 % des téléspectateurs et obtenu un indice de satisfaction de 61 %.

Comparativement, 67,5 millions ont été dilapidés pour « Le Puits », du gauchisant Vassilis Vassilikos, prétentieuse élucubration qui fit sombrer la soirée du 27 octobre dernier dans l'ennui le plus total.

Même remarque pour le « Cyborg » d'Yves Jamiaque, une affligeante dramatique qui était loin de valoir ses 43 millions.

Même remarque encore pour le déroutant « Tango », tiré par Jean Kerchbron d'une œuvre contestataire du Polonais Slawomir Mrozek, et qui, tourné dans des décors



“ Anna ” de Pierre Koralnik : prétentieux, affligeant et ruineux.



“ Chapeau melon et bottes de cuir ” : distrayant et bon marché.

d'avant-garde, s'adressait surtout à une chapelle d'initiés mais n'en coûtait pas moins — dépassements non compris — 37 millions !

« Les cinq dernières minutes » et les « Maigret », qui nous valurent jadis des minutes palpitantes, semblent depuis quelque temps s'être endormis sur leurs lauriers. Cela n'a pas empêché Claude Loursais de croquer 48,6 millions pour le tournage à Honfleur de « Six millions de crevettes », une des dernières enquêtes du commissaire Bourrel qui, en raison de sa renommée, continue de faire le plein sur la 1ère Chaîne. Même constatation pour Claude Barma, dont « Le Maigret et son mort », d'un pittoresque facile, a exigé un investissement de 44 millions.

Rien à dire, par contre, du boulevardier « Au Théâtre ce soir » (60 à 73 % d'écoute), dont les retransmissions du Théâtre Marigny ne franchissent jamais le cap des 17 millions, les frais artistiques se montant à eux seuls, à 9,9 millions.

Mais que penser des 67,4 millions consacrés à « La Duchesse de Berry », dramatique non encore diffusée, mais qui reprend un sujet déjà traité par la défunte « Caméra explore le temps » (émission qui, malgré sa suppression, reste citée comme la préférée des téléspectateurs, avant les « Cinq dernières minutes » et « Au Théâtre ce soir ») ? N'aurait-il pas été plus logique de réserver cette somme à un thème plus original, voire inédit ? D'autant que l'on doute que ce « réchauffé » arrive à faire oublier son illustre prédécesseur.

Si nous remontons un peu plus loin dans le temps, nous

trouvons les mêmes sujets d'étonnement, les mêmes invraisemblances.

Ainsi, il est stupéfiant que, pour son « Envolée belle » de 82 minutes, Jean Prat ait dépensé 109.756.300 F, alors que « Le Huguenot récalcitrant », du réalisateur Jean Lhote, n'a pas dépassé les 70 millions.

Incompréhensible également le coût de « Salomé » (95 minutes), dramatique très contestable et contestée de Pierre Koralnik, pour laquelle 117 millions ont été engloutis, contre 83,4 millions seulement pour les 2 épisodes de la « Sainte Jeanne » (187 minutes) de Claude Loursais, suivis par la majorité des usagers de la T.V.

Et si l'on songe que « Renaud et Armide », de Jean Cocteau, réalisé par Marcel Cravenne, n'est revenu qu'à 28,9 millions, malgré la participation de Jean Marais ; que « L'Idée fixe » de Paul Valéry n'a pas coûté plus de 20,4 millions pour une heure quarante d'émission, et malgré la présence éclatante de Pierre Fresnay, on trouvera bien lourds les 57,3 millions dépensés par Claude Barma pour « La mort de Danton », une dramatique de 120 minutes tournée en studio avec un minimum de décors et dont l'écoute se situa au-dessous de la moyenne.

On comprend alors que Marcel Bluwal ait eu besoin de 110,3 millions pour monter « Les frères Karamazov » (3 h 22). Mais peut-être aurait-on pu faire de sérieuses économies en achetant à la Télévision italienne une dramatique tirée, avec autant de talent que de succès, de la même œuvre de Dostoïevski.

Pour clore ce chapitre, on ne peut s'empêcher de compa-



Jean Richard et Marika Green dans une histoire de "Maigret". Ça va tout de même chercher dans les cinquante millions...

rer le coût et l'audience des dramatiques avec ceux des films, dont les téléspectateurs restent si friands.

En général, le film diffusé par la 1ère Chaîne, le dimanche soir, obtient une écoute de 60 % pour un prix moyen de 29.700 F (oui, vous avez bien lu : à peine 3 millions légers !)

Est-ce à dire que les dramatiques doivent être sacrifiées au profit des films ? Certes, non !

La télévision a prouvé à maintes reprises qu'avec des dramatiques bien ficelées, à la portée de tous, elle était capable d'obtenir des coefficients d'écoute aussi importants qu'avec des films de cinéma. Mais cela suppose qu'il soit mis fin à la dictature d'une mafia de réalisateurs qui, en toute impunité, se complaisent dans la mise en images soporifiques d'œuvres confidentielles n'intéressant qu'une minorité de snobs ou de contestataires.

C. - LES VARIÉTÉS

Dans ce secteur des programmes, les émissions sont classées non point d'après leur coût total mais selon leur

coût moyen à la minute. Ce coût est global, c'est-à-dire qu'il représente à la fois les frais artistiques et les frais techniques.

On découvre ainsi que le « Schmilblic », de Guy Lux, coûtait 300 F lourds la minute (soit 600.000 F légers pour 20 minutes d'émission). Ce qui est peu au regard des résultats mirobolants de ce jeu qui a fait grimper l'écoute de la 1ère Chaîne, à 18 h 30, de 4 % à 35 %.

En revanche, le très passable « Samedi et compagnie » revient à 1.000 F la minute et « Sérieux s'abstenir » à 3.500 F, soit 1.500 F de plus que « La Piste aux Etoiles » — une des émissions préférées des téléspectateurs — parente pauvre des Variétés, avec seulement 2.000 F par minute, ce qui l'empêche de présenter des numéros trop coûteux.

Mais il y a pire ! Est-il acceptable, par exemple, que l'on ait dépensé 7.000 F pour chaque minute d'« Irving Berlin », émission qui n'a laissé de souvenir qu'au trésorier de l'O.R.T.F. ?

Est-il admissible que l'on permette à Jean-Christophe Averty de dévorer 5.400 F pour chaque minute de son

impopulaire (moins de 5 % d'écoute) et morbide « Au risque de vous plaire » ?

D'une durée de 60 minutes, cette émission coûte donc 32,4 millions anciens ; la partie artistique n'en demandant que la moitié, le reste est réservé aux extravagances de M. Moulinette.

Et le public a beau protester contre les incartades de cet insupportable réalisateur, on s'en contrefiche à la Télévision.

— *Il n'y a pas lieu d'attendre un changement, car le rapport entre le coût d'une émission et son audience n'est pas significatif*, a osé déclarer M. de Bresson.

Traduction : réclamez toujours, bonnes gens, cela ne changera rien.

Pourtant une enquête de l'I.N.S.E.E., publiée en juillet 1970 et déposée sur le bureau du même M. de Bresson, établissait que « lorsqu'un programme leur déplaît, 10,8 % des téléspectateurs passent sur une autre chaîne ; 46,2 % éteignent leur poste et n'y reviennent pas et 12,9 % se contentent de couper le son ».

Conclusions graves, mais dont on semble ne tenir aucun compte à l'O.R.T.F. C'est ainsi que l'on a maintenu pendant des mois, le samedi soir sur la 2^e Chaîne, des « Musicolor » et des « Podium 70 » qui étaient des monuments de banalité mais n'en coûtaient pas moins 22,5 petits millions l'unité. Producteur et réalisateur de « Podium 70 », un incertain Arlen Papazian empochait à lui seul un cachet de 540.000 anciens francs pour 1 h 15 d'émission, alors que Guy Lux reçoit 500.000 F pour chaque « Intervilles » (45 % d'écoute ; 89 % d'indice de satisfaction).

D. - LES FEUILLETONS

Ils se divisent en trois catégories : ceux réalisés en toute exclusivité par l'O.R.T.F. ; ceux que l'O.R.T.F. coproduit avec des sociétés privées ou avec des T.V. étrangères ; ceux, enfin, que l'O.R.T.F. achète aux T.V. étrangères.

1) Les feuilletons O.R.T.F.

Un exemple significatif : les 8 épisodes, de 55 minutes chacun, de l'exécrable « Que ferait donc Faber ? », diffusé pendant l'été 1968, ont coûté 198 millions au Service Cinéma et Feuilletons de Jean-José Marchand (coût moyen minute : 4500 F lourds).

En revanche, « L'homme du Picardie », dont les 40 épisodes, de 15 minutes chacun, ont eu une écoute considérable, n'est revenu qu'à 3.950 F la minute.

Non encore diffusés, les cinq derniers feuilletons O.R.T.F., en couleur cette fois, ont vu leur coût moyen-minute passer à 5.000 F.

2) Les feuilletons coproduits par l'O.R.T.F. et des sociétés privées.

L'importance de la quote-part de l'O.R.T.F. dans le budget global de ces feuilletons est variable. Disons simple-

ment qu'elle peut atteindre plus de la moitié des dépenses totales.

Ainsi les 4 épisodes du « D'Artagnan » gnan-gnan que Claude Barma a asséné aux admirateurs de Dumas, en décembre 1969, ont coûté à l'O.R.T.F. la bagatelle de 393 millions, le prix de la minute ayant battu à l'occasion tous les records : 10.950 francs lourds ! Si l'on y ajoute les dizaines d'autres millions payés par le coproducteur privé, on arrive à une somme aussi colossale que parfaitement injustifiée.

Incompréhensibles également les 7.457 francs lourds payés par l'Office pour chaque minute des médiocres aventures de « Jean-Roch Coignet » (205 millions anciens au total pour l'O.R.T.F.).

LA T.V. ET L'OPINION

SIGNIFICATIF, le dernier sondage global de l'I.F.O.P. A la question : « **Considérez-vous que, dans l'ensemble, depuis un an, la télévision est plutôt meilleure ou plutôt moins bonne qu'auparavant ?** », les réponses ont été les suivantes :

* Plutôt meilleure	16 %
* Plutôt moins bonne	48 %
* La même chose	27 %
* Ne se prononcent pas	9 %

Inadmissibles encore les 4.240 francs la minute des 6 épisodes de « S.O.S. Fréquence 17 », réalisé à la gloire des gendarmes mais pas à celle de la Télévision, qui déboursa pour cet inoubliable navet la somme de 140 millions.

Injustifiés toujours les 2.668 francs la minute dépensés pour « Les oiseaux rares », détestable feuilleton produit par l'O.R.T.F. en association avec son partenaire favori, « Telfrance Films ».

3) Les feuilletons achetés aux télévisions étrangères.

Le prix moyen-minute des feuilletons étrangers doublés en français est de 500 F. Soit de 4 à 20 fois moins que le prix d'un feuilleton produit ou coproduit par l'O.R.T.F. ! La différence est énorme et fait réfléchir. D'autant que ces feuilletons étrangers sont, pour la plupart, très prisés du public français.

Champion toutes catégories ces derniers mois, « Manix » a vu, chaque vendredi soir, 18 millions de Français rivaux à leurs postes pour suivre le nouvel épisode de ses aventures, épisode évalué à 2.750.000 francs légers.

Pour le même prix, « Chapeau melon et bottes de cuir » réussissait, le lendemain sur la 2^e Chaîne, et malgré la grande émission de la 1^{ère} Chaîne, à maintenir 30 % des téléspectateurs en haleine.

Une belle leçon pour nos télé-gaspilleurs !

Olivier DALMONT.



LA FIN

Ce qu'il y a de mieux, avec la TV, c'est que vous y découvrez la fin des films que vous abandonniez, après trois quarts d'heure de projection, quand vous alliez les voir, au cinéma, il y a vingt ans.

*Mina et André Guillois
(Les quatre saisons du rire - Fayard)*

LE SONDAGE DU CRAP.F.O.P.

LES sondages sont à la mode. Le *Crapouillot* a voulu avoir le sien. Il a donc effectué ce qu'à l'I.F.O.P. on appelle un « échantillonnage représentatif des possesseurs de récepteurs de télévision ». Mais au lieu de poser les sempiternelles et anodines questions du genre : « Quelle est votre speakerine favorite ? » ou « Préférez-vous les westerns ou les matches de football ? », nous avons brutalement demandé à nos interviewés : « Quelles sont les émissions régulières de la Télévision que vous jugez les plus lamentables, celles que vous supprimeriez sur le champ si vous en aviez le pouvoir ? »

Afin d'obtenir des réponses spontanées, immédiates et probantes, nous avons volontairement omis d'apporter une précision numérique. Ainsi, si nous avons demandé : « Quelles sont, selon vous, les 10 émissions les plus lamentables ? », nos interlocuteurs auraient été amenés à réfléchir, à classer, à peser. Or, ce que nous voulions, c'était le cri du cœur, la manifestation d'humeur qui éclate si souvent dans les foyers, mais n'a jamais l'occasion d'être entendue par la direction de l'Office.

Sur les 670 personnes que nous avons interrogées, certaines se sont contentées de trois « explosions » spontanées ; d'autres sont allées jusqu'à neuf ou dix.

Voici donc les « prix d'horreur » du petit écran, tels qu'ils ont été décernés par nos « échantillons ». On remarquera que ceux-ci n'ont pas toujours cité des titres d'émissions mais aussi des genres d'émissions ou des têtes qui ne leur revenaient pas.

— « On en parle », de Jacques Chabannes.....	cité	620 fois
— « Discorama », de Denise Glaser.....	cité	454 fois
— « Dim, Dam, Dom », de Daisy de Galard (1).....	cité	395 fois
— « Télé-Dimanche » (la partie non sportive).....	cité	375 fois
— Les émissions de Michèle Arnaud.....	citées	301 fois
— Les dramatiques ésotériques.....	citées	295 fois
— Les émissions de J.-C. Averty.....	citées	280 fois
— « Vivre au présent ».....	cité	203 fois
— « Pop 2 », de Maurice Dumay.....	cité	181 fois
— « Samedi soir », de Philippe Bouvard.....	cité	156 fois
— « Point chaud ».....	cité	155 fois
— Emissions du jeudi pour la jeunesse (2).....	citées	142 fois
— « A propos », de Michel Droit.....	cité	135 fois
— « Post-scriptum ».....	cité	126 fois
— Les émissions de Guy Lux.....	citées	122 fois
— La tête de P.-M. de la Gorce.....	citée	78 fois
— « L'invité du dimanche ».....	cité	58 fois
— La tête de Pierre Loctin.....	citée	57 fois
— « Arcana ».....	cité	50 fois
— « Hexagone ».....	cité	45 fois
— Midi-magazine.....	cité	43 fois

Pour éviter l'éparpillement nous n'avons mentionné que les titres cités plus de 40 fois.

(1) Les téléspectateurs semblent avoir été entendus, puisqu'on nous annonce la suppression de cette émission.

(2) A condition qu'elles soient remplacées par d'autres, moins stupides.

(Sondage effectué en janvier 1971.)

VII. - Les Envahisseurs

ou

TÉLÉ-PÈRE
TÉLÉ-FILS

Michèle Arnaud et son fils-à-maman, Dominique Walter.

COMMENT entrer à la Télévision ? Question ardue s'il en est, car la maison passe pour très fermée. On n'entre pas à la Télévision comme on entre à la S.N.C.F. Les diplômes ne suffisent pas, il faut encore de la chance. Ou des relations.

Mais, une fois dans la place, on se sent vite « en famille ». Tant et si bien que le (ou la) célibataire ne rêve plus que de trouver chaussure à son pied dans cet excellent milieu et que l'époux (ou l'épouse) n'ambitionne plus que de faire une petite place à son conjoint.

Voilà pourquoi l'O.R.T.F. est le paradis des couples. Partant du principe qu'il vaut mieux avoir quatre pieds dans la Maison qu'un seul, ces messieurs-dames savent merveilleusement se donner la main ou se pousser du coude. Même séparés de cœur ou de corps, ils n'en continuent pas moins à se rendre ces menus services qui entretiennent l'amitié — et la prospérité.

Ainsi tout le monde sait :

♦ que notre charmante grand-mère speakerine, Catherine



Corinne Gorse, fille de l'ancien ministre et nièce de Philippe Ducrest.



Marie-Blanche Vergne, interprète favorite de Jean-Christophe Averty, mais également sa femme.

Langeais, est à la ville l'épouse du directeur de la 1ère Chaîne, Pierre Sabbagh ;

- ◆ que le producteur Gilbert Carpentier est l'époux de la productrice Maritie Carpentier ;
- ◆ que si le réalisateur Jean-Paul Carrère veille aussi jalousement sur la carrière de la souriante Denise Fabre, c'est parce qu'elle est (ou était) sa femme ;
- ◆ que si Jean-Christophe Averty met à toutes les sauces la chanteuse et comédienne Marie-Blanche Vergne, c'est parce qu'elle est sa compagne légitime ;
- ◆ que si Jean-Marie Coldefy utilise aussi souvent dans ses dramatiques l'ex-speakerine Marianne Lecène (« Quitte pour la peur », « Les deux orphelines », « Il suffit d'attendre », etc.), c'est parce qu'ils sont unis par les liens du mariage ;
- ◆ que si Luce Feyrer a longtemps été l'une des actrices les plus employées — et les plus contestées — du petit écran, c'est parce qu'elle est dans le civil Madame Jacques Chabannes (producteur et présentateur de l'ex-« Paris-Club », devenu « On en parle »).

Mais on sait moins, en revanche :

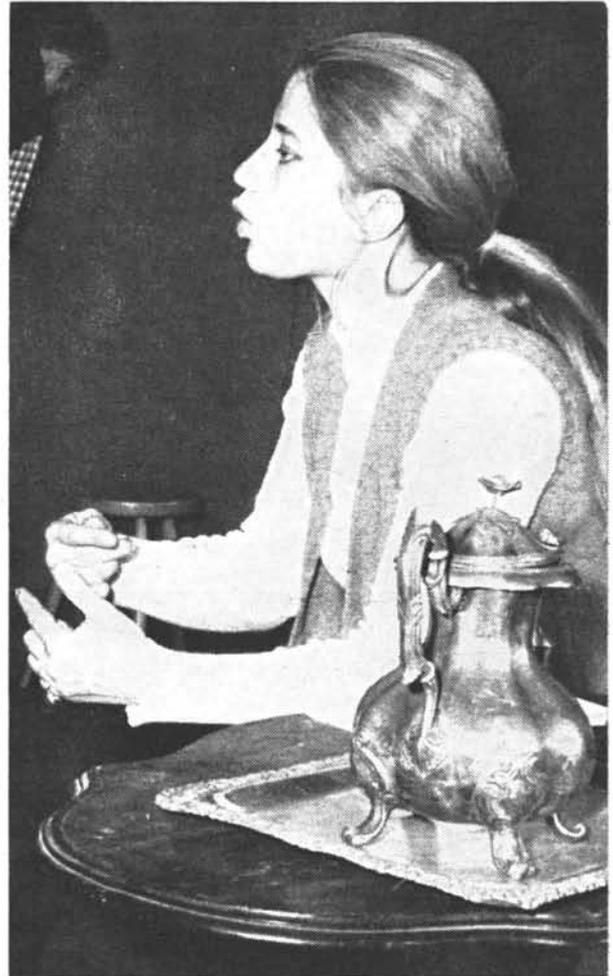
- ◆ que Guy Kerner, producteur de l'émission poétique « Variations », est le mari de Simone Cendrars, artiste dramatique et productrice de la même émission ;
- ◆ que François de la Grange, producteur et présentateur

de l'émission « Les animaux du monde », est l'époux de Marlyse Lowenbach, productrice et présentatrice (des émissions de son mari) ;

- ◆ qu'Henri Spade, réalisateur, présentateur et chef de la « Section de production des films dramatiques et feuilletons » et son actrice préférée, Irène Gromova, sont passés devant M. le maire ;
- ◆ que Gilbert Pineau, réalisateur et chef de la « Section des dramatiques en extérieur et des retransmissions », est le conjoint de Colette Fleury, artiste polyvalente qui apparaît dans de nombreuses émissions et participa à « L'homme du XX^e Siècle », jeu de Pierre Sabbagh ;
- ◆ que Jean-Paul Marchand, réalisateur, est l'époux d'Anne-Marie Marchand, chef costumière ;
- ◆ que Marcel Bluwal, réalisateur, est le mari de Colette Bluwal, employée des Services artistiques ;
- ◆ que Pierre Dumayet, producteur et présentateur, est le légitime époux de Françoise Dumayet, productrice et présentatrice ;
- ◆ que Jean Chauveau, secrétaire général du Conseil d'Administration de l'O.R.T.F., est uni à Alberte Chauveau (veuve du directeur de la T.V., Albert Ollivier), conseiller technique auprès de la direction générale ;
- ◆ que la comédienne (ex-chanteuse) Marie-José Neuville est la femme du réalisateur Gérard Herzog ;



Catherine Langeais, doyenne des speakerines et épouse du directeur de la 1re Chaîne, Pierre Sabbagh.



Florence Gruère, assistante de production et fille de Michèle Arnaud.

◆ que la comédienne Claudine Coster, grande habituée du petit écran, est l'épouse de Robert Manuel, comédien, metteur en scène et présentateur occasionnel de la Télévision ;

◆ qu'Alice Sapritch, figure de proue des dramatiques télévisées, est la compagne légitime de Guillaume Hanoteau, critique de télévision et scénariste très sollicité par le 8^e Art.

Il y a aussi les divorcés « bons amis » (les belles heures du passé sont une garantie pour l'avenir) comme le réalisateur François Chatel et son ex-femme Jacqueline Monsigny, productrice et présentatrice ; ou bien Georges de Caunes et son ex-épouse Jacqueline Joubert, chef de la « Section reportages et magazines de variétés ».

Il y a encore les « amis inséparables », tels Armand Jammot et Christine Fabrega ; ou bien le réalisateur Pierre Badel et sa comédienne préférée Rosy Varte.

Et puis, il y a le « cas » Philippe Ducrest. Car il s'agit bien d'un cas. Beau-frère de l'ancien ministre Georges Gorse, Ducrest est le réalisateur de cette « Duchesse d'Avila » qui a déjà fait couler tant d'encre. Avec lui, ce n'est plus de famille qu'il faut parler, mais de tribu. En effet, non content d'employer constamment son épouse, soit comme comédienne (sous le nom d'Evelyne Eyfel), soit comme scénariste (sous le nom de Véronique Castelnot), soit comme comédienne et scénariste à la fois,

il a ouvert les portes de la Maison à son fils Jacques Gelat (que l'on a pu voir dans « Nanou ») et à sa nièce Corinne Gorse, la fille de l'ancien ministre.

Cela nous amène tout naturellement à parler de ces parents qui, en quête de débouchés pour leurs enfants, pensent que si la soupe de l'Office est bonne pour eux, elle le sera également pour leur progéniture. A cet égard, l'exemple le plus significatif est celui de Michèle Arnaud, productrice à l'O.R.T.F., qui a réussi le double exploit de caser son fils, le « chanteur » Dominique Walter, dans la plupart de ses émissions et de faire de sa fille, Florence Gruère, une assistante de production.

On pourrait encore citer Christine Cusin, journaliste au Service des Sports et fille du pontifiant Robert Cusin, qui sévit tous les « Télé-Dimanche » sous les bienveillants auspices de l'ami Marcillac. Ou la jeune Catherine Bluwal, à qui papa a réservé une petite place dans ses « Nouvelles aventures de Vidocq »...

Si nous ajoutons que le comédien Jacques Astoux (« Nanou ») est le neveu de l'ancien directeur général-adjoint de l'O.R.T.F., André Astoux ; que la comédienne Judith Magre est la belle-sœur d'Emile Biasini, ancien directeur de la Télévision ; que la speakerine Michèle Demai est la fille du nouveau secrétaire général de l'U.D.R., René Tomasini, et que le journaliste François Debré est le fils de son père, vous aurez un petit aperçu du bel esprit de famille qui souffle à la Télévision.

Elles sont sept
comme les
sept merveilles
du monde
ou comme
les sept péchés
capitaux...



Faut-il supprimer les speakerines?

par
**Jean
DUBUTARD**

ELLES sont brunes, rousses ou blondes : elles ne montrent de leurs avantages qu'un aperçu coupé à la hauteur de la ceinture.

Mais qu'elles apparaissent en noir ou en couleur, on dirait qu'elles se sont donné le mot pour nous en faire voir des vertes et des pas mûres.

Depuis les temps déjà lointains où on leur a confié le soin d'annoncer les programmes, nos femmes-troncs semblent s'être mises au diapason de la maison qui les emploie : elles ne s'améliorent pas au fil des années.

C'est toujours cafouillage et bafouillage.

Toutes aussi charmantes à regarder d'ailleurs, mais combien agaçantes à entendre.

Nous ne nommerons personne pour ne pas leur causer de chagrin et par souci de galanterie. Mais vous les reconnaîtrez aisément à leurs petites manies.

Il y a celle qui se prend pour une sociétaire de la Comédie-Française et celle qui espère attirer un jour sur sa personne l'attention d'un producteur de cinéma ; celle qui joue à l'ingénue et celles qui se partagent les emplois de mère noble, d'intellectuelle, d'allumeuse ou de godiche.

Il y a celle qui a toujours l'air d'avoir la main graine, celle qui vous fait la grâce d'être là, et celle qui vous donne l'impression qu'une mai



invisible et coquine est en train de lui faire des chatouilles.

Il y a celle qui le prend de haut, celle qui se trémousse, celle qui minaude, celle qui ânonne et celle qui déclame ; celle qui fait sa sucrée, celle qui fait sa précieuse et celle dont les yeux semblent dire : « Tu viens, chéri, y a du feu chez moi... ».

Il y a..., il y a... Mais cessons de taquiner ces demoiselles. Le métier n'est pas facile, c'est certain, et on connaît bien des comédiennes qui s'en sortiraient encore moins bien.

La question, cependant, n'est pas là : celle qui se pose, c'est de savoir si les speakerines ont encore leur utilité.

Quand la télé était un spectacle nouveau, avec son mystère, son imprévu et son cérémonial, elles servaient un peu d'hôtes et de guides, initiant le téléspectateur novice aux rites du temple, du lever de rideau jusqu'au moment de le border dans son lit en lui souhaitant de beaux rêves. Aujourd'hui, à l'exception de quelques chaudières attardées, on n'en est plus là. On prend la télévision en marche, en sachant parfaitement ce qui nous attend (c'est-à-dire pas grand-chose).

Alors qu'elle devrait meubler les entractes,

comme une commère de revue, métier qui se perd, la speakerine en est réduit à être une bande-annonce précédant celle, fort détaillée pourtant, qui ouvre chaque émission, film, pièce ou feuilleton.

Si encore elle annonçait correctement. Mais, huit fois sur dix, le résultat découragerait le jury le plus indulgent.

On vous épargnera le détail des noms écorchés, des titres erronés, des confusions d'horaires, des bredouillis qui s'achèvent dans la consultation fiévreuse du « pense-bête » placé hors du champ des caméras.

Il arrive d'ailleurs que la malheureuse le lise aussi de travers et profère des bourdes du genre :

— Et maintenant, Mesdames et Messieurs, vous allez pouvoir suivre : « On ne badine pas avec l'amour d'Alfred », de Musset.

Alors, faut-il supprimer les femmes-troncs ?

A vous d'en décider. Vous nous direz sans doute que, si elles n'ont pas plus de jambes que de tête, Jacqueline Huet et Denise Fabre sont tout de même plus agréables à regarder que Léon Zitronne.

C'est là, en effet, leurs circonstances atténuantes.

VIII. - Les feintes chéries

ou

LES TRUCS DES DOSSIERS DE L'ÉCRAN

« **P**OUR obtenir S.V.P., composez... etc. ». Chaque mercredi soir, le bel Alain Jérôme répète son leitmotiv — quand il n'est pas plaqué en surimpression sur le seul moment palpitant du film. Puis, avec son sourire de Brummel du prêt-à-porter, il présente les participants aux débats d'une des émissions les plus suivies de la 2^e Chaîne : « Les Dossiers de l'écran » (production d'Armand Jammot).

Une des plus suivies mais aussi une des plus truquées. Tout, en effet, aux « Dossiers », concourt à endormir le téléspectateur moyen, à détruire son esprit critique. Tout est pesé, trié, choisi pour correspondre à la devise de notre Télévision nationale : « Surtout, pas de vagues ».

Les films d'abord, qui semblent pour la plupart tirés des poubelles des producteurs, payés au poids de la pellicule et projetés pour la dernière fois avant d'être transformés en vernis à ongle.

Leur médiocrité est telle qu'elle n'échappe même pas aux médiocres. « *Nous avons vu de bien mauvais films cet été* », avouait Joël Le Theule, à l'automne 1968, du temps que de Gaulle lui laissait croire qu'il était ministre de tutelle de la Télévision. Il faisait allusion aux « Dossiers de l'Antiquité », série d'émissions remplaçant les « Dossiers de l'écran » en vacances.

Qui a oublié cet atterrant « Mussolini » fabriqué par Roberto Rossellini et diffusé, en 68, dans l'émission de Jammot ? On y voyait le « Duce » réduit à l'état de pantin. On y voyait des camps de concentration, véritable escroquerie morale, puisque, on le sait, jamais ces camps n'existent en Italie fasciste. On y voyait étalés, enfin, tant de mensonges, de contre-vérités, de faux témoignages que même un diplomate comme l'ancien ambassadeur de France à Rome, M. de Dampierre, ne put retenir ce cinglant verdict : « *Je me félicite qu'un tel film ne soit pas l'œuvre d'un Français.* »

Qui ne se souvient du consternant « Titanic », ridicule film de propagande nazie miraculeusement échappé de l'holocauste de 1945 et qu'on nous proposa comme prétexte à un débat sur la vie éphémère du grand paquebot ?

Qui peut encore, sans réprimer un haussement d'épaule, évoquer le partial et mensonger « Mein Kampf », où le pacte germano-soviétique et le partage de la Pologne entre Hitler et Staline étaient entièrement passés sous silence ?

Et nous ne parlerons pas de « Suez », délirante biographie de Ferdinand de Lesseps, ni de « L'Amiral Canaris », tissu de niaiseries qui provoqua la colère des téléspectateurs.

La liste serait, en effet, trop longue de ces pochades que l'on nous inflige hebdomadairement en vertu de ce principe cher à la direction de l'O.R.T.F. qui veut que les meilleures émissions de télévision soient les films de cinéma — même quand ceux-ci sont infects...

Un embrouillamini incompréhensible

Parfois une éclaircie paraît dans cette grisaille et c'est la « Bataille de France », le courageux et salutaire film de Jean Aurel.

Mais alors, comme bien l'on pense, les spécialistes de la T.V. interviennent : quelques bons coups de ciseaux judicieusement placés, une interversion de bobines aggravée par une réflexion de chien de caserne : « Les téléspectateurs auront rectifié d'eux-mêmes », et le tour est joué. Le beau film est devenu un embrouillamini incompréhensible d'images sans suite et de phrases sans fin. La tradition est sauve !

« Bah ! diront les indulgents au nombre desquels on reconnaît (ô surprise !) Armand Jammot lui-même, ces films ne sont que des prétextes, l'essentiel est le débat. »

Ben voyons ! C'est l'évidence. Et c'est même la raison pour laquelle l'indice d'écoute des débats est inférieur de 60 % à celui du film. Et c'est aussi pourquoi ces débats ne sont, dans la majorité des cas, que de sinistres mascarades, des permissions de minuit pour barbons gâteaux, des « vas-y-pépé-c'est-ta-fête-ce-soir-tu-peux-nous-la-raconter-ta-guerre », des complots contre la vérité, des réunions évangéliques selon Saint Marx.

En novembre 1969, on projette le film « Kanal », chronique de la résistance urbaine à Varsovie, pendant la dernière guerre. Deux invités au débat sont récusés au dernier moment : un historien et un ancien acteur de cette glorieuse aventure. Leurs torts ? Ils ne sont pas communistes. Leurs accusateurs ? Les autorités... polonaises !



Les questions au téléphone sont la hantise d'Armand Jammot. Surtout, pas de vagues!

En avril 1970, on passe le film « Lénine ». Un des invités s'appelle Arcady Stolypine : c'est le fils du Premier ministre du Tsar et le seul non-communiste de la soirée. Il ne viendra pas. Il a été interdit d'antenne par le ministre des Affaires étrangères sur intervention de... l'ambassadeur d'U.R.S.S. Valerian Zorine.

Rappelons à nos lecteurs distraits que nous parlons de la télévision FRANÇAISE.

En janvier 1970, le débat roule sur les problèmes des travailleurs immigrés. C'est un réquisitoire en règle. Les Français sont des négriers, des esclavagistes racistes, des exploités de misère. Toute la soirée, une vieille dame essaiera de prendre la parole. En vain. A la fin, coupée par l'élégant Jérôme, elle parviendra tout de même à lancer : « *Je n'ai pas pu parler, c'est dommage ! Réfugiée russe, je voulais remercier les Français de leur accueil* ».

En janvier 1971, le film est consacré au « mage d'Hitler », Hanussen. Après un film grotesque (un de plus !), le débat réunit quelques vieux messieurs et un « voyant » dont les airs de Spartacus et l'élocution de camelot élèvent, par comparaison, Madame Soleil au rang de princesse du sang. Quelques réminiscences nébuleuses tiendront lieu de discussion. Un des invités se rappelle vaguement avoir fait un procès au héros du film, il y a bien longtemps. Un autre a dû le croiser dans un vestiaire de restaurant. Quant à l'extra-lucide de service, il est visiblement satisfait de pouvoir se faire un peu de publicité.

Or, ce soir-là, devant son récepteur, un homme bouillait de rage. Un homme qui aurait pu avantageusement remplacer au moins trois des invités, puisqu'il était « voyant » et qu'il avait connu Hanussen. Il aurait voulu apporter son témoignage, mais la direction des « Dossiers de

l'écran » lui avait fait savoir que le petit groupe des invités était au complet. C'est ainsi que M. Holkar, qui est sans doute le Parisien ayant le mieux connu Hanussen, dut rester chez lui... Pensez donc : il aurait pu passionner ! Provoquer des questions !

Mais les questions, c'est justement la hantise de Jammot, sa bête noire. Dix fois, cent fois, il a refusé que les téléspectateurs interviennent en direct sur l'antenne. Jamais il n'a été plus heureux que pendant ces mois d'été où, les « Dossiers » étant enregistrés à l'avance, il n'était pas possible de poser des questions. Et pourtant...

Pas de curiosités explosives

Pourtant, il n'y a pas beaucoup de risques de voir la contestation s'installer sur le petit écran. A S.V.P., 11, rue de Monceau, une dizaine de standardistes, diligentes et compétentes, reçoivent les appels des téléspectateurs et les transcrivent sur des fiches. Celles-ci sont transmises au sieur Guy Darbois, qui se livre alors à son petit numéro habituel. Ce numéro, maintenant bien au point, comporte plusieurs phases :

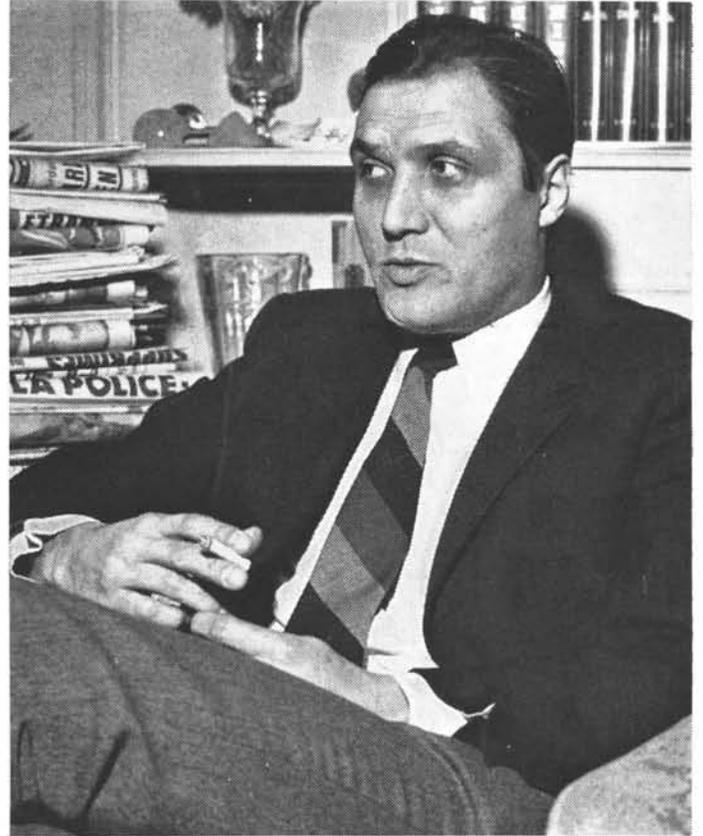
1° Prendre un ton de circonstance et hurler : « Nous sommes débordés, le standard est bloqué ». Ce qui a pour effet immédiat de décourager bon nombre de citoyens qui avaient une question intéressante à poser.

2° Trier soigneusement, avec deux assistants, toutes les fiches et veiller surtout à éliminer les curiosités explosives. Ne garder que les questions anodines ou sans histoires. Dire, par exemple : « *De nombreux téléspectateurs voudraient savoir quelle était la couleur du cheval blanc d'Henri IV* ». Ou bien : « *J'ai une masse de fiches sur les gadgets employés par les espions* ».

3° Si les « bonnes » questions ne sont pas assez nombreuses (oui, cela arrive) ou si les téléspectateurs ne manifestent que des inquiétudes trop brûlantes, utiliser une liste dressée à l'avance et présentant toutes garanties d'innocuité.

Voilà ce qui nous vaut d'entendre cette litanie de questions minables, d'interrogations de ronds-de-cuir, d'ergotages de chicaneaux.

A propos d'un film sur le Corps expéditionnaire français en Corée, on apprendra ainsi comment les soldats étaient vêtus, qui les nourrissait, qui les payait, où ils allaient étancher leur soif de sentiments, etc. Mais personne ne nous dira comment les prisonniers étaient traités par les Chinois, s'ils étaient soumis à la torture psychologique, au lavage



Hôte courtois mais expéditif, Alain Jérôme est passé maître dans l'art d'enlever le débat.

de cerveau. La réponse risquerait de mécontenter nos amis de l'ambassade de Chine.

Pas de vagues...

Pour un film sur l'invasion de la Pologne, on s'étendra avec complaisance sur les atrocités nazies. Mais personne ne posera de questions sur le massacre de Katyn : la réponse mécontenterait nos amis de la place Kossuth.

Pas de vagues...

Et, si vous ne nous croyez pas, faites, comme nous, l'expérience suivante. Au cours de six « Dossiers de l'écran », quinze collaborateurs ou amis du Crapouillot (histoire de faire masse !) téléphonèrent à S.V.P. pour poser *une seule et même question* que, tous, nous jugions importante. Eh bien, JAMAIS on ne nous fit l'honneur de la transmettre à l'antenne !

Serge de BEKETCH.



TÉLÉ FORCÉE

Un sondage dans un pénitencier avait établi que les émissions du soir ne trouvaient guère d'audience alors que, dans l'après-midi, elles étaient fidèlement suivies.

Un enquêteur en demanda la raison à un condamné.

— C'est que le soir, expliqua ce dernier, le couvre-feu est à huit heures.

— Mais dans la journée, pourquoi regardez-vous la télévision ?

L'homme parut surpris de la question.

— J'ai toujours cru, dit-il, que cela faisait partie de la peine.

Gertrude et la télétoxicose

par Yves NIOLET

AH ! Comme elle serait heureuse, Gertrude, si au lieu du banal cadre moyen que je suis, elle avait épousé un critique de télévision !

Ainsi eût-elle trouvé la possibilité de prolonger, dans sa vie conjugale, cette passion du petit écran qui la dévore tout entière dans le secret de son cœur.

En outre, il y a dans ce métier quelque chose d'un peu immoral qui la chatouille agréablement : percevoir un salaire pour regarder par obligation ce que tant d'autres contemplent pour leur plaisir lui semble en effet délicatement pervers et indécent.

Elle imagine d'ailleurs à la critique télévisée des dimensions épiques, et croit que le monsieur qui la pratique regarde simultanément les deux programmes, comme si, en un élan autodestructeur, il cherchait à accélérer le processus de dégradation mentale qu'opère déjà chaque chaîne individuellement.

Car Gertrude est une maniaque du petit écran. Elle voit tout. Elle regarde tout. Dans sa boulimie d'images, elle ingurgite le meilleur comme le pire avec un enthousiasme égal. Notre vie de famille, d'ailleurs — comme celle de millions de Français — en est la première affectée.

Gertrude n'apporte plus le même soin ni le même amour qu'autrefois à me mitonner des petits plats. Les passions épisodiques de Noël ont dispersé aux quatre vents ses velléités culinaires, et si Vidocq sait faire passer à table, ce n'est assurément pas, en ce qui nous concerne, celle de la gastronomie.

La fourchette suspendue entre la bouche et l'assiette et n'ayant généralement à m'offrir qu'un plat de coquillettes froides ou trop cuites qu'accompagne un jambon desséché, elle n'écoute pas un seul mot de ce que je peux lui dire. Elle balaie les soucis du jour ou les espoirs d'avenir d'une pointe de couteau irritée : non, ce n'est pas le moment, car quelque tendre orpheline est accrochée aux flancs d'un ravin ou quelque héros ténébreux vient de plonger dans la lagune du haut du Pont des Soupirs.

Le suspense passé, Gertrude veut bien m'accorder un regard interrogatif, mais j'ai alors tout oublié et elle a beau jeu de hausser les épaules.

Autrefois, j'avais cru trouver quelque compensation en l'emmenant chaque dimanche dans un de ces relais gourmands qui ceignent la capitale. Mais, là aussi, il m'a fallu vite déchanter : à deux heures déjà elle commençait à trépigner parce que Mireille Mathieu inondait la première chaîne de son ineffable présence ou parce que la seconde proposait un western indispensable à sa culture.

J'ai donc fini par renoncer et par accepter les repas froids qu'elle achète chez un traiteur, car, comme dit Gertrude : « Tu ne vas quand même pas me forcer à travailler un jour comme celui-là ! »

Sans doute penserez-vous que l'on peut très bien reléguer les plaisirs de la table au second plan. L'essentiel n'est-il pas de préserver l'équilibre affectif du couple ? Mais, hélas ! la télé aura même eu raison de cela.

Finies les grosses tendresses au creux chaud du lit conjugal ! Gertrude assume la faction du soir jusqu'à la fin des émissions les plus sinistrement culturelles. Et lorsqu'elle regagne notre couche, aux abords de minuit, la fatigue et le sommeil ont eu raison depuis longtemps de mes ardeurs et de mes désirs. Je me lève à six heures, moi ! Alors, évidemment, je m'accroche à mon sommeil, même si Gertrude parfois doit se sentir frustrée...

Autre sujet de zizanie entre nous : la politique. Depuis que Gertrude regarde les tribunes, les face à face et autres actualités, elle a pris goût à la politique. Et ses opinions reflètent assez fidèlement la propagande sournoise du petit écran. Que je m'abstienne donc au foyer de toute critique :

— Si les choses allaient aussi mal, murmure-t-elle, il est bien évident qu'on le dirait à la télé.

Que je me plaigne d'être écrasé par les impôts et les taxes, me voilà aussitôt accusé de manquer de sens civique. Elle a entendu, elle, la dernière inter-

Parfois, elle adopte des manies étranges. Ainsi, voici quelque temps, elle fit sienne une grimace mutine, moitié lapin, moitié pékinois, qui consistait à plisser le nez en retroussant la lèvre supérieure sur les incisives. Bizarrement, ma secrétaire, les femmes de mes amis et ma belle-mère elle-même eurent à l'époque le même travers. Je n'eus le fin mot de la chose qu'en regardant une émission de variétés fort suivie : c'était la mimique favorite de l'une de nos plus fameuses animatrices.

Il m'est aussi arrivé de voir ma chère télémanique emprunter les personnalités les plus diverses. Coiffée en dame comme Catherine Chenonceaux ou maquillée en chatte énigmatique comme Denise Sapiens, elle m'offrit tour à tour les physionomies et les silhouettes les plus saugrenues, par un touchant souci de mimétisme télévisuel.

Si ces aliénations successives de sa personnalité m'ont relativement peu alarmé, c'est que j'ai vite compris que Gertrude elle-même ne savait pas très exactement à qui elle cherchait à s'identifier, elle qui intervertit allègrement les noms et les prénoms de ces demoiselles, en un beau déploiement de confusion mentale.

Pendant longtemps je me suis demandé pourquoi elle s'était mise à nasiller. J'avais mis ce-a sur le compte de l'élocution détestable de Léon Zagrumé. Erreur ! Elle était tout bêtement sous l'influence des innombrables feuilletons et films américains mal doublés, dont elle est si friande.

La prolifération sur les deux chaînes de ces galopades emplumées et de ces cow-boys abrutis est pour Gertrude le plus sûr garant de leur qualité. Si je me hasarde à lui faire remarquer que le prix d'achat minime de ces américaineries constitue la raison essentielle de leur fréquent passage à l'antenne, je me fais aussitôt tancer d'importance. Par une sorte de code empirique des valeurs, la fréquence de la programmation suffit pour elle à justifier le western !

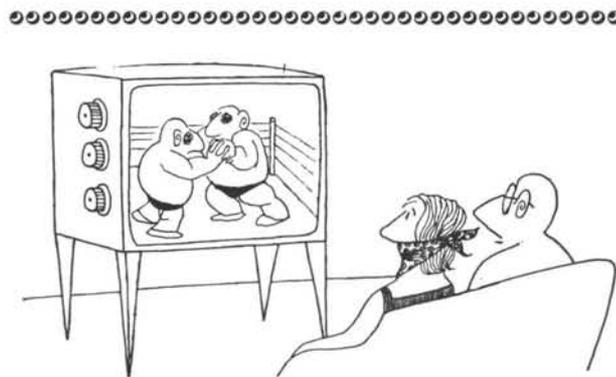
L'œuvre de qualité ne saurait être réservée au petit nombre et à l'élite, puisque le public télévisuel constitue à lui seul l'élite absolue. D'ailleurs, il en sait des choses, ce public. Sa culture audiovisuelle est fragmentaire certes, disparate sans doute, partielle assurément. Mais elle existe : tout au moins en est-il persuadé.

Qu'Eluard ou Céline, Aragon ou Brasillach en soient évincés, cela ne saurait la remettre en question. Le terrorisme esthétique et moral sévit et il est incontesté. Quant à ce que Gertrude considère comme sa culture, cela se manifeste généralement par des conversations téléphoniques du genre de celles qu'elle entretient avec sa mère :

— Tu as vu le truc, hier soir ? Quel truc ? Mais ce grand machin qui durait plus de deux heures ! Oh, les noms des acteurs, moi, tu sais ! Le petit blond ? Complètement oublié... C'était quand même drôlement bien ! Mauvais ? Tu trouves mauvais ? Après tout, tu as peut-être bien raison, maman. Mais c'est quand même embêtant que toi non plus tu ne te souviennes plus du titre !

Pourtant, quand elle se souvient, ce n'est pas plus

rassurant. Dans ce prodigieux mixer à culture qu'est la Télé (tout broyé, tout haché, tout mâché), l'essentiel lui-même finit par lui échapper. C'est ainsi que Gertrude se rappelle seulement le nom de Cravenne à propos du « Lys dans la Vallée », de Lorenzi à propos de « Crime et Châtiment » et d'Averty à propos du « Songe d'une nuit d'été ». Balzac, Dostoïevski et Shakespeare ont filé tout droit dans ses oubliettes.



Dessin de Jean By paru dans « Noir et Blanc »

La fameuse culture audio-visuelle, c'est le bulldozer des connaissances acquises !

Je n'en veux pour preuve que le beau parler de Gertrude, qui, en quelques années, s'est considérablement dégradé. Elle me rappelle cette ancienne comédienne, épouse d'un ambassadeur, qui disait avec simplicité : « Et pourquoi ne dirait-on pas Alc-(que)-mène ? On dit bien Arc-(que) de Triomphe ».

C'est vrai qu'on dit Arc-(que) de Triomphe. A la télé, c'est même certain. Tout comme on dit match(e) nul, selon-(t)-eux, je ne sais pas trop-(z)-où, quatre vingts-(t)-arbres, quatre-(s)-enfants ou un gros-(z)-handicap. L'usage au petit écran tient lieu désormais de syntaxe et de grammaire à Gertrude. Il légitime l'erreur. Ne vous hasardez surtout pas à chercher à la corriger.

— Incorrecte, cette expression ? Allons donc ! Impossible, puisque je l'ai entendue cent fois à la télé !

La valeur exemplaire de la télévision n'échappe d'ailleurs jamais à Gertrude. Aussi ne manquerait-elle pas pour un empire les sacro-saints jeux de Guy Lumen ou Pierre Léman. C'est là que se cachent la super-drogue, la super-intoxication. Télé pour la télé. Plaisir pour le plaisir.

Elle sait pourtant que rien ne restera dans sa petite tête blonde des réponses fulgurantes lancées par le candidat, incarnation divine du surhomme en noire purgatoire de médiocres. Que tout va passer trop vite et que chaque réponse est très au-dessus de son propre niveau. Mais ça ne fait rien : elle se cultive. Elle apprend (?). Elle assimile (!).

Et de même qu'elle mélange les noms des speakerines, elle va mélanger les réponses du candidat :

la neuvième à Kreutzer et la sonate héroïque ; « A la recherche des jeunes filles en fleurs » et « A l'ombre du temps perdu » ; Mickey l'Ange et Robert le Diable...

Parce qu'elle aura vu triompher sur l'écran quelque bel agrégé qui lui parle aux sens, elle imaginera s'être branchée en prise directe sur la connaissance : le chemin de la culture, en ce qui la concerne, passe souvent par le cycle ovarien.

Elle dénie toute qualité à un Jean Rostand, car, dit-elle, « il ne passe pas le tube ». Elle rejette le professeur Monod, car son profil gauche ne lui convient pas. Et si elle s'intéresse tant aux émissions historiques, c'est vraisemblablement parce qu'Alain Decaux exerce sur elle un magnétisme d'origine sexuelle qu'elle a décidé de qualifier une fois pour toutes de « présence ».

Mais peut-être toutes ces réactions sont-elles moins viscérales que je ne l'imagine à travers ma jalousie. Peut-être la brillance de l'écran est-elle seule responsable de cette fascination à laquelle elle s'abandonne, car je l'ai parfois surprise attentive aux cours d'Informatique générale, discipline à laquelle ses fragiles diplômés me semblent assez mal la prédisposer.

La télétoxicose : en fait, c'est bien là le mal dont elle souffre et par lequel je refuse de me laisser contaminer. S'il m'arrive d'allumer le récepteur en son absence, ce n'est pas par goût particulier du petit écran, soyez-en bien convaincus. Mais parce que je cherche à meubler d'une façon ou d'une autre un temps et un espace d'autant plus tristes à mon cœur qu'elle ne s'y trouve pas. Je pourrais tout aussi bien ouvrir un livre, passer un disque ou lire une revue. Gertrude vous affirmera que je ne le fais jamais. Néanmoins, je pourrais, n'est-ce pas ?

Dans ses jours acariâtres, elle est même capable d'insinuer que sa passion du petit écran n'a d'égale que la mienne, et que si elle souhaite regarder une chaîne, c'est naturellement sur l'autre que je tiens à porter mon attention.

Pure malveillance de sa part.

Je n'ai pas l'esprit de contradiction porté à ce point. Seulement, je dois noter avec regret (mais avec objectivité) que Gertrude ne possède aucun sens critique et qu'entre deux programmes, il lui faut nécessairement choisir le pire.

Elle va jusqu'à me reprocher d'être sportif, car je suis un spectateur assez assidu (pas fanatique, mais assidu) des retransmissions de matches ou de courses de chevaux.

— Alors, dénigre-t-elle, on renifle l'air pur des stades à la fenêtre du petit écran ?

Un peu mesquin, ne trouvez-vous pas ?

Comme si ce genre de spectacle ne faisait pas partie des obligations masculines ! Sans eux, vraiment, je me demande de quoi nous pourrions bien parler, chaque lundi matin, entre hommes au bureau.

Mais ses réflexions, j'en connais la vraie raison, puisqu'elle me les lance généralement à l'heure où passe sur l'autre chaîne le film inepte qu'elle ne veut pas rater.

Alors, de temps en temps, moi aussi je rêve. Je nous imagine, moi dans le living, devant MES programmes, et elle dans la chambre, devant les siens !

C'est une simple remarque, pas encore un désir : mais les couples qui ont les moyens de s'offrir deux téléviseurs sont la plupart du temps des couples très heureux.

Yves NIOLET.



— On n'aurait pas Zitronne, tiens, la vie ne vaudrait pas d'être vécue !
Dessin de Jacques Faizant paru dans "Paris-Match".

aux éditions de la table ronde,
trois romans, trois succès :



antoine blondin
monsieur jadis
ou l'école du soir



jacques floran
le petit colonel

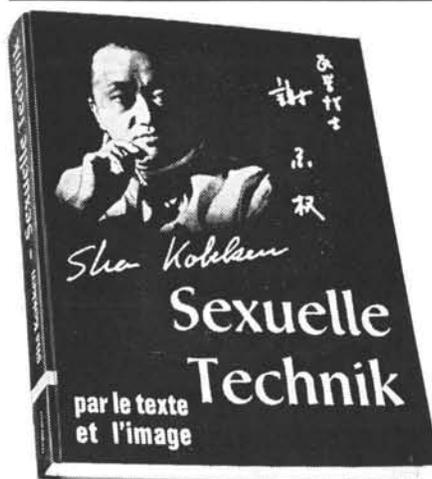


jean freustié
isabelle
ou l'arrière-saison
prix renaudot 1970



Chaque numéro du CRAPOUILLOT
est tiré à près de 100 000 exemplaires.

Quel que soit le soin apporté, un inci-
dent technique peut se produire en
cours de fabrication et il est possible
qu'un exemplaire présente une imper-
fection d'impression ou de reliure qui
aurait échappé aux contrôles. Dans ce
cas, il convient de retourner aussitôt
l'exemplaire défectueux à notre ser-
vice des ventes : 49, avenue Marceau,
Paris 16^e. Il sera échangé par retour et
les frais de port seront remboursés.



L'art
et la
délicatesse
Japonaise
dans leur
science de
l'amour

2.500.000 exemplaires vendus dans
le monde entier, plus de 100 photos

Ce livre nous vient du Japon. Il est écrit par un
des plus grands médecins de ce pays, le docteur
Sha Kokken.

La profession de l'auteur l'a mis en contact avec
de nombreux couples cherchant à réussir leur vie
dans une compréhension, un bonheur mutuels.

Pourquoi tant d'entre eux n'arrivent-ils pas à cette
entente merveilleuse des corps, alors qu'ils possèdent
celle des cœurs ? En général par ignorance. Et non
par égoïsme — accusation que l'homme et la femme
se lancent si vite à la tête.

Après tant de livres où le lecteur déçu s'apercevait
qu'il n'apprenait rien, soit parce que l'ouvrage
restait vague, ressassant des lieux communs, soit
parce qu'il comportait trop d'expressions médicales,
" Sexuelle Technik " lui apporte une documentation
sérieuse et compréhensible sur les méthodes à
employer et l'indispensable hygiène.

Ainsi que le dit l'auteur : " L'acte sexuel est beau,
mais il est extrêmement difficile de le représenter
avec grâce et bon goût. "

Il a réussi cette gageure en utilisant des illustrations
qui, sans choquer le lecteur, l'instruisent aussi claire-
ment que possible. Des précisions, oui. De la vul-
garité, jamais.

Il faut lire ce livre remarquable qui allie à une
délicatesse extrême de sentiment, une connaissance
profonde du corps et du cœur humain et de leurs
mobiles secrets mais n'en dissocie pas une vigou-
reuse sexualité. Dans ce domaine si mal exploré, il
analyse le mécanisme profond de la libido et ses
conséquences dans la vie conjugale.

En vente à nos bureaux ou par correspondance
**ÉDITIONS GUY DE MONCEAU, 34, rue de Chazelles -
PARIS (17^e) - WAG. 34-62**

Paiement par chèque, mandat, C.C.P. Paris 6.747-57 ou
timbres français

France et Bénélux : à la commande 55 F tout compris.
Autres pays : envoi simple 55 F - avion 70 F.

Tous nos envois sont faits par retour.

Veillez m'adresser.....SEXUELLE TECHNIK selon offre

VOTRE SANTE 364.

Nom (M., M^{me} ou M^{lle})

Rue..... N°..... Ville.....

Départ. ou pays..... Mode de paiement choisi.....



Un déjeuner d'amis

NOUS étions trois, l'autre jour, à table. A bavarder de ce que nous mangions, de ce que nous avons mangé au long des jours. Menus propos à propos de menus en quelque sorte. Trois, de générations différentes. Curieusement, c'était le plus jeune qui manifestait une certaine nostalgie : celle d'un temps à jamais disparu où un grand repas était avant tout un accord. Accord non seulement des plats entre eux, accord des arômes et des composants, mais aussi accord de toute la table, du service et des cristaux, des vins et des fleurs, de la nappe et des porcelaines.

Nous étions dans un restaurant ni meilleur ni pire qu'un autre. On pourrait même dire que c'est un bon restaurant... d'aujourd'hui. C'est-à-dire que les moules marinières étaient sans grandeur mais la raie grenobloise admirable. Un plat sur

deux ! Il ne fallait pas se plaindre. C'est une moyenne que n'enregistre pas toujours le Michelin !

Je disais — et cela va sans dire — que je préfère un grand vin dans un verre à moutarde plutôt que, dans le cristal le plus fin, un reginglard d'usine. Ce jeune garçon me fit remarquer que cela allait encore mieux en le disant : l'idéal est un grand vin dans un beau verre.

Parbleu ! Mais où les trouver ?



Un restaurant comme tant d'autres, comme trop d'autres ! Le chef (il est nouveau, mais je l'ai rencontré dans dix autres endroits) n'était d'ailleurs pas là. Un simple maître d'hôtel faisait office de directeur sans savoir recevoir.

— Il manque une âme ! dit encore le plus jeune.

Cela nous amena à parler de ce nouveau groupement de restaurateurs de qualité qui veulent organiser des repas à l'étranger, repas de propagande pour la grande cuisine...

Et durant ce temps-là, qui recevra chez eux les clients ?

Car, enfin, si l'on va chez tel ou tel, si tel ou tel a une, deux, trois étoiles au Michelin pour sa cuisine, comment admettre que l'on s'y puisse trouver devant une cuisine qui ne sera pas la sienne, parce que le monsieur en question aura décidé d'aller parader ou pérorer ailleurs ?



Nous en étions aux fromages. Le plateau était garni, mais chacun d'eux, sous l'apparence, cachait la banalité désolante des fromages d'usine. Jusqu'au livarot qui semblait fait de lait pasteurisé.

Non, je ne dirai pas le nom de ce restaurant où nous déjeunions. Cela ferait de la peine au patron... Mais, au fait, qui est le patron ? Un

**ROYE SUR L'AUTOROUTE
DU NORD
A 45 MINUTES DE PARIS**

Restaurant « LA FLAMICHE »

KLOPP

Spécialités Picardes
Grand Parking (face Hôtel de Ville)
Tél. : 56 — Fermé lundi

**MERVEILLES
DES MERS**

CHARLOT 1^{er} (près Gaumont)
COQUILLAGES - POISSONS

Tous les jours jusqu'à 2 h. - Parking
128 bis, boulevard de Clichy - 522-47-08



CLUB MEDICIS

le complexe dansant de l'élite
21h. A L'AUBE . 7 & 10 F. TOUT COMP. SAM. 15 F.
22 rue de L'ÉCHAUDÉ. Tél : 633.19.89

LA CRÊPE FLAMBÉE

CH. MALLURET, chef de cuisine
FRUITS DE MER - BOUILLABAISSÉ
LANGOUSTE CARDINAL-POISSONS GRILLÉS
AGNEAU AUX HERBES DE PROVENCE
6, av. de New-York (Pl. Alma) PAS. 98-21

Je gare Montparnasse
566.49.93
Parking S.M.C.F. facile

dolmen

RESTAURANT - BAR AMÉRICAIN
spécialités de la mer

SALONS POUR RÉCEPTIONS
BANQUETS - CONFÉRENCES
EXPOSITIONS

BRASSERIE LIPP

SPÉCIALITÉS

Choucroute - Bière - Saucisses Francfort
Harengs Baltique

151, boulevard Saint-Germain
Téléphone : 548-53-91

Fermé le lundi

monsieur dans son bureau, un industriel dont l'affaire de gueule n'est qu'un violon d'Ingres... Las ! le violon est désaccordé !

— Ce groupement dont nous parlions n'a pas pour seul but d'organiser des repas publicitaires, dit le deuxième convive. Il entend vendre sous son label, des produits de qualité.

Ce fut à mon tour de m'indigner. Eh ! quoi ! en fait partie M. Outhier, chez qui l'on mange si indignement. M. Outhier, le « trois étoiles » de cette année, à La Napoule, chez qui le pain est de ces infâmes baguettes moulées trop souvent proposées au client. Est-ce cela qu'il va « promouvoir » à l'étranger ?

— Aussi bien poursuivai-je, il faut s'entendre sur le mot gastronomie, ou plus exactement sur sa signification actuelle.

Qu'il ait été naguère synonyme de Grande Cuisine, cela est possible. Aujourd'hui, il ne peut être valable qu'appliqué à la bonne cuisine, c'est-à-dire à la cuisine des produits de qualité. Une grande sauce, soit. Mais avant tout une sauce faite d'un beurre insoupçonnable, du jus d'une volaille de bon élevage, d'un vin non trafiqué, de tomates qui ne soient pas de serres, etc.

Avant d'accorder crédit à ces messieurs, assurons-nous que jamais une caille d'élevage, un saumon surgelé, du beurre pasteurisé, un fromage laitier ne sont entrés dans leur cuisine.

Que jamais ils n'utilisent d'autre huile d'olive que de première pression à froid, d'autre vinaigre que de vin, d'autres fruits que non-traités au dyphénil, d'autres veaux que de lait, d'autre foie d'oie que des Landes, etc.

Ce n'est pas le cas ? Je sais ! Et c'est bien pour-quoi je refuse d'accorder crédit à cette association mercantile sous le couvert d'un art le plus souvent bafoué. En un mot, la Grande Cuisine n'est plus une cuisine gastronomique. Et la gastronomie se rencontrera plus facilement dans la soupe au chou d'une paysanne d'Ardèche ou dans l'œuf à la coque du sage qui sait élever ses poules comme autrefois.



On apporta le café.

Le plus jeune évoqua son dernier bon café de restaurant, vieux de plusieurs mois. Est-ce admissible ? Faut-il ici parler de ladrerie imbécile (elle semble atteindre les 3/4 de la restauration française) et répéter qu'une dépense de quelques sous anciens en plus permettrait à chaque restaurant d'offrir du meilleur café ? Tenez, si chacun des membres du syndicat d'admiration mutuelle dont je parle plus haut voulait consacrer au problème du café le dixième du temps qu'il a perdu à se faire photographier ridiculement aux Tuileries, on boirait peut-être enfin, dans les grandes maisons, du très bon café. Car s'il est mauvais dans les restaurants quotidiens, il n'est pas très bon chez ces grands, et c'est proprement inadmissible !

On apporta les cigares.

Catastrophe !

Comme 99 fois sur cent, on laisse à la dame du vestiaire la responsabilité des cigares (qu'elle vend, au demeurant, avec bon bénéfice) ou à un quelconque loufiat, sans vérifier s'ils savent seulement ce qu'est un bon cigare et comment on « élève » cet être vivant. Est-ce que des cours de cigare ne devraient pas exister dans les Ecoles hôtelières ?



L'addition fut « confortable ».

On ne saurait plus manger, à Paris, à prix honnêtes... Et il existe un contrôle des prix ! Et l'on s'acharne sur un restaurateur qui a augmenté de quelques centimes un grand plat, parce que ses composants ont, eux, augmenté de plusieurs dizaines de francs. Mais personne ne dit rien, ne dira rien, au patron de « L'Olympic » (à Boulogne, près des studios de la télévision), où dix centimètres d'une andouillette abominable et quatre frites graisseuses m'ont été comptés 10 francs. Avec une sole minuscule, un fromage transpirant et une demi-bordeaux d'épicerie, l'addition est montée à 37,95, dans ce petit restaurant pour cadres de banlieue. Il faut qu'ils gagnent beaucoup d'argent, les cadres, ou qu'ils ne sachent pas manier le cocktail Molotov, pour accepter ça !

Notre repas s'achevait, aimable quand même puisque nous étions bien ensemble et avions bavardé de ce que nous aimons. Même le médiocre marc portait à l'indulgence (il était offert).

— Il n'empêche, reprit en conclusion le plus jeune, il n'empêche que le plus rageant est de sentir qu'il faudrait bien peu pour tout changer : un peu plus de conscience professionnelle ici, un peu plus d'imagination là, un peu plus de bon goût ailleurs!..

Tout cela est fort bien vu, mais qui sait encore l'apprécier ?

— Qu'est-ce qui fait courir Paris qui mange ? demandai-je.

La veille, j'étais allé (mal) manger dans un restaurant tout nouveau des Quais, baptisé « La Cannelle ». J'y avais vu une carte sans aucun intérêt, des garçons (jeunes et beaux mais les cheveux dans la soupe) sourire au plafond plutôt qu'au client et ne s'occuper de lui qu'après trois ou quatre rappels. Et, surtout, j'y avais vu les Parisiens s'entasser.

Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Serait-ce parce que le chef vient de « L'Orangerie » ? Serait-ce parce que le patron est, dit-on, antiquaire et minaudeur ? Serait-ce parce que le décor est attendrissant d'affectation (juste en face de Lapérouse qui offre le même en « vrai ») ? Serait-ce parce que « La Cannelle » a, pour chargée de relations publiques, une fille d'entregent ? Ou tout simplement parce que les Parisiens sont bêtes ?

ABONNEZ-VOUS OU ABONNEZ L'UN DE VOS PARENTS OU AMIS

en retournant simple-
ment ce bon
à nos bureaux

LE CRAPOUILLOT

49, Av. Marceau
Paris 16^e
tél. : 720-65-09

L'ABONNEMENT D'UN AN
(5 NUMÉROS) 32 FRs.
ÉTRANGER : 35 FRs.

.....

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

Veillez trouver ci-joint la somme de _____ Frs.
que je règle (1)

- par chèque bancaire
 par mandat-lettre
 par versement au CCP
SEPA Paris 25.391.74

(1) Mettre une croix dans le carré choisi.

N.-B. : Si vous préférez ne pas découper votre exemplaire, il vous suffit de nous adresser une carte de visite ou une feuille comportant vos nom et adresse avec la mention "Crapouillot - Abonnement", accompagnée de votre règlement.



UNE BONNE SOLUTION POUR CONSERVER VOS NUMÉROS DU CRAPOUILLOT

L'écrin reliure de bibliothèque

Au fur et à mesure des années, votre collection du "Crapouillot" prendra de plus en plus de valeur. Chaque numéro constitue une mine de références auxquelles le lecteur soucieux d'informations piquantes a toujours besoin de faire appel. C'est dans ce but que nous avons mis au point ces luxueux écrins-reliures où vous pourrez ranger vos exemplaires et les consulter aisément. Vendus au prix de 20 F, ils se présentent comme des boîtes cartonnées richement rehaussées d'un tissu qui leur donne l'apparence d'un beau livre ayant sa place dans votre bibliothèque. Notre écrin-reliure existe en rouge grenat, gris et vert jade.

**POUR LE RECEVOIR IL VOUS SUFFIT
DE REMPLIR CE BON DE COMMANDE
ET DE LE RETOURNER A NOS BUREAUX :
49, AVENUE MARCEAU - PARIS 16^e**

.....

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

désire recevoir..... Ecrin reliure
"Le Crapouillot" au prix de 20F que je règle⁽¹⁾
 chèque bancaire mandat-lettre
 versement au CCP : SEPA Paris 25.391.74

(1) Mettre une croix dans le carré choisi.

N.B. Si vous préférez ne pas découper votre revue, envoyez-nous simplement une carte de visite ou une feuille comportant vos nom et adresse avec la mention "ECRIN-RELIURE LE CRAPOUILLOT" accompagnée de votre règlement.

L'OR DU TEMPS

Cher Lecteur.

Parler à mots couverts de Mado Dondedieu, avec des sous-entendus égrillards, voilà qui risque de dénaturer totalement le sens et la valeur d'un texte exceptionnel.

Je ne peux me résoudre à caricaturer ainsi l'espèce de chef-d'œuvre d'érotisme "sauvage" qu'est le livre d'Henriette d'Epernay. Il m'a trop séduite, dès la première lecture, par un ton de brutalité naïve, aussi éloigné que possible de ce que nous appelons habituellement "littérature".

Mais en parler ouvertement, avec la liberté qui convient, et présenter en couleurs et non expurgées quelques-unes des illustrations de l'auteur, telles qu'elles figurent dans cette édition originale, je ne peux le faire sans m'assurer que cette documentation ne sera reçue que par des lecteurs avertis, ayant atteint une majorité légale de plus de vingt et un ans.

Je regrette d'avoir à employer cette procédure inhabituelle. La plupart des ouvrages édités par l'Or du Temps l'ont été sans cachotteries, et je ne me résous à cette solution qu'en raison du caractère très particulier de Mado Dondedieu - qu'on pourrait, selon l'angle de lecture, classer dans les documents anthropologiques de notre époque, ou dans les divertissements pornographiques.

Je ne peux donc vous envoyer une documentation complète que personnellement, sous pli fermé, et si vous en donnez l'autorisation expresse. Bien entendu, cette autorisation ne vous engage en rien. Il suffit (mais il le faut) de retourner, rempli et signé le bon ci-dessous

De préférence, faites-le rapidement. L'édition de Mado Dondedieu, pour toutes sortes de raisons de fabrication et de prudence commerciale, est de tirage strictement limité.

Dans l'attente de votre demande de documentation, recevez,
Cher Lecteur, mes sincères salutations.

Regine Deforges.

P.S. : Le texte de Mado Dondedieu et les dessins qui l'accompagnent forment un ensemble assez dément auquel je ne connais aucun équivalent.

Quel que soit le sort futur de cette œuvre, que sa valeur puisse être reconnue d'emblée, ou qu'il faille attendre une compréhension tardive, comme pour tant d'autres, je ne peux me dérober à ce que j'estime tout simplement être le devoir d'un éditeur. Et c'est pourquoi, quelle que soit par la suite votre décision, j'aimerais que vous preniez connaissance de la documentation complète que présente ce livre sans ambiguïté.

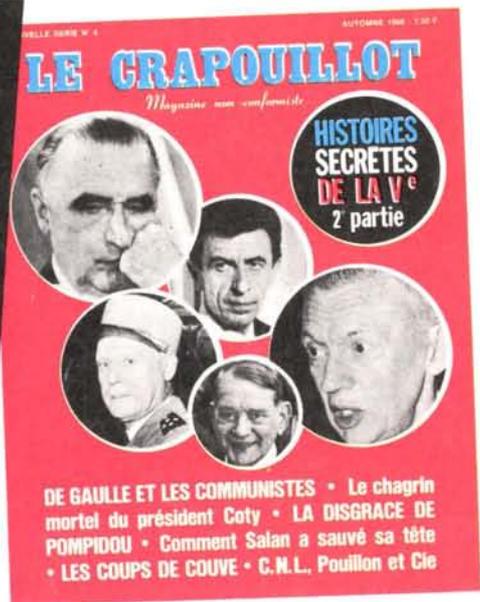
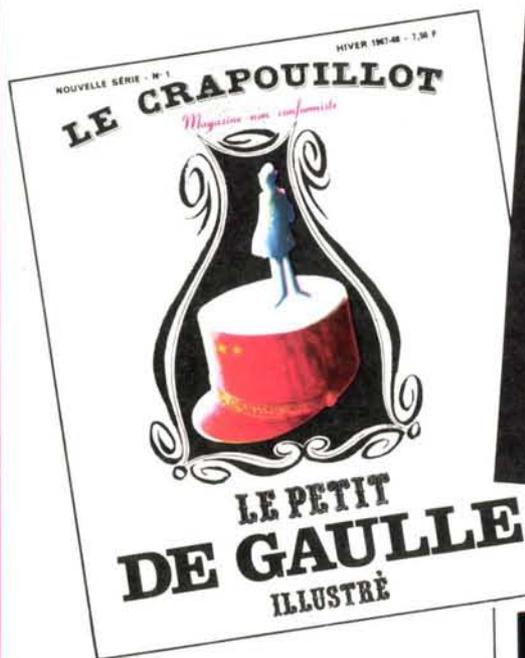
à retourner d'urgence à la Librairie du Palimugre,
20, rue Dauphine, Paris-6°.

Je soussigné, certifie avoir plus de 21 ans et vous autorise expressément à m'adresser, sous pli fermé, et sans aucun engagement d'achat de ma part, la documentation confidentielle concernant *Mado Dondedieu*, *d'Henriette d'Epernay*, et les illustrations en couleur qu'elle comporte.

Date : _____ Signature obligatoire : _____

Voici mon nom : _____

et mon adresse : _____



**Pour
en
savoir
davantage...**

**LES GRANDS NUMÉROS
POLITIQUES**

DU

CRAPOUILLOT

Commandez-les à votre marchand de journaux habituel ou
directement aux bureaux du journal
49, avenue Marceau - Paris-XVI^e

Envoi franco, contre remboursement ou paiement par chèque bancaire, mandat-lettre, virement au C.C.P. Paris 25.391.74.